

Le réveil du dragon

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'IMPLACABLE

Le réveil du Dragon

**Remo et
Chiun sur
la piste
d'un monstre
de 65 millions
d'années**



**Richard Sapir
et Warren Murphy**

LE RÉVEIL DU DRAGON

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR
74 RÉVEIL EN ENFER
75 CYNIQUE RAILWAY
76 GOLFE PERSHING
77 RÈGLEMENT DE COMPTE ET CASH À L'EAU
78 SOVIET BLUE-DJINN

79 SILENCE, ON TUE !

80 IMPLACABLEMENT MORT

81 AMÉRIQUE À VENDRE

82 AZTÈQUE TARTARE

83 CASSE-TÊTE MONGOL

84 PÉRIL VERT

85 KALI L'IMPLACABLE ÉPOUSE

86 LES PORCS DE L'ANGOISSE

87 MORTS AU PROGRAMME

88 SANG POUR SANG

89 L'OUTSIDER

90 DJINN-TONIC ET VODKGB

91 LA SOURIS QUI MUGISSAIT

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

LE RÉVEIL DU DRAGON

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN

PAR FRANÇOISE DORIS



Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Warren Murphy, 1992

© UGE Poche/GECEP, 1994

pour la traduction française

ISBN 2-265-00293-3

Édition originale :

ISBN 0-451-17326-0

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10014

PROLOGUE

Au premier passage du satellite, les analystes ne remarquèrent rien. Le tremblement de terre avait creusé d'immenses tranchées brun-rouge dans la verte savane africaine, et ils prirent la chose pour l'une de ces crevasses. Narvel Buckle, pourtant, doté d'un œil plus perçant que ses collègues, décela les taches et les stries noires parsemant la forme oblongue couleur citrouille. « On dirait que c'est vivant », murmura-t-il pour lui-même. Mais il s'abstint de faire part aux autres de ses réflexions.

Au deuxième passage, douze heures plus tard, la chose avait progressé de trois mètres. Il n'y avait plus aucun doute : elle était bel et bien vivante.

Intrigué, Narvel décida de la regarder de plus près au troisième passage. Il raconta à l'opérateur de la console reliée au satellite qu'il avait repéré des signes d'activité volcanique, et que le gouvernement du Gondwanaland paierait une somme appréciable pour des images topographiques témoignant de cette catastrophe supplémentaire.

— Ça leur permettra de demander aux pays riches une aide deux fois plus importante, expliqua-t-il.

Il n'eut pas besoin d'en dire plus. L'informaticien commanda à la caméra du satellite en orbite basse de supprimer les radiations vertes pour mettre en évidence les couleurs les plus chaudes du spectre lumineux.

La chance était avec Narvel : la chose orange et noir levait justement la tête au moment où Gaiasat capta son image.

— Je sais ce que c'est ! haleta Narvel, qui faillit en lâcher sa loupe.

Et, comme il travaillait pour une société qui vendait aux pays étrangers des images satellite de catastrophes naturelles et que, selon lui, ladite société aurait vu sa réputation anéantie si elle avait mis ces photos sur le marché international, il glissa les clichés dans son attaché-case et décida de les vendre pour son propre compte.

Au *National Enquirer*, on lui rit au nez : des photos comme ça, ils en publiaient toutes les semaines. Le dernier numéro portait en gros titre : un enfant chauve-souris découvert dans une grotte ! Le fils du rédacteur en chef, un gamin maigrichon de huit ans, avait posé devant l'objectif puis, par traitement informatique de l'image, on lui avait

ajouté des oreilles pointues et des dents effilées.

Narvel possédait-il des clichés de Liz ou de Madonna prenant un bain de soleil à poil ? Ensemble, de préférence ? Éventuellement en train de s'embrasser ? Non ? Rappelez-nous quand vous les aurez. Salut.

Il appela ensuite le Smithsonian Institute de Washington, où on le renvoya d'un département à l'autre. Les paléontologues ne manifestèrent pas plus d'enthousiasme que s'il avait essayé de leur vendre une assurance contre l'arthrite.

— Nous nous intéressons exclusivement aux ossements et aux fossiles, lui déclara une voix qui semblait appartenir à un représentant de la dernière catégorie.

— Mais le spécimen est vivant ! s'égosilla Narvel. Vous pouvez toujours le tuer et garder les os !

— Voyez avec le département d'histoire naturelle.

Quand Narvel eut exposé la chose au directeur dudit département, celui-ci souffla bruyamment par le nez tel un minuscule éléphant exhalant par la trompe.

— Impossible.

— J'ai les photos, s'obstina Narvel. Deux mille dollars seulement pour le jeu de trois.

— Je vous le répète, c'est impossible. Il ne peut y avoir de bête de cette espèce au cœur de l'Afrique.

— Pourquoi pas ?

— Pour qu'il y en ait une, il faut qu'il y en ait beaucoup.

— Je ne vous suis pas.

— C'est pourtant simple : une créature a forcément deux parents. Les deux parents ont nécessairement été engendrés par quatre grands-parents. Quatre grands-parents impliquent une population importante. Et aucune population de cette sorte n'a jamais été signalée sur le continent africain.

— Hé, mais justement, c'est grand, un continent ! Je vous parle de l'Afrique, pas de Las Vegas !

— L'Afrique a été entièrement explorée. Et si les spécimens que vous décrivez existaient, nous en aurions des images satellite.

— C'est précisément ce que j'ai : des images satellite à haute résolution, en couleurs, 24 × 36 !

— Impossible. Désolé. Voulez-vous que je vous passe le

département de paléontologie ?

— Non, je...

Narvel Buckle raccrocha au moment où la voix de fossile du paléontologue en chef disait : « Allô ? »

Aucun autre musée ne semblait intéressé par sa proposition. Narvel faillit conclure le marché avec le Harvard Muséum de Zoologie comparée, mais le conservateur exigea que les photos soient personnellement authentifiées par les responsables de l'Agence Gaia de Télédétection, et Narvel fut bien obligé d'avouer qu'il vendait les photos en sous-main. Le conservateur raccrocha aussitôt.

Puis, quelqu'un du Royal Muséum de Toronto lui conseilla de s'adresser aux cryptozoologistes.

— Aux quoi ?

— Au Colloque international des Cryptozoologistes de Phoenix. C'est tout à fait leur truc.

Narvel ne savait pas ce qu'était un cryptozoologiste, mais il appela quand même.

Une femme lui répondit. Sa voix agréable lui rappela celle de Michelle Pfeiffer et, au fur et à mesure qu'il lui débitait son boniment, il l'entendit respirer dans le combiné, d'abord de façon régulière, puis avec une excitation croissante.

— Nous sommes très très intéressés par ces photos, dit-elle.

— Cinq mille les trois, rétorqua-t-il aussitôt.

— Pourriez-vous nous indiquer la latitude et la longitude de l'endroit où elles ont été prises ?

— Ça fera 39,99 dollars en plus.

— Entendu.

— Marché conclu. Une question, ajouta Narvel.

— Oui ?

— Qu'est-ce que c'est au juste, un cryptozoologiste ?

— La cryptozoologie est l'étude des animaux cachés, ignorés. C'est ce que signifie « crypto », en grec : caché. Nous nous intéressons aux créatures considérées comme mythiques par les zoologistes traditionnels, ou à celles qu'ils rangent parmi les espèces disparues.

— Oh... Pas étonnant que vous vouliez ces photos.

Narvel faxa le jour même des copies floues des précieuses photos

et attendit patiemment une réponse qui ne vint pas.

Mais le chèque, lui, arriva le lendemain par express ; Narvel attendit qu'il ait été encaissé pour expédier les trois photos couleurs haute résolution, accompagnées des indications permettant de les localiser. Il n'entendit plus parler du Colloque international des Cryptozoologistes, et aucune des photos ne parut dans la presse. Mais Narvel Buckle s'en fichait. Il regrettait seulement de ne pas avoir demandé dix mille dollars. Au moins.

CHAPITRE I

Le Dr Nancy Derringer commençait à avoir des doutes.

Le cœur de l'Afrique est sans doute l'endroit le plus mal choisi pour se laisser aller au doute – ou à la peur. Pourtant, Nancy, blonde comme les blés, mince comme un roseau et tenace comme l'armoise d'Arizona, était en proie à ces deux sentiments.

Paléontologue reconnue, spécialiste des reptiles, Nancy Derringer, malgré sa jeunesse, avait déjà, pour le compte du Colloque international des Cryptozoologistes, arpenté les neiges de l'Himalaya sur les traces du yéti, sondé tous les lacs des deux Amériques et des îles Britanniques à la recherche de plésiosaures survivants et plongé à des profondeurs abyssales en quête de céphalopodes géants. Ceux qui la connaissaient bien soutenaient qu'elle était l'intrépidité même.

Mais l'Afrique, c'était tout autre chose ; c'était une réserve de maladies tropicales comme l'onchocercose ou la fièvre du singe vert, incubateur du sida. Un Blanc devait subir des vaccinations pendant deux mois avant de se lancer dans une expédition vers le cœur humide de ce continent.

Nancy avait été vaccinée à deux reprises contre le choléra, autant de fois contre la typhoïde, une fois contre la rage (mais on l'avait prévenue que cela ne servirait à rien si elle était mordue en pleine brousse), avait reçu une piqûre de rappel antitétanique, et avalé des morceaux de sucre imprégnés de vaccin antipolio.

Elle était si impatiente de partir qu'elle avait voulu subir toutes les injections dans la même journée. Mais les médecins avaient refusé : un délai de quatre semaines était obligatoire entre le vaccin de l'hépatite et celui de la fièvre jaune. De plus, ce dernier n'était pas disponible aux États-Unis et elle devrait se rendre à Londres pour qu'il lui soit administré. Tout cela avait été extrêmement pénible et ennuyeux, mais elle l'avait supporté sans se plaindre, par le seul effet de l'adrénaline. Enfin, le jour J était arrivé. Le vol pour l'Afrique au départ de Londres s'était déroulé sans problème, jusqu'à l'atterrissage à Port Chuma, capitale du Gondwanaland, ancienne colonie européenne de Bamba del Oro, et aujourd'hui nation souveraine au bord du désastre social et économique.

À présent, Nancy crapahutait dans la brousse, avalait quotidiennement ses comprimés anti-malaria et se faisait du souci.

Elle aurait préféré un sponsor plus présentable que la chaîne de fast-food Burger Triumph, mais la nature de l'expédition n'était pas précisément de celles qui font la couverture du *National Geographic*.

Les grandes universités étaient trop fauchées pour la financer et les conseils d'administration des grosses entreprises lui avaient ri au nez, de Manhattan à Los Angeles.

Puis un de ses collègues lui conseilla de frapper à la porte de Burger King. À l'appui de cette suggestion, il lui faxa la photocopie d'un des sachets destinés à envelopper les hamburgers de la marque. On y voyait un dessin de la planète Terre, apparemment réalisé par un enfant de trois ans, et un texte qui vantait les mérites de ce nouvel emballage biodégradable, permettant de diminuer la quantité de déchets de sept millions de tonnes par an, donc d'économiser l'énergie, donc de réduire la pollution. « L'emballage que la planète adore ! », ainsi le présentait-on.

Une note gribouillée sur le fax précisait : *Ils sont riches et sensibles aux problèmes écologiques. Essaie toujours !*

Nancy était sceptique, mais elle essaya et, à sa grande surprise, obtint pour le lendemain un rendez-vous avec Skip King, vice-président responsable du marketing.

Le matin suivant, elle fut introduite dans le bureau de King, au trente-quatrième étage du siège de Burger King, sis à Dover, dans l'État du Delaware, et lui exposa brièvement sa requête. Puis elle déposa sur son bureau l'enveloppe cartonnée qui contenait les trois clichés pris par le satellite à plus de cent cinquante kilomètres de hauteur.

Le responsable du marketing les examina pendant cinq minutes sans dire un mot. Nancy en profita pour l'observer. Ses traits étaient trop aigus pour qu'il puisse prétendre à la beauté. Il avait quelque chose d'un renard, se dit Nancy. Ou peut-être d'un loup.

Il releva la tête et ses yeux, noirs comme de l'obsidienne, se posèrent sur elle, dénués de toute émotion.

— Vous dites qu'ils sont vivants ? demanda-t-il d'une voix neutre.

— Il n'y en a qu'un, à notre connaissance.

— Quelle est sa taille ?

— À en juger par ces photos, environ douze mètres, du museau à la queue.

— Le cou et la queue représentent la plus grande partie de la longueur totale, marmonna King d'un ton vaguement déçu. Combien mesure le corps, d'après vous ?

— Oh, moins de la moitié.

— Cinq mètres, alors ?

— Grosso modo, oui.

— Et sa hauteur ?

— Quand il redresse le cou, on peut l'estimer à...

— Non, non, fit-il en secouant la tête avec impatience. Quelle hauteur jusqu'au sommet de la colonne vertébrale ?

— Peut-être deux mètres cinquante, répondit Nancy, en fronçant les sourcils.

Skip King prit un crayon et se mit à faire des calculs sur un bloc-notes. Quand il eut terminé, il déclara, l'air très sérieux :

— Il doit peser environ huit tonnes, sans compter la tête, le cou et la queue. Dix tonnes en tout.

— Ça me paraît correct, reconnut Nancy, tout en pensant : *Ce type ne pose que des questions stupides.*

Mais King semblait on ne peut plus professionnel : direct, posé, pas du tout troublé par la perspective d'écrire une page de l'histoire de la zoologie.

— Et vous voulez que Burger Triumph finance votre safari ? interrogea-t-il.

— Mon expédition. Nous en estimons le montant à moins de deux millions de dollars.

— Y compris les frais de transport ?

— De transport ?

— Oui, pour ramener la bête vivante.

— La ramener ! Comment pourrions-nous la ramener ? Le gouvernement du...

— Du Gondwanaland ? Ne me faites pas rire. Ce pays est dirigé par un fantoche qui s'est servi du marxisme pour prendre le pouvoir et y a renoncé du jour au lendemain. Burger Triumph est une multinationale, nous pourrions acheter le Gondwanaland, si nous le voulions. Et pour pas cher. Mais ce sera plus simple de graisser la patte de quelques fonctionnaires.

Il s'arrêta pour reprendre haleine, puis continua :

— Miss Derringer, je crois pouvoir obtenir l'approbation du conseil d'administration.

Elle en eut le souffle coupé.

— En... en êtes-vous sûr ? Je veux dire... il faut prévoir un environnement adapté à l'animal et trouver un zoo qui puisse l'accueil...

— Du calme, je vous prie, fit King en levant la main. Nous nous occuperons de tout.

Quarante-huit heures plus tard, Skip King la rappela.

— Ça y est, c'est réglé. Le conseil d'administration a donné son feu vert et vous êtes embauchée pour une durée de six mois. Quant à l'expédition, j'ai tout prévu, annonça-t-il, comme s'il parlait d'un pique-nique dans Central Park.

— Vraiment ?

— Oui, oui. Nous allons affréter un moyen de transport approprié et, au retour, un habitat adéquat attendra notre pensionnaire.

— Où ça ?

— À proximité du siège de Burger Triumph. Peut-être même à l'intérieur de l'immeuble. Nous disposons d'un grand sous-sol.

— Quoi !

— Un très grand sous-sol. Nous le convertirons en habitat provisoire, spécialement adapté.

— Dans la mesure où c'est provisoire... avait répondu Nancy.

— Je pense que nous pourrons partir dans trois ou quatre semaines.

— *Nous* ?

— J'ai l'intention de diriger cette expédition, Miss Derringer.

— Avez... avez-vous une quelconque expérience de ce genre d'entreprise ? avait bredouillé Nancy, estomaquée.

— Miss Derringer, l'entreprise est toute ma vie.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je parle d'expérience sur le terrain.

— Miss Derringer, il se trouve que je suis diplômé de l'École de commerce de Wharton. Vous en avez sûrement entendu parler ?

— Ça me dit quelque chose, oui. Et, si ça ne vous dérange pas, je suis le Docteur Derringer.

— Ah ! avait répliqué King, avec un reniflement de dédain. Et quelle école avez-vous fréquentée ?

— Voyons un peu... j'ai passé ma licence à Columbia...

— Pas mal, à ce qu'on dit. Mais ça ne vaut pas Wharton.

— ... obtenu ma maîtrise à l'université de Technologie du Texas, puis étudié l'herpétologie à l'université du Colorado.

— Vous avez étudié l'herpès ?

— L'herpétologie, expliqua patiemment Nancy, est l'étude des reptiles. J'ai effectué des recherches dans le monde entier pour le Colloque, et, par ailleurs, je suis membre du Comité des Spécialistes du Crocodile de l'Union Internationale pour la Protection de la Nature et des Ressources Naturelles.

— Oh, fit Skip King d'une voix douce. Eh bien, j'ai obtenu mon diplôme avec la mention *magna cum laude*.

Nancy réprima un soupir. S'il voulait jouer à ce jeu puéril, il trouverait à qui parler.

— Et moi, *summa cum laude*.

— La seconde place, ce n'est pas si mal, jeta King d'une voix satisfaite.

— *Summa cum laude* signifie « mention très bien », Mr. King. *Magna cum laude*, « mention bien seulement ». Et, à moins que vous ne teniez à contracter toutes sortes de graves maladies tropicales, poursuivit-elle d'un ton ferme, nous ne partirons pas avant d'avoir reçu toutes les vaccinations nécessaires.

Il y eut une longue pause à l'autre bout du fil. Quand la voix de King se fit à nouveau entendre, elle était réduite à un croassement.

— Vous voulez parler de... piqûres ?

— Oui. Des tas de piqûres, avec de longues aiguilles pointues.

— Je déteste les piqûres, rétorqua King d'une voix si éteinte que, l'espace d'un instant, Nancy craignit qu'il n'annulât tout le projet.

Il ne l'avait pas fait. Mais, à présent, Nancy commençait à le déplorer.

Dès leur arrivée à Port Chuma, il avait insisté pour que les porteurs indigènes revêtent des T-shirts et portent des casques coloniaux ornés du logo Burger Triumph et qu'ils l'appellent « Bwana King ».

Ralph Thorpe, leur guide britannique, avait réussi à persuader les Bantous de se plier à ces caprices. Mais ils ne se privaient pas de rire de King derrière son dos.

— Ce n'est pas le premier cas que je vois, avait confié Thorpe à Nancy. Notre Mr. King a attrapé la fièvre de la jungle.

— Mais nous n’y sommes même pas encore arrivés !

— Espérons que ça lui aura passé d’ici là.

Ça ne lui avait pas du tout passé, au contraire. Ils avaient bien failli perdre leurs porteurs lorsque King, dès le premier jour de l’expédition, avait exigé que la meilleure nourriture soit réservée aux Blancs, et qu’on serve aux Bantous des hamburgers et des frites réchauffés, ainsi que des boissons gazeuses éventées.

— Pourquoi recrachent-ils ce qu’on leur sert ? avait fulminé King. Chacun de ces repas vaut cinq dollars américains. C’est plus que ce qu’ils gagnent en une semaine !

— Ils sont habitués à manger de la *vraie* nourriture, avait répliqué Thorpe. Et si on ne leur en donne pas, nous serons obligés de nous débrouiller tout seuls.

King avait cédé. Mais depuis, il n’arrêtait pas de se plaindre.

À présent, ils marchaient dans la brousse en file indienne. Devant eux s’étendait la forêt tropicale, verte et dense, veinée d’un réseau de lianes de toutes épaisseurs. Ils arrivaient en vue de l’impénétrable jungle de Kanda, où même les Bantous s’aventuraient rarement.

Nancy se trouvait à l’arrière de la colonne, avec les porteurs. Elle avait essayé de prendre la tête de l’expédition, mais Skip King s’y était opposé, en déclarant que sa place était en queue. Elle n’avait pas protesté, car il y avait une certaine logique dans ce raisonnement : marcher en tête était plus dangereux et, s’il lui arrivait quelque chose, l’expédition était à l’eau. C’était aussi simple que cela.

Mais ensuite, King avait émis une remarque qui avait jeté une lumière toute différente sur son état d’esprit. Il feuilletait un guide sur le Gondwanaland, en le commentant à voix haute :

— Hé, Nancy ! Vous saviez que, dans la tribu des Tswana, il n’existe qu’un mot pour désigner les femmes ?

— C’est fréquent, dans les cultures tribales.

— On les appelle *mosad*, qui veut dire « celle qui reste à la maison quand l’homme va travailler ». Il vaut mieux que nous ne tombions pas sur des Tswana, car vous risqueriez d’avoir des ennuis.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, répondit Nancy d’un ton sec.

— Heureusement, Bwana King est là pour vous protéger.

— Mais qui protégera Bwana King ? murmura Nancy entre ses dents.

Soudain, Thorpe, qui marchait en tête avec King, lança un ordre :

— Colonne, haaalte !

La colonne s'immobilisa. Une légère brume s'élevait au-dessus de la jungle. Des colibris fendaient l'air comme des éclairs multicolores.

— Sortez les caméscopes ! commanda Skip King.

— Oh non. Encore ? gémit Nancy à voix basse.

Les porteurs extirpèrent les caméras de leur triple emballage. L'un des membres de l'équipe de relations publiques brandit un photomètre vers le ciel. Un autre promena une houppette sur le visage de King. Puis celui-ci rouvrit les yeux et s'écria :

— Où est donc notre charmante petite spécialiste de l'herpès ?

— Ici, fit Nancy, d'une voix qui parut rafraîchir l'atmosphère de quelques dizaines de degrés.

— Venez, dit King en agitant la main, montrez-vous un peu, sinon on ne verra que moi sur ce film.

— Très aimable à vous.

— De plus, un peu de sex-appeal ne peut pas nous faire de mal, Nancy.

— Et si vous m'appeliez Docteur Derringer, Mr. King ?

— Si vous m'appeliez Skip ? C'est vrai, quoi, ça fera mauvais effet, à l'écran, si le chef de l'expédition et son assistante n'ont pas l'air de bien s'entendre.

— Ça fera simplement *professionnel*, Mr. King.

— Vous voulez dire que vous refuseriez de déboutonner un tout petit peu votre chemisier ?

— Si nous en finissions au plus vite ?

— OK, je vais expédier ça en cinq sec, comme d'habitude.

King s'éclaircit la gorge et passa un bras autour des épaules de Nancy.

— Nous nous trouvons à la lisière de la légendaire jungle de Kanda, commença-t-il, demeure d'une créature que l'on croyait disparue de cette terre depuis des milliards d'années.

Nancy sursauta : cet abruti n'avait pas la moindre notion de la chronologie.

— Bien que d'immenses dangers nous attendent, nous n'éprouvons nulle peur. Car nous sommes des Américains, et de vrais pros ; nous sommes malins, pleins de bon sens et déterminés à remplir notre mission : ramener la bête vivante !

Il sourit à la caméra de toutes ses dents pendant douze bonnes secondes.

— Bon, coupez ! Comment c'était ?

— Super ! fit le responsable des relations publiques, en levant le pouce.

— Et vous, comment m'avez-vous trouvé ? questionna King en se tournant vers Nancy.

Pour toute réponse, elle repoussa son bras et s'éloigna en hâte.

— Ça doit être la mauvaise période du mois, marmonna King.

Puis, s'adressant au médecin attaché à l'expédition, il dit :

— Allons-y, préparez-moi pour la grande aventure.

Il retroussa les manches de sa saharienne, tandis qu'un porteur le débarrassait de son chapeau à impression léopard et quelqu'un d'autre de son maquillage. On l'aspergea de produit antimoustiques, puis le médecin entreprit de lui coller des timbres adhésifs couleur chair sur les bras, le cou et les joues.

— Bracelets anti-nausée, annonça le toubib.

— En place, répondit King.

— Timbre anti-malaria.

— OK.

— Timbre anti-nicotine.

— Roger.

— Timbre vitamine A.

— C'est fait.

— Timbre vitamine C.

— Oui.

— Rachitisme et scorbut, c'est déjà fait. Timbre vitamine E.

— Au cas où je serais en veine... fit King en posant un regard lubrique sur Nancy, qui lui tourna le dos.

— Bien, vous êtes paré, dit le médecin.

— Pas encore. Où est le bouclier antisangsues ?

— Nous n'avons pas vu la moindre sangsue depuis notre départ ! explosa Nancy.

— Pas de risques inutiles, c'est ma devise.

Quelqu'un tendit à King ce qui ressemblait à un parapluie roulé.

— C'est ici que les hommes se séparent des femmelettes, proclama-t-il, ouvrant son ombrelle avant de s'enfoncer hardiment dans la jungle.

— Je n'arrive pas à le croire, maugréa Nancy, lui emboîtant le pas.

La forêt où ils entrèrent était un monde à part. Le ciel avait disparu, masqué par un réseau serré de branches, de lianes et de feuilles, tout un enchevêtrement aux allures de cathédrale, à travers lequel se glissait ici et là une tache bleu vif. La lumière du soleil, filtrée par la végétation, prenait une teinte vert d'eau, créant l'impression d'évoluer dans un univers sous-marin. L'air était lourd, vrombissant d'insectes, et le regard des singes qui les épiaient à travers les branches semblait plus sagace que celui des humains.

Ralph Thorpe ralentit l'allure pour marcher aux côtés de Nancy. Il portait une carabine de gros calibre à l'épaule et était coiffé d'un casque orné de la grosse couronne dorée symbolisant Burger Triumph. Il avait réussi à effacer le texte en dessous : « Expédition sponsorisée par Burger Triumph. » Ses coups de grattoir avaient empiété sur la couronne elle-même.

— Son dos fait une cible bien tentante, non ? fit Thorpe à mi-voix.

— Si vous croyez que cela ne m'a pas traversé l'esprit... répondit Nancy d'un ton amer.

— Si nous trouvons ce que nous cherchons, ça en vaudra la peine, ne l'oubliez pas.

— Je ne l'oublie pas. À condition qu'on me le rappelle fréquemment.

Trois heures plus tard, ils émergèrent dans une clairière. Skip King n'avait pas fait trois pas qu'ils le virent s'écrouler en battant des bras.

— Des sables mouvants ! glapit-il.

Ils se précipitèrent à son secours.

— C'est seulement un trou dans le sol, dit le responsable des relations publiques, d'un ton rassurant.

— Non, absolument pas, intervint Nancy, la bouche soudain sèche.

— Bien sûr que si, fit King tandis qu'on l'aidait à se relever.

Il semblait au bord des larmes. Dans l'aventure, il avait cassé son ombrelle antisangsues.

— Que tout le monde s'écarte de ce trou, ordonna Nancy, d'un ton si excité que tous la regardèrent avec surprise et obéirent.

Elle fit le tour de la profonde dépression dans le sol, en essayant de garder son calme.

— C'est une patte de derrière, déclara-t-elle à voix haute.

Skip King tordit le cou de côté et d'autre comme pour chasser un torticolis.

— Une quoi ? interrogea-t-il.

— Une empreinte.

— Vous en êtes sûre ?

— Les empreintes fossiles de pattes postérieures possèdent cinq doigts dont trois sont munis de griffes. Celle-ci est exactement identique.

Elle s'attendait à un commentaire macho de King, mais il se contenta d'avalier bruyamment sa salive et de dire :

— C'est plus grand que je ne le croyais.

— Vous avez peur ?

— Mon chou, je carbure à la testostérone, répondit-il en carrant les épaules. La peur, connais pas.

— Vous n'allez pas pleurer pour une ombrelle cassée, dans ce cas, jeta-t-elle en se remettant en marche.

— Hé, cria-t-il en se lançant à ses trousses. Qu'est-ce que vous faites en tête de la colonne ? C'est la place d'un homme !

Le tremblement de terre avait abattu d'innombrables arbres, partout dans la jungle – puissants fromagers ou sveltes bambous. Le sol était crevassé et fissuré, mais, deux mois après le séisme, les énormes plaies ocre verdissaient déjà sous l'assaut d'une végétation nouvelle. À certains endroits, le sol était aussi mou que de la tourbe et exhalait la même odeur entêtante et douceâtre.

Le premier événement insolite, ce fut l'apparition des libellules.

Volant en formation, elles tracèrent un grand V à travers un espace découvert, dans un scintillement d'ailes irisées.

— Ça... ça ne peut pas être des libellules, murmura King en se figeant sur place.

— Fabuleux, dit Nancy, en appuyant sur le déclencheur de son Leica.

— Fabuleux ? Des libellules ?

— Les libellules modernes n'atteignent jamais cette taille.

— De toute façon, nous ne sommes pas ici pour ça.

— Si nous en attrapons une, ce sera aussi important que de capturer la bête.

— Pas pour Burger Triumph.

— Dois-je vous rappeler que c'est moi, le responsable scientifique de cette mission ?

— Ouais, mais moi, je suis celui qui la finance, et on fait ce que je dis. Continuons.

Ils reprirent leur marche, tandis que les libellules se dispersaient entre les arbres, comme des modèles réduits d'hélicoptères préhistoriques.

Les grenouilles géantes constituèrent la surprise suivante. Elles étaient accroupies, les flancs palpitants, dans l'herbe haute entourant une petite mare. À leur approche, l'une d'elles bondit et atterrit en travers de leur route, fixant sur eux ses yeux globuleux. Sa gorge battait comme un énorme cœur vert arraché à la poitrine d'un monstre.

— Bordel, qu'est-ce que c'est que ça ? fit King d'une voix rauque.

Ralph Thorpe arriva, brandissant sa carabine.

— Hah ! C'est une saleté de grenouille-taureau géante !

— Ça ressemble plutôt à la mère de toutes les grenouilles, grommela King. Je n'aime pas la façon dont elle me regarde. Abattez-la.

— Inutile de se donner autant de mal, répondit Thorpe, en lançant une pierre plate dans la direction du batracien, qui détala à grands bonds.

— Vous voyez ? Pas de quoi en faire tout un plat.

— J'espère que vous saurez garder votre sang-froid quand nous aurons localisé la bête, lança Nancy d'un ton mordant à l'adresse de King.

— J'ai eu une mauvaise expérience avec ces bestioles quand j'étais petit, riposta King.

— Oh ? L'une d'elles a dévoré votre collection de mouches ?

— Les filles de mon équipe ne me parlent pas sur ce ton.

— Recrutez plutôt des femmes, la prochaine fois.

Harrounk ! Le rugissement se répercutant entre les arbres eut vite fait de dissiper la colère de Nancy.

— Qu'est-ce que c'était ? murmura King.

Nancy ferma les yeux et parut implorer les dieux de la jungle.

— Oh, Seigneur ! Est-ce possible ? Oh, faites que ce soit bien ça.

— Vous pensez que ça ferait ce bruit-là ? questionna King, les yeux écarquillés.

— Personne ne peut le dire. On n'a trouvé aucun enregistrement fossile de leurs cris, ironisa Nancy.

— Thorpe ! Amenez-moi le guide indigène.

Le Bantou arriva en trotinant ; il était grand et maigre, avec un visage étroit qui paraissait sans âge, et un air de profonde sagesse. N'était son T-shirt Burger Triumph, on aurait pu le prendre pour le génie de la forêt primitive.

— Demandez-lui si c'est bien le bruit que fait N'yamala, demanda King à Thorpe.

Après un échange à voix basse avec l'indigène, le guide britannique traduisit :

— Il dit que le cri que nous avons entendu était celui de N'yamala.

King mit ses mains en porte-voix.

— OK, attention, tout le monde. Nous y sommes. Nous allons entrer dans l'Histoire. Que quelqu'un me passe un de ces fusils hypodermiques.

— Je ne crois pas que ce soit sage, Mr. King, objecta Thorpe. Ces carabines ne sont pas des jouets.

King lui arracha l'arme des mains.

— Vous êtes chargé de discipliner cette bande de va-nu-pieds. Je vous suggère de leur donner l'exemple en obéissant à mes ordres sans discuter.

Sur ce, King tourna les talons, le fusil à l'épaule.

— Tout ce qu'il sait de l'Afrique, expliqua Nancy à Ralph Thorpe, il l'a appris en regardant des rediffusions de *Daktari*.

— Un connard qui ne sait pas reconnaître une carabine d'un fusil mériterait d'être abattu avec un fusil à éléphant, grommela Thorpe, furibond.

La colonne s'ébranla à nouveau. La végétation se fit plus dense et ils durent écarter les broussailles pour se frayer un passage. Une odeur d'eau croupie flottait dans l'air.

Puis le cri retentit à nouveau. Cette fois, il sembla faire frémir le

feuillage d'un vert irréel, et les singes effrayés s'éparpillèrent entre les branches.

Harrounk !

— Il est juste devant ! cria King d'une voix stridente.

Et il plongeait dans les fourrés. En une seconde, il était hors de vue.

— L'idiot ! siffla Nancy.

La détonation de la carabine résonna comme un coup de canon.

— Oh, non !

— Je l'ai eu ! Je l'ai eu ! exulta King.

— *Quel con !*

Ils faillirent se heurter à lui, car il rebroussait chemin à toutes jambes, les yeux brillants.

— Je l'ai descendu ! Je l'ai descendu !

— Ça m'étonnerait, cracha Thorpe.

— Est-il tombé ? demanda Nancy.

— Je n'ai pas attendu de voir le résultat, répondit King d'un ton surexcité. N'est-ce pas formidable ? Je suis le premier homme à avoir abattu un dinosaure.

Ils le bousculèrent et poursuivirent leur chemin. Le sol devenait spongieux, la végétation plus inextricable encore.

Ralph Thorpe déboucha le premier au bord du lac. Il n'y avait pas de rivage : les arbres s'arrêtaient net là où commençait l'eau.

Au centre du lac se dressait une forme gigantesque, orange et noir, à la peau luisante comme celle d'un phoque. Mais aucun phoque n'avait jamais atteint une telle taille. Son cou était rayé de noir, et son dos crénelé pommelé de taches orange larges comme des poêles à paella.

Puis la créature fit pivoter sa petite tête de serpent et posa sur eux des yeux aussi gros que leur propre tête ; ils étaient ternes et dépourvus de curiosité. Des feuilles dépassaient des mâchoires, qui s'activaient mécaniquement, de haut en bas. Elles disparurent rapidement et les stries du cou se mirent à palpiter en rythme avec les muscles de la gorge.

— Je l'ai touché ! En plein dans le mille ! hurla King. Pourquoi est-il encore debout ?

— Il ne sait même pas qu'il a été touché, murmura Thorpe, d'une voix d'où toute trace de flegme britannique s'était évaporée.

— Apportez les caméras, chuchota Nancy. Vite !

Skip King recula en trébuchant, le visage empourpré. Il blêmit en voyant l'énorme bête tourner vers lui un regard impavide.

— Qu'est-ce qu'elle a, cette bestiole ? ronchonna-t-il. Elle n'a pas compris que je l'avais endormie ?

— Apparemment pas, fit sèchement Thorpe.

— Je vais lui apprendre, moi !

Et, avant que quiconque ait pu l'en empêcher, il porta sa carabine à l'épaule et tira sans s'arrêter, assourdissant tous ceux qui l'entouraient.

— Pauvre crétin ! hurla Nancy.

— Ça ne marche pas ! vociféra King. Vite, d'autres fusils ! Notre puissance de feu est insuffisante !

La bête, qui se tenait au milieu du lac, se mit à avancer vers eux. Le sol trembla. Des vagues coururent à la surface de l'eau et vinrent lécher leurs bottes.

Thorpe prit les choses en mains.

— Bon, les gars, essayons de nous tirer au mieux de ce gâchis. Descendons cette bestiole !

Les crosses s'enfoncèrent dans les épaules mouillées de sueur. Les doigts se refermèrent sur les détentes.

Et les carabines se mirent à cracher le tonnerre.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il était en train d'expliquer à une brochette de violeurs, de cannibales et de tueurs en série, pensionnaires du quartier des condamnés à mort de la prison d'État de l'Utah, qu'il faisait partie de l'ACLU[1] – l'Union américaine pour les Libertés civiles.

— J'ai déjà un avocat, grogna Orvis Boggs, qui aurait dû être exécuté le 28 octobre 1979 par injection de cyanure pour avoir mangé toute crue une petite fille de trois ans.

— Je ne suis pas avocat, répondit Remo.

— Vous êtes un défenseur des droits de l'homme, alors ? lança DeWayne Tubble, de la cellule voisine.

— Si vous voulez, admit Remo.

Il était prêt à admettre tout ce qu'ils voudraient, pour gagner du temps.

— Ah ouais ? Eh bien, débrouillez-vous pour nous tirer de ce trou. Une semaine que ma télé ne marche plus. C'est pas un traitement inhumain, ça ?

— C'est pour cela que je suis ici, dit Remo.

— Hein ?

Cet aboiement avait jailli de la bouche de Sonny Smoot, en même temps qu'un jet de salive jaune mêlée de rouge, car, lorsque ça n'allait pas, Sonny aimait mordiller la cuvette des WC bien que l'émail en fut plus résistant que celui de ses dents. Sonny avait été élevé dans différents centres pour délinquants juvéniles et on ne lui avait pas inculqué la moindre notion d'hygiène dentaire.

— Je fais partie de l'Unité d'Extraction Active de l'Union, expliqua Remo, avec le plus grand sérieux.

— Vous êtes dentiste ? interrogea Sonny.

— Non.

— Ça veut dire quoi, alors ?

— Ça veut dire que, dans notre infinie sagesse, nous avons décidé que vos plaintes n'étaient pas sans fondement, déclara Remo, en choisissant ses mots avec soin.

— Qu'est ça veut dire, pas sans fondement ?

— Ça veut dire que oui, les deux cent quarante-sept pourvois déposés en votre nom – affirmant que quinze ans dans le quartier des condamnés à mort constituaient un châtiment d'une rare cruauté – ont été jugés recevables, et que nous avons décidé de prendre des mesures d'urgence pour remédier à votre détresse.

— Nos tresses ?

— Votre situation, si vous préférez. Ou n'importe quel mot qu'emploierait Perry Mason.

— Notre situation, c'est qu'on est coincés en taule, grommela Orvis. Hah !

— Mais je suis le remède, affirma Remo.

— Qu'est c'est qu'ça ?

— La CURE, poursuivit Remo.

— On va nous libérer ? s'étonna DeWayne.

— Non, mais je vous fais sortir d'ici.

— Vous pouvez faire ça ?

— Si vous voulez bien vous taire, le temps que j'ouvre les portes de vos cellules...

Ils obéirent aussitôt, à l'exception de Sonny, qui grogna comme un porc et interrogea :

— Z'avez la clé ?

— Ici, fit Remo, en levant l'index.

— C'est un doigt ! Et ça, c'est un verrou électronique. Pour l'ouvrir, il faut une de ces espèces de cartes de crédit.

— Une carte magnétique, corrigea Remo. Mais je n'en ai pas besoin, parce que je possède un doigt spécialement exercé.

Et il se mit à tapoter sur le boîtier du verrou, à un rythme d'abord hésitant, puis de plus en plus rapide. La lumière rouge surmontant le dispositif s'éteignit, pour être aussitôt remplacée par une lumière verte. Remo savait qu'il avait exactement cinq secondes pour ouvrir la porte, avant que le mécanisme électronique ne se referme automatiquement.

— Dépêchez-vous ! dit-il en tirant d'un coup sec sur la grille.

Sonny Smoot sortit, environné d'effluves nauséabonds.

Remo passa à la porte suivante, celle de Boggs. Smoot se colla à lui, le regard fixé sur son index.

— Vous me cachez la lumière, lui dit Remo, en respirant par la bouche afin que les particules microscopiques des sécrétions odorantes de Smoot ne pénètrent pas dans ses narines hypersensibles.

— Y'a pas d'lumière. Y z'ont éteint.

— Ne discutez pas avec un pro, intima Remo.

Docilement, Sonny Smoot contourna Remo et alla se poser de l'autre côté, tel un étron vertical.

Remo s'activa sur le verrou. Il avait pris le rythme, maintenant, et la lumière verte s'alluma en un rien de temps.

— Je n'arrive pas à y croire ! Je suis libre ! s'exclama Orvis Boggs.

— Vous le serez quand nous aurons franchi le poste de garde, fit Remo, en s'attaquant à la porte de DeWayne Tubble.

Cinq secondes plus tard, il ne restait plus qu'un prisonnier à délivrer ; il s'appelait Roy Shortsleeve, et sa réaction fut plutôt inattendue :

— Est-ce légal ? demanda-t-il.

— Seulement si nous ne nous faisons pas prendre.

— Dans ce cas, je reste. Ce n'est pas en m'évadant que je pourrai me disculper. Je suis innocent.

Remo regarda l'homme droit dans les yeux. Il paraissait sincère.

— D'accord, dit-il. Vous restez ici. Mais uniquement parce que vous êtes innocent.

— Quoi, s'étonna Sonny Smoot, l'ACLU nous fait évader, nous, mais pas un innocent ?

— C'est notre politique, répliqua Remo. Les innocents, ça ne nous interpelle pas tellement. Bon, vous autres, suivez-moi, et faites exactement ce que je vous dirai.

— Votre doigt, il peut nous aider à blouser les gardes ? interrogea Orvis.

— Il m'a bien permis d'entrer, non ? répliqua Remo.

— Où c'est-y qu'on peut trouver un doigt comme ça ? s'enquit Sonny.

— Il fait partie du matériel réglementaire de l'ACLU, expliqua Remo. On ne peut pas l'acheter dans un supermarché.

— On peut p'têt en faucher un, alors ?

— Non.

Dans l'obscurité, les visages des trois criminels s'allongèrent sous l'effet de la déception.

— Enfin, p'têt que je ne reviendrai jamais ici, concéda Orvis.

— Ça, je te le garantis, affirma Remo, en s'arrêtant devant une porte, près de laquelle un garde était assis, par terre, la tête penchée de côté, l'air paisible et béat.

— Hé, j'connais c't'enfoiré, grogna Sonny. Y m'a joué un sale tour, une fois. J'crois qu'j'vais lui couper la gorge.

— Essayez, l'avertit Remo, et mon doigt éteindra la lumière rouge dans vos yeux.

— Vrai, vous pouvez le faire ?

— Mon doigt peut faire tout ce que je lui demande.

Les trois condamnés échangèrent des regards, tandis que Remo s'affairait sur le verrou.

— P'têt qu'on pourrait zigouiller ce mec et lui couper le doigt avec les dents, chuchota Orvis à DeWayne.

— Oui, mais si ça marche plus, une fois qu'il est coupé ? objecta DeWayne.

— Ben, je l'avalerais, répondit Orvis avec un grand sourire. Comme ça, ça ne sera pas perdu.

— Tu boufferais le doigt d'un mec ?

— Bien sûr.

— J'croyais que tu bouffais que les p'tites filles.

— Ouais, renchérit Sonny, en reculant. T'es pédé, ou quoi ?

— Non, j'suis pas pédé, tu l'sais bien.

— J'entends tout ce que vous dites, lança Remo.

— Vos oreilles aussi sont magiques ? demanda Orvis.

— Je peux entendre le bruit d'un pet avant même qu'il ait été lâché, rétorqua Remo.

Le trio fut vivement impressionné par cette déclaration.

— Oublie ce qu'on a dit, au sujet du doigt, reprit Orvis en toute hâte. C'est ton doigt, hein ! Laisse-le faire son boulot et te fais pas de mouron pour nous.

— Je vous suis très obligé, répondit Remo.

La lumière verte apparut et ils franchirent la porte. Remo marchait en tête. Dans la pénombre, il fit une chose qui aurait étonné et effrayé

les condamnés, s'ils avaient pu la voir : il ferma les yeux. Il voyait bien dans l'obscurité. Mais, pour ce qu'il avait à faire, ses yeux lui seraient moins utiles que les aimants dans son cerveau.

Depuis de nombreuses années à présent, Remo avait pris conscience de l'existence de ces aimants. Pour lui, ce n'étaient pas des aimants, d'ailleurs, mais des aiguilles. Depuis qu'il avait appris à respirer par tout son corps, et pas seulement par les poumons, il était en mesure de trouver son chemin dans le noir total en se fiant à ces aiguilles. S'il voulait aller vers le nord, il fermait les yeux et savait alors exactement où se trouvait le nord. Ce n'était que tout récemment, en lisant dans un magazine que des scientifiques avaient découvert que le cerveau humain était truffé de minuscules aimants biologiques cristallins, qu'il avait compris la nature réelle de ces « aiguilles ». Selon les savants, ces aimants étaient présents dans le cerveau de nombreux mammifères, dont l'homme. Cela expliquait le retour des saumons vers leurs lieux de frai, la migration des oiseaux, et même les histoires de chats perdus qui retrouvent leurs maîtres à l'autre bout du pays. Cela expliquait aussi comment certaines personnes étaient atteintes de tumeurs du cerveau, en vivant trop près de câbles à haute tension et autres sources électromagnétiques.

Remo n'avait pas de tumeur. Il n'avait pas besoin de scanner ou de radios pour en être sûr. Son propre cerveau lui disait qu'il n'en avait pas, et que les aimants le guidaient infailliblement vers le nord.

Mais ce n'était pas la seule chose qui le guidait.

Il sentit une légère brise sur son visage et ses mains : des courants d'air passant sous les portes. Il avait mémorisé à l'aller l'emplacement de chaque porte, chaque tour et détour. Il savait exactement où il se trouvait. Tout ce qu'il avait à faire, c'était d'escorter les trois bouchers à l'âme souffrante jusqu'au dépôt d'ordures.

— Hé, c'est pas le chemin de la sortie, fit Orvis Boggs, une trace de soupçon dans la voix.

— Nous ne sortons pas par la porte de devant, répliqua Remo.

— C'est pas non plus le chemin de la porte de derrière, marmonna DeWayne, mal à l'aise.

— Les portes de devant et de derrière sont toujours les endroits les plus surveillés, dans une prison, expliqua Remo. Mes chefs ont soigneusement étudié la chose avant de donner le feu vert à l'extraction active.

Sonny grimaça au mot « extraction » et palpa les prémolaires.

— Tas déjà fait ça ?

— À vrai dire, c'est la première fois, avoua Remo.

— Et si on se fait prendre ?

— Nous rejeterons tout sur le dos de mes supérieurs.

— C'est vrai ? fit DeWayne.

— L'Union pour les Libertés civiles n'est pas exactement la CIA, répliqua Remo. C'est chacun pour soi.

— C'est une philosophie qui me plaît bien, opina Orvis.

— J'en étais sûr, dit Remo, en rouvrant les yeux.

Ils se trouvaient juste devant une porte de fer dans laquelle était ménagée une ouverture vitrée. Au-delà, c'était le carrefour central de la prison, comparable à un échangeur d'autoroute, et remplissant à peu près la même fonction. Remo connaissait bien tout ça. À deux reprises, il s'était trouvé lui-même dans le quartier des condamnés à mort. La première fois, quand il avait été accusé à tort du meurtre d'un dealer. La deuxième, quand il avait été mis au frais dans une prison de Floride, la mémoire effacée, à cause d'un cafouillage dans l'organisation dont il faisait partie.

Organisation qui n'était pas et n'avait jamais été l'Union américaine pour les Libertés civiles. Il s'en fallait de beaucoup. L'ACLU s'était arrogé le droit de mettre la pagaille dans un système judiciaire déjà embrouillé, en épousant la cause des condamnés à mort. D'abord l'ACLU les aidait à repousser l'application de la sentence, en interjetant appel sur appel, puis profitait de ces délais pour les faire gracier, en arguant que cette attente constituait un « châtimement d'une rare cruauté ».

C'était pour parer à des situations de ce genre que CURE avait été créée. CURE n'était pas formé par les lettres d'un sigle. Le nom avait été choisi pour lui-même et CURE était bel et bien un remède aux maux dont souffrait l'Amérique. Conçue par un président mort trop jeune, l'organisation était destinée à faire pencher la balance d'une justice aveugle du côté approprié. Remo était le bras armé de CURE, à la fois juge, juré et bourreau. Aujourd'hui, il était simplement bourreau : le juge et les jurés avaient rempli leur tâche depuis longtemps. À Remo de faire en sorte que ce n'eût pas été en vain.

À travers l'ouverture de la porte, Remo regarda le carrefour central et, au centre, la guérite entièrement vitrée du gardien. Pour l'instant, celui-ci était absorbé par la lecture d'un numéro de *Playboy*. Remo s'attaqua au verrou et la porte céda bientôt. Il ne s'expliquait pas plus cela que les aimants de son cerveau, mais ses doigts hypersensibles pouvaient suivre le flux électrique dans le verrou. Une fois qu'il avait

visualisé le schéma de l'énergie circulant dans le métal, il suffisait de quelques tapotements judicieusement distribués, et les électrons lui obéissaient. Aucune alarme ne se déclencha ; elle ne s'était pas déclenchée non plus à son premier passage.

— Restez derrière moi, et pas de geste brusque, prévint-il.

— Pigé, fit Orvis.

— C'est toi qu'as le doigt magique, renchérit DeWayne.

— Pour l'instant, marmonna Sonny.

Ils se faufilèrent silencieusement dans l'espace violemment éclairé et, pour la première fois seulement, les trois condamnés à mort purent contempler Remo. C'était un homme grand et svelte, avec des yeux et des cheveux noirs, et des pommettes accusées. Son âge était impossible à déterminer et il portait un uniforme bleu-gris dont la poche s'ornait de l'inscription : *Service de l'Hygiène*.

— Hé, comment ça s' fait qu'il est habillé comme un éboueur ? grogna Smoot.

— Un technicien des services d'hygiène, corrigea Remo. C'est un déguisement.

— Et pourquoi tu nous as pas apporté de déguisement, à nous ?

— Ouais, intervint Orvis, j'veux un déguisement de majorette – si possible avec la poulette dedans.

Les autres approuvèrent bruyamment et Remo eut envie de les dessouder sur place. Mais s'il faisait ça, l'Union pour les Libertés civiles ne se verrait pas accorder la petite surprise qu'il lui réservait, aussi continua-t-il selon le plan prévu.

À ce moment, le garde leva les yeux, pour voir Remo qui traversait comme une flèche la distance le séparant de la guérite. La porte était fermée, mais le gardien résolut le problème en commandant lui-même l'ouverture, tout en brandissant un fusil antiémeute.

Remo le soulagea à la fois de son arme et de sa conscience, en utilisant une main pour chacune de ces opérations. Tenant le garde par la peau du cou – où ses doigts durs avaient trouvé et comprimé les centres nerveux –, il le déposa sur le sol.

Sonny et les autres s'approchèrent.

— Tu parles d'un doigt ! souffla Sonny.

— On peut le tuer, çui-là ? demanda DeWayne.

— Non, répondit Remo.

— Est-ce qu'on peut lui faucher ses doigts ? questionna Orvis. Pour

nous entraîner, tu sais ?

— Entraînez-vous avec les vôtres, fit Remo. Nous devons nous grouiller, si nous voulons être dehors avant l'aube.

— Pourquoi que t'es fringué comme un éboueur ? demanda Sonny.

— Vous verrez quand on sera arrivés, grogna Remo, que toutes ces questions commençaient à agacer.

— Qu'est-ce qu'on verra ?

— Vous le verrez bien.

— Quand est-ce qu'on sera arrivés ?

— Ça, vous le sentirez.

Remo se dit que si le système éducatif avait joué son rôle, en apprenant à ces trois paumés à se servir de leur cerveau, ils ne se seraient sûrement pas retrouvés là, une demi-fesse déjà posée sur la chaise électrique. Mais, en fait, peut-être que si, pensa-t-il en voyant Sonny mordiller une râpe à bois qu'il avait ramassée Dieu sait où.

Ils arrivèrent enfin devant une porte d'où s'exhalait une aigre odeur de pourriture.

— C'est le dépôt d'ordures, fit remarquer Orvis.

— Tout juste, dit Remo.

— Ça pue, déclara Sonny.

— Vous pouvez parler !

— Hein ?

À l'aller, Remo avait été obligé de tirer la porte derrière lui et, comme elle fonctionnait avec une bonne vieille clé, et pas un verrou électronique, le doigté ne suffisait plus. Remo utilisa la manière forte et fit sauter le verrou d'un coup de poing.

Ils pénétrèrent dans le local, rempli de poubelles et de sacs plastique. Au fond de la pièce était découpée une large ouverture destinée à l'évacuation des déchets. Pour l'heure, l'arrière d'un camion-benne s'y encastrait, ses mâchoires d'acier grandes ouvertes.

— Montez, invita Remo, en désignant la benne.

— Quoi, protesta Orvis, l'air dégoûté, tu veux qu'on se colle dans les ordures ?

— Écoutez, s'impatienta Remo, le comité s'est donné beaucoup de mal pour organiser tout ça. Nous avons dû voler un camion et un uniforme, vérifier les horaires et nous préparer pendant des semaines.

Tout a été prévu dans le moindre détail. Le camion vient tous les jeudis matin enlever les ordures. Nous sommes jeudi matin, donc, nous enlevons les ordures.

— Mais c'est dégueulasse, là-dedans, se plaignit Orvis.

— Il faut que ça ait l'air vrai, non ? dit Remo.

— Je veux pas m'asseoir dans les ordures, protesta Sonny. J'veux m'asseoir à l'avant, avec toi.

— Les gardiens ont bien vu qu'il n'y avait qu'un type à bord, quand le camion est entré.

— T'auras qu'à leur dire que je suis ton frère.

— Rien qu'à l'odeur, ils auront des soupçons.

— Qu'est ça veut dire ? fit Sonny, en fronçant les sourcils.

Remo finit par convaincre le trio de monter dans la benne. Ils grimpèrent à l'intérieur à contrecœur et s'accroupirent à moitié, l'air écœuré, en se pinçant le nez – à l'exception de Sonny.

— Ne bougez plus, dit Remo, en soulevant l'une des poubelles.

— Hé, qu'est-ce que tu fais ? siffla DeWayne.

— Il faut que je charge le reste des ordures, sinon les gardiens se douteront de quelque chose.

— Mais nos vêtements ? On n'a pas eu le temps d'emporter des costumes de rechange.

— Je ne vous ai pas dit que l'ACLU prenait en charge les frais de blanchisserie ?

Les trois détenus se rassérénèrent aussitôt.

Et Remo leur jeta le contenu de la poubelle en pleine figure ; il avait délibérément conservé les déchets les plus repoussants, les plus puants, en prévision de ce moment. Et il invoqua mentalement les noms des victimes des trois tueurs, en ajoutant à chaque fois : c'est de sa part.

— Vous êtes toujours là ? appela-t-il quand il eut fini.

— Oui, répondit un tas de choux pourris.

— OK, je vais refermer la benne.

— Hé, c'est pas un peu dangereux ?

— Seulement pour les ordures, dit Remo, en manœuvrant le levier placé sur le côté de la benne.

L'énorme lame s'abattit... pour s'arrêter à mi-course. Remo tira à

nouveau sur le levier. Rien.

— Hé, vous ! brailla un gardien à travers la porte, vous avez bientôt fini ?

— Presque.

— Le capitaine veut savoir pourquoi ça prend tellement de temps.

— Le vérin hydraulique est coincé.

— Eh bien, sortez votre camion puant d'ici, et arrangez ça dehors.

Remo se glissa derrière le volant et démarra. Arrivé à la grille, il s'arrêta, et tendit un papier couvert de signatures gribouillées.

— On ne vous paie pas assez cher pour ce que vous faites, compatit le gardien, en se bouchant le nez d'une main tout en signant la feuille de l'autre.

— Contribuer à rendre la planète plus propre est une récompense en soi, riposta Remo avec désinvolture.

Les portes à commande électronique s'écartèrent et Remo les franchit sans plus de problèmes. Il roula environ cinq cents mètres, puis s'arrêta sur le bord de la route.

Il sortit et tapota la benne d'un doigt. Une cavité se forma dans le métal.

— Ça y est ! On est dehors !

Le « Ouais » qui lui parvint de l'intérieur manquait d'enthousiasme.

— J'ai du mal à respirer, se plaignit Orvis.

— Je vais régler ça dans une seconde, promit Remo.

Il s'empara du levier. Il commençait à faire plus clair. C'était le début d'un nouveau jour. Et la lumière de l'aube lui permit de découvrir la plaque expliquant le fonctionnement du vérin hydraulique. Elle était couverte de crasse, que Remo essuya du revers de sa manche.

Il se conforma aux instructions. La lame d'acier s'abaissa complètement, puis commença à s'enfoncer de plus en plus loin, comme une langue monstrueuse que le camion aurait essayé d'avalier. À l'intérieur, les trois condamnés commencèrent à paniquer.

— Hé ! Qu'est-ce qui s passe ?

— Oh, désolé, dit Remo. J'ai dû me tromper dans la manœuvre.

— Je croyais que tu t'étais entraîné.

— J'ai dû faire l'impasse sur le levier. On ne peut pas potasser tous les sujets à fond, vous savez ce que c'est.

— Fais quequ'chose !

— Je suis ouvert à toutes les suggestions, fit Remo, en s'appuyant négligemment contre la benne et en comptant mentalement les secondes.

— Et ton doigt magique, y peut rien faire ?

— Bonne idée.

Remo compta cinq secondes de plus, puis fit :

— Oh-oh.

— Quoi ?

— Mon doigt magique ne marche plus.

— Qu'est-ce qui lui arrive ?

— La pile doit être usée.

— T'as pas de rechange ?

— Désolé. Des piles neuves auraient déclenché le détecteur de métal, à l'entrée.

— Oh, mère de Dieu, gémit DeWayne. Il a raison.

— Les plans les plus ingénieux échouent parfois pour des brouilles, reprit Remo, d'un ton pénétré.

Pour toute réponse lui parvinrent les hurlements des trois brutes. Puis ce furent les craquements sourds ou sonores des os de leurs bras et de leurs jambes qui se rompaient, de leurs cages thoraciques broyées, de leurs crânes qui éclataient avant que leurs organes internes soient réduits en purée. Enfin, on n'entendit plus que le bruit des puissants vérins hydrauliques accomplissant inexorablement leur tâche.

Satisfait, Remo conduisit le camion jusqu'à l'antenne locale de l'Union pour les Libertés civiles et déchargea le contenu de la benne dans le local à poubelles, derrière l'immeuble.

Puis il ramena le camion et l'uniforme au service de l'Hygiène publique, d'où il téléphona au commissariat.

— J'ai un tuyau à vous donner, dit-il au standardiste. L'ACLU vient de faire évader trois condamnés à mort et, comme ils refusaient de payer leurs honoraires, ils les ont tués et mis à la poubelle.

— Monsieur, les déclarations mensongères sont punies d'une lourde amende.

— Si vous ne me croyez pas, appelez la prison. Puis allez fouiller l'immeuble de l'ACLU.

Remo raccrocha, regrettant de ne pas être présent quand les gars de l'Union devraient expliquer ce que les cadavres faisaient dans leurs poubelles.

CHAPITRE III

Nancy Derringer brûlait d'envie de commettre un meurtre.

Depuis vingt-huit ans qu'elle était sur terre, c'était la première fois qu'elle éprouvait ce désir. Elle aimait la vie sous toutes ses formes : le dard du scorpion l'émerveillait autant que le délicat mécanisme d'une aile de papillon. Pour elle, tout être vivant était sacré. Mais aujourd'hui, dans cette jungle primitive, elle aurait aimé étrangler Skip King à mains nues.

Assourdie par les détonations de sa carabine, c'est à peine si elle entendit Thorpe ordonner d'ouvrir le feu. Lorsque le fracas conjugué des armes s'éleva, elle tomba à genoux, les mains sur les oreilles, en criant :

— Arrêtez ! Arrêtez !

Personne ne l'entendit, mais elle ne s'entendait même pas elle-même.

Les carabines hypodermiques s'étaient tues depuis longtemps quand elle se risqua à ôter les mains de ses oreilles et à ouvrir les yeux.

Et elle vit alors la créature représentant le couronnement de sa carrière s'affaïsser lentement dans l'eau stagnante. Sa tête oscillait de côté et d'autre, comme celle d'un cobra au rythme de la flûte du charmeur de serpent.

L'animal poussa un *Harouuu* plaintif. Sa langue était verte et fourchue, sa dentition grise et émoussée par la mastication des fibres ligneuses.

À côté d'elle, Skip King se mit à brailler :

— Skip King, le roi de la jungle, remporte une nouvelle victoire !

Nancy se releva d'un bond et le gifla si fort qu'il en perdit à la fois l'équilibre et son chapeau de brousse.

— Espèce de demeuré ! hurla-t-elle. Regardez ce que vous avez fait !

— Mon travail. Je n'ai fait que mon travail, répondit King en se frottant la joue.

— Votre travail ! Vous êtes ici en tant qu'observateur, c'est tout !

— Je ne vous ai pas vue prendre les armes quand nous étions en danger.

— L'idée de départ, c'était de le filmer dans son habitat naturel, d'observer son comportement, de nous documenter sur ses habitudes.

— Arrêtez avec ces salades. Nous sommes là pour le ramener vivant. Ça, c'est un boulot d'homme.

La tête du reptile se redressa, oscilla, puis retomba à nouveau.

— Eh bien, si nous n'agissons pas rapidement, ce sera loupé, ça aussi, dit Nancy.

— Que voulez-vous dire ?

— Regardez cette pauvre bête. Elle est en train de perdre connaissance.

— C'était le but recherché, non ?

— En plein milieu du lac ? Elle va se noyer. Et tout ça parce que vous vous prenez pour Nemrod !

— Elle est peut-être amphibie, murmura King, en s'épongeant le front.

— Ce sont des narines qu'elle a sur le museau, pas des ouïes, cracha Nancy. Elle n'est pas plus amphibie que vous.

— Vous en êtes sûre ? Oh, mon Dieu !

— Vous comprenez, maintenant ?

— Si cette bestiole meurt, ça me coûtera mon job ! Il faut faire quelque chose !

— Super ; vous commencez à piger. Thorpe, poursuivit Nancy en se tournant vers Ralph, toute aide que vous pourriez apporter sera la bienvenue.

Le Britannique réfléchit quelques secondes et lança des ordres en bantou. Aussitôt, les indigènes lâchèrent leurs carabines et sentirent de leurs vêtements des sortes de machettes. Ils commencèrent à abattre les arbres entourant le lac. Les troncs étaient minces et n'offraient guère de résistance. Bientôt, des dizaines d'entre eux flottaient à la surface. Sans manifester la moindre peur, les Bantous se jetèrent à l'eau et poussèrent les troncs vers la bête dont la tête continuait à dodeliner.

— Magnifique ! s'exclama Nancy. Ça va marcher.

— Devons-nous filmer ceci, Mr. King ? demanda le responsable des relations publiques.

— Vous voulez détruire ma carrière ? Je vire le premier qui déclenche sa caméra, vociféra King.

D'autres arbres furent abattus et poussés vers la créature, formant autour d'elle un véritable tapis. La bête que les indigènes appelaient N'yamala céda enfin aux puissants narcotiques charriés par son sang. Elle ferma complètement les yeux avant de poser le menton sur les rondins. Tous retinrent leur souffle ; les troncs supporteraient-ils son poids ?

Nancy ferma les yeux à son tour, et joignit les mains.

— Dites-moi de rouvrir les yeux si ça marche, fit-elle.

Puis King émit un bruit guttural avant de s'écrier : « Oui ! Oui ! Oui ! Oui ! »

— Vous pouvez ouvrir les yeux, Docteur Derringer, dit Thorpe.

La bête se tenait au milieu du marécage, toujours sur ses pattes. Son long cou et sa tête reposaient sur les rondins. L'eau léchait sa mâchoire inférieure, mais ses narines palpaient à bonne distance de la surface.

— Dieu merci, soupira Nancy.

De soulagement, ses genoux se mirent à trembler et elle se laissa tomber à terre. Elle n'était donc pas en position d'empêcher ce qui se passa ensuite.

— OK, sortez les caméras, dit Skip King. Et mettez la bannière en place.

— La bannière ? répéta Nancy, interloquée.

Trois caméras se braquèrent sur King, qui avait récupéré son arme et son chapeau et s'était campé au bord du lac, un genou en terre. Comme à regret, l'un des opérateurs finit quand même par tourner son objectif vers le reptile endormi. Deux indigènes apportèrent un long objet qui ressemblait à un tapis enroulé.

— Déployez-la, dit King.

Les porteurs s'écartèrent, une bannière blanche se déroula lentement entre deux perches, portant une inscription que Nancy déchiffra avec horreur.

CAPTURÉ POUR VOUS PAR BURGER TRIUMPH LE ROI DU
CHEESEBURGER

— Incroyable ! fit Nancy, écœurée.

King s'éclaircit la gorge et commença, d'une voix sépulcrale qu'il devait juger très virile :

— Ceci restera un jour historique dans les annales glorieuses de notre société. Seul un géant du fast-food comme Burger Triumph pouvait réussir cet exploit. Seul son responsable du marketing, c'est-à-dire moi, pouvait concevoir un projet aussi grandiose. Depuis...

— King !

— Coupez ! braila King, le visage cramoisi. Qu'est-ce qui vous prend ? Nous sommes en train de filmer !

— Nous étions convenus que cette expédition ne serait pas exploitée à des fins commerciales, lui rappela Nancy.

— Ces films sont destinés à mon usage personnel.

— Alors pourquoi prenez-vous ce ton d'annonceur publicitaire enroué ?

— La société en conservera une copie dans ses coffres, bien sûr, répondit King d'un ton offensé. Bon, on recommence, fit-il en se tournant vers les autres.

Il reprit son discours depuis le début et enchaîna :

— Depuis plus de cent ans, des explorateurs rapportaient du continent noir des rumeurs incroyables : les Africains racontaient que des dinosaures vivaient encore au cœur de la légendaire jungle de Kanda. Les Blancs se moquaient de ces superstitions indigènes, mais les rumeurs continuèrent à courir. Jusqu'au jour où Skip King, visionnaire et aventurier, génie des relations publiques, entendit cette légende et décida d'y croire.

Il gonfla la poitrine, tel un naja sur le point de frapper.

— Derrière moi, mesdames et messieurs, gît le premier brontosauve qui...

— Apatosaure ! intervint Nancy.

— Nancy ! Que voulez-vous encore ? Je vous ai accordé votre quart d'heure de gloire lors du dernier tournage.

— Vous avez dit « brontosauve » ; or, il s'agit d'un apatosaure. Je vous l'avais déjà expliqué aux États-Unis. Moi aussi, je joue ma réputation professionnelle dans cette expédition. C'est un apatosaure, point.

— Arriviste ! grommela King.

Puis, à l'adresse des cameramen :

— Bon, on reprend à partir de « Derrière moi, mesdames et messieurs... ». Vu ?

Les caméras se remirent en marche.

Les porteurs indigènes avaient l'air de s'ennuyer profondément. En manière de protestation, ils avaient mis leurs T-shirts Burger Triumph à l'envers.

Nancy retrouva l'usage de ses jambes et se releva.

— Derrière moi, mesdames et messieurs : le Lézard Tonnerre ! Un monstre de vingt tonnes coloré comme une citrouille d'Halloween !

— Lézard Tonnerre est incorrect, clama Nancy, se délectant de la réaction de King, qui devint rouge comme une tomate.

— Mais qu'est-ce que vous avez, à la fin ! Vous trouvez qu'on ne vous a pas assez filmée, c'est ça ?

— Je me fiche d'être filmée, répliqua Nancy. Vous avez dit « Lézard Tonnerre » au lieu de « Lézard Trompeur », qui est le sens étymologique du mot « apatosaure ».

— Vous aimeriez peut-être écrire mon texte, fit King d'un ton aigre.

— Pas vraiment.

— Excusez-moi de vous interrompre, glissa Thorpe, mais peut-être faudrait-il songer à ce que nous allons faire quand la bête se réveillera.

— Nous avons amplement le temps.

— Ça, nous n'en savons rien.

— C'est vrai, ajouta Nancy. Nous ignorons tout du métabolisme de cet animal. Personne ne peut dire combien de temps les tranquillisants agiront.

— Peu importe. L'essentiel est qu'il arrive jusqu'à la gare de M'nolo Ki-Gor, où un moyen de transport adapté nous attend, fit King d'un ton cassant.

— Et comment vous proposez-vous de l'emmener jusque-là ? En le faisant rouler comme un tonneau ?

Certains des porteurs comprenaient l'anglais, et ils s'esclaffèrent à ces mots.

Le visage de King se crispa et il darda un regard furibond sur Nancy, qui le lui rendit sans ciller.

— En fait, je pensais mettre le feu à la jungle, lâcha-t-il. Les flammes l'auraient chassé dans la direction souhaitée.

Les Bantous anglophones cessèrent de rire et posèrent sur King des regards courroucés.

— Brûler une forêt vierge ! glapit Nancy. Vous êtes fou !

— Vous connaissez un meilleur moyen ?

— Mieux vaut chasser cette idée de votre esprit, intervint Thorpe. Les indigènes n'apprécieraient pas.

— Qui leur demande leur avis ?

— C'est leur pays.

— Mon œil. Le président Oburu m'a autorisé à faire tout ce que je jugerai bon pour remplir ma mission.

À la mention du nom d'Oburu, les Bantous étrécirent les yeux et certains crachèrent par terre.

— Ils ont dû voter pour l'autre candidat, marmonna King, mal à l'aise.

— Au Gondwanaland, répondit Thorpe, il n'y a pas d'autre candidat.

— Bon, je vais chercher un autre moyen, fit King.

Il tourna les talons, l'air furieux, et s'enfonça dans la brousse, plantant là les cameramen.

— Vous le croyez capable d'avoir une idée valable ? demanda Thorpe à Nancy.

— Jamais de la vie.

Quelques minutes plus tard, King les appela à grands cris. Ils le découvrirent sur le flanc d'un escarpement à demi noyé dans la brume. Une large ouverture trouait la base du talus, mais un éboulement l'avait en grande partie obstruée. Le sol devant cette caverne était creusé d'empreintes gigantesques.

— Je crois que j'ai découvert son terrier, murmura King.

Nancy s'agenouilla pour examiner les traces. Elle se redressa, soudain plus pâle.

— Ces empreintes sont fraîches, dit-elle.

— Bien sûr, fit King. Elles datent de la dernière pluie.

— Et il en existe trois paires distinctes, reprit Nancy. Plus grosses que la première que nous avons trouvée.

— Vous voulez dire que le nôtre n'a pas encore la taille adulte ? hoqueta King.

Nancy hochait la tête.

— Bon, ne nous affolons pas, reprit King.

— Qu'en pensez-vous, Thorpe ? questionna Nancy.

— Pourquoi le demandez-vous à lui, et pas à moi ? s'indigna King. C'est moi, le chef de l'expédition.

Ils l'ignorèrent. Thorpe contemplait les traces. Il fit signe à Tyrone, le guide indigène, de le rejoindre. Ils échangèrent quelques mots en bantou, puis Thorpe releva la tête.

— Les traces les plus récentes se dirigent vers l'intérieur. À mon avis, trois de ces bestioles sont prisonnières de cette grotte depuis que l'éboulement s'est produit.

— Pouvons-nous dégager l'ouverture ?

— J'en doute, Docteur Derringer. Plusieurs tonnes de terre et de rochers se sont effondrées d'un coup. D'ailleurs, rien n'indique que les bêtes aient survécu à l'éboulement.

— Alors, notre dino serait le dernier survivant ! s'exclama King. Il représente une fortune, dans ce cas !

— Il représente avant tout une espèce en danger, lança Nancy d'un ton féroce, et je ne veux pas qu'il coure de risque supplémentaire à cause d'un macho irresponsable !

— Vous me froissez ! s'écria King.

— Restez froissé tant que vous voudrez, mais à partir de maintenant, c'est moi qui dirige les opérations.

— Mon cul ! grinça King.

— Que tous ceux qui sont d'accord pour faire les choses à ma manière lèvent la main, annonça Nancy.

Tous les indigènes levèrent aussitôt la main ainsi que Thorpe et deux des cameramen.

— Que ceux qui préfèrent agir selon les directives de Mr. King lèvent la main, reprit Nancy.

Skip King brandit la main d'un air de défi. Il fut le seul.

— Et vous, espèces de clowns ? brailla-t-il à l'adresse des autres membres de l'équipe.

— Nous nous abstenons, répondit l'un d'eux.

— Dans l'intérêt de nos perspectives de carrière à long terme, ajouta un autre.

— Et de notre survie à court terme, renchérit le troisième.

— Bien, maintenant que nous avons réglé le problème hiérarchique, dit Nancy, jetons un coup d'œil aux alentours.

— Pour chercher quoi ? demanda King.

— Tout ce qui peut nous être utile.

En faisant le tour du lac, ils découvrirent d'autres empreintes de dinosaures. Les créatures semblaient avoir élu domicile à proximité de la caverne et du lac, là où abondaient les arbres chargés de fruits. Nancy examina une liane épaisse, couverte de grosses fleurs blanches. Par intervalles, elle portait d'énormes fruits semblables à des ballons verts.

— C'est ce qu'on appelle les chocolats de la jungle ? demanda Nancy à Thorpe.

— Je crois. Vous connaissez ?

— Non, mais certains chercheurs ont émis la théorie qu'il s'agissait d'une espèce de *Landolphia* – une variété inconnue de mangue sauvage.

Thorpe sortit un couteau et entailla l'un des gros melons ; l'odeur rappelait celle de la pomme verte, et le goût celui de l'avocat. Après y avoir goûté, ils recrachèrent, et se rincèrent la bouche avec l'eau de leurs gourdes.

Les traces de dinosaures s'arrêtaient au pied de la chaîne de collines qui semblait couper en deux la jungle de Kanda. De l'autre côté de l'escarpement, ils trouvèrent une longue étendue de terrain plat, à la végétation éparse : la savane. À l'herbe fauve se mêlaient d'innombrables champignons orange, pareils à des elfes accroupis se protégeant sous un vaste chapeau.

— Bizarre, fit Nancy, en manipulant l'un d'entre eux. Ils ont exactement la même couleur que les taches de l'apatosaure.

— Vous pensez qu'il y a un lien ? demanda Thorpe.

— Nous savons, d'après les récits des indigènes, que N'yamala se nourrirait de « chocolats de la jungle ».

— C'est vrai.

— Mais ces taches orange sont étranges pour un habitant de la jungle. Normalement, il devrait être vert, brun ou gris, pour se fondre avec son environnement.

— À quoi pensez-vous ?

— Vous rappelez-vous que, il y a un an ou deux, on a découvert dans une forêt de l'État de Washington le plus grand de tous les êtres vivants ? Un thallophyte souterrain, une sorte de plante de quinze kilomètres de long, qui se nourrissait des racines d'arbres morts ?

— Ça me dit vaguement quelque chose.

— On a estimé son âge à des milliers d'années. Il se développait sous terre, mais, en surface, sur toute la zone qui le recouvrait, les champignons proliféraient, poursuivit Nancy, en émettant entre ses doigts celui qu'elle tenait. Et, d'après notre connaissance des âges préhistoriques, le régime des apatosaures était à base de ginkgos, de conifères et autres substances ligneuses.

— Il n'y a pas de pins, par ici, remarqua Thorpe.

— Il y en avait peut-être avant que la dérive des continents n'ait dispersé les populations vers les terres nouvellement créées, répondit Nancy. Lorsque les plantes à fleurs sont apparues, au Crétacé, les apatosaures ont dû souffrir d'une grave pénurie alimentaire. Il se peut qu'un petit nombre d'entre eux ait survécu en modifiant son régime.

— Je crains de ne pas vous suivre.

— Supposez que les apatosaures se soient adaptés à une vie souterraine, au début du Crétacé inférieur, à cause du changement de climat et de l'apparition d'une faune nouvelle et peu engageante, fit Nancy d'un ton méditatif. Sous terre, ils se nourrissaient de champignons géants, et s'aventuraient parfois dehors, à la recherche de lianes et de chocolats de la jungle.

— C'est cela qui leur aurait donné cette couleur orange ?

— Peut-être. À moins qu'il ne s'agisse d'une mutation induite par leur vie souterraine.

— Une sorte de camouflage, hein ?

— C'est juste une hypothèse, fit Nancy, d'une voix plus ferme. Allons retrouver les autres. Il faut faire quelque chose pour notre bébé apatosaure.

— Par exemple ?

— Si c'est le dernier de son espèce, alors nous n'avons pas d'autre choix que de le ramener aux États-Unis.

— Comment allons-nous transporter une bête de cette taille, Docteur Derringer ?

— Nous allons le demander à Bwana King.

Devant l'air sceptique de Thorpe, elle ajouta :

— Et nous ferons tout le contraire !

CHAPITRE IV

Remo fit son rapport depuis une cabine téléphonique de l'aéroport de Sait Lake City. Il souleva le combiné et appuya plusieurs fois de suite sur la touche portant le chiffre 1. Des relais automatiques s'activèrent et une sonnerie lointaine retentit.

— Oui, Remo ? fit une voix acide.

Celle de Harold Smith, officiellement directeur du sanatorium de Folcroft, dans l'État de New York, et, officieusement, directeur de CURE, l'organisation gouvernementale qui – officiellement toujours – n'existait pas.

— Un nouveau triomphe à mettre au compte de l'Union américaine pour les Libertés civiles, annonça Remo.

— Pardon ?

— J'ai dit aux gars que j'étais membre de l'ACLU. Ça m'a évité de donner des tas d'explications inutiles.

— Je présume que ces individus ne sont... hum... plus...

— N'ayez pas peur de le dire, Smitty. Ils sont morts.

Malgré les trois mille kilomètres qui les séparaient, Remo put presque percevoir le haut-le-corps de son supérieur.

— Remo, je vous en prie.

— OK. Si vous préférez, ils ne sont plus que de l'engrais. Sauf Roy Shortsleeve. Je l'ai laissé dans sa cellule.

— Pourquoi ?

— Il est innocent. J'en suis sûr, j'ai été moi-même un innocent condamné à mort, autrefois. Je pense qu'on devrait réexaminer son cas.

— Bon, je verrai. Mais ne vous attendez pas à un miracle.

— Y a-t-il autre chose que je puisse faire ? Au sujet du Dr Gregorian, par exemple. Je vous ai envoyé tout un tas de coupures de presse sur cette vieille goule qui assassine les gens sous prétexte d'euthanasie. Je pourrais être à Milwaukee d'ici ce soir.

— Allez plutôt à Boston.

— Pour quoi faire ?

— Je vous y attendrai, en compagnie de Maître Chiun, qui arrive par un autre vol.

— Ah oui ? Que se passe-t-il ?

— J'ai conclu l'achat de la résidence que Maître Chiun a exigée...

— Extorquée, vous voulez dire.

— ... comme condition à la signature du nouveau contrat, termina Smith.

— Boston, hein ? Je suppose que vous avez dissuadé Chiun de vivre dans un château.

— Non, pas du tout.

— Vous lui avez acheté un château ! À Boston ?

— En dehors de Boston, en fait. Essayez d'attraper l'avion de neuf heures, et nous nous retrouverons à l'aéroport.

— Entendu, fit Remo, d'un ton rien moins que réjoui.

CHAPITRE V

Le plan exposé par Nancy Derringer paraissait extrêmement simple.

— Nous barrons toutes les pistes, à l'exception de celle que nous avons taillée nous-mêmes dans la jungle, à l'aller. Vous me suivez jusqu'ici ?

Tous opinèrent.

— Nous savons que le reptile mange des feuilles et des lianes. Mais il préfère sans doute ce qu'on appelle les chocolats de la jungle. Nous allons en récolter et les semer tout le long du chemin.

— Ha ! railla King. Et qu'arrivera-t-il quand il sera rassasié ?

— Il en faut beaucoup pour remplir un ventre de la taille d'une bétonnière, répliqua froidement Nancy.

Les Bantous sourirent. La femme *mzungu* était décidément plus maligne que l'homme *mzungu*.

— Mais pour qu'il ne se lasse pas trop vite, nous intercalerons des champignons çà et là.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il en mange ? s'enquit King.

— Une connaissance approfondie des habitudes alimentaires des sauroptes et un cerveau dont je n'ai pas peur de me servir.

Même le taciturne Ralph Thorpe s'esclaffa à cette réplique.

Ils se mirent au travail – les Bantous avec plus d'ardeur qu'ils n'en avaient jamais manifesté sous les ordres de King. Ils abattirent des arbres pour boucher toutes les issues de la clairière, et récoltèrent des fruits en quantité suffisante pour la longue marche qui les attendait. Les chocolats de la jungle seraient transportés dans des paniers tressés avec les moyens du bord et tout le monde fut réquisitionné pour cette tâche.

— Je refuse de tresser des paniers, grinça King. C'est un travail de femme.

Il ne remarqua pas la façon dont les Bantous le regardaient, avec des yeux aussi inexpressifs que des boutons de pardessus et un sourire qui semblait branché sur pilotage automatique.

— Très bien, dit Nancy. Dans ce cas, vous pouvez aller cueillir des

champignons.

King s'exécuta en maugréant.

Le soleil était presque couché quand l'apatosaure commença à remuer. Ses narines frémirent et il renifla bruyamment. Lentement, ses paupières orangées s'entrouvrirent. Il dressa son long cou et tourna la tête de côté et d'autre, comme s'il cherchait une explication à son brutal coup de fatigue. Ses yeux se posèrent sur une pile de gros fruits placée au bord du lac. Pataugeant sur ses énormes pattes, il se dirigea vers les mangues, qu'il avala d'un coup. Puis il en aperçut une autre, un peu plus loin.

En haut de l'escarpement, Nancy l'observait à travers ses jumelles.

— Je t'en prie, vas-y, murmura-t-elle.

Lentement, la bête s'extirpa du marécage, s'avança vers le fruit et le goba vivement.

Plus loin dans la jungle, Ralph Thorpe dirigea le faisceau de sa lampe de poche vers une autre mangue.

Le sol vibra sous les pas lourds de l'immense animal et continua à vibrer toute la nuit et les premières heures du jour suivant.

Tous les membres de l'expédition suivaient à distance prudente, régalez par les récits des Bantous qui exaltaient la puissance de N'yamala et racontaient comment il aimait à renverser les pirogues d'un coup de sa queue puissante.

— A-t-il déjà mangé quelqu'un ? demanda King, inquiet.

— Il n'a jamais mangé d'homme noir. Mais il trouverait peut-être les Blancs plus à son goût ? répondirent les indigènes, avec de larges sourires.

Le premier incident se produisit juste avant l'aube. L'apatosaure s'immobilisa soudain et regarda autour de lui, les yeux ronds.

— Que fabrique donc cette sale bête, Docteur Derringer ? interrogea Thorpe.

— Je ne sais pas, répondit Nancy, allongée comme lui à plat ventre dans les broussailles.

Un *harrouou* plaintif s'éleva dans l'air matinal.

— Ses parents lui manquent peut-être. Pauvre petit ! s'apitoya Nancy.

Lentement, le reptile commença à rebrousser chemin, mais fut très vite gêné dans son demi-tour par l'étroitesse du passage. Son long cou

se balançait et, en un clin d'œil, un bouquet d'arbres fut réduit en bois de chauffage.

— Il essaie de revenir en arrière ! hurla King.

— Pas question ! s'écria Nancy, avant de disparaître dans la végétation.

Quelques instants plus tard, elle se faufilait silencieusement vers l'animal, un panier en équilibre sur la tête. Elle en déchargea le contenu à une dizaine de mètres de la créature, écrasa quelques champignons sous son pied pour répandre leur odeur et battit en retraite.

Le museau tacheté se retourna, frémissant. Puis la bête se rua vers les champignons et les ingurgita avec voracité.

Un peu plus loin sur la piste, Nancy en répandit un tas plus petit, les piétina, puis retourna se cacher.

Après le troisième panier de champignons, ils revinrent aux mangues, qui les amenèrent jusqu'aux premières lueurs du jour et à l'étape suivante : la lisière de la jungle de Kanda.

— C'est ici que commencent les vraies difficultés, expliqua Nancy à ses compagnons.

— Oui, la bête va avoir tendance à errer en tous sens, une fois qu'elle sera dans la savane, approuva Thorpe. Elle peut même rebrousser chemin, si elle n'aime pas se trouver en terrain découvert.

— La savane, ça brûlerait bien, non ? suggéra King.

— Pas question, fulmina Nancy. L'apatosaure risquerait de griller avec.

— Vous avez réponse à tout, hein ?

— Sauf à une question : comment a-t-on pu vous confier des responsabilités plus grandes que celles incombant à un vendeur de frites ?

Skip King s'empourpra mais ne répondit rien.

— Nous n'avons pas le choix, reprit Thorpe. Il va falloir laisser cette vieille citrouille cavalier à sa guise.

— Citrouille ?

— Oui, il me fait penser à une citrouille d'Halloween, pas vous ?

— Vous ne pouvez pas l'appeler Citrouille, tempêta King.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je voulais le baptiser Skip. King Skip... comme King

Kong, vous voyez.

— Ce sera Citrouille, déclara Nancy d'un ton sans réplique. Thorpe, pensez-vous qu'il continuera à nous suivre dans la savane ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais, de toute façon, nous n'avons que deux possibilités : on essaie ou on laisse tomber.

— Je ne suis pas disposée à laisser tomber. Dites aux hommes de se déployer.

— Tout de suite.

— Et moi ? questionna King.

— C'est le matin. Rendez-vous utile et préparez-nous un peu de café.

— Vous ne me parleriez pas sur ce ton si nous n'étions pas en Afrique !

L'apatosaure émergea de la jungle dans un grand bruit de branches cassées, puis continua tranquillement son chemin en terrain découvert. Tapis en lisière de la forêt, les membres de l'expédition le virent soudain s'arrêter et tourner vers la jungle un regard comme empreint de nostalgie.

— Maintenant ! ordonna Nancy.

Les Bantous avaient confectionné de larges frondes, à l'aide desquelles ils lancèrent des mangues à plusieurs mètres devant l'animal.

Leur odeur attira aussitôt son attention, et il se rua vers les fruits, telle une locomotive sous pression.

Les fruits furent vite avalés. L'apatosaure releva la tête, le regard inquisiteur. Et aperçut sur son chemin un gros champignon. Il s'avança – et le champignon recula.

— Que se passe-t-il ? fit King.

— Où est Thorpe ? demanda Nancy en même temps.

— Bwana Thorpe s'est caché, pour faire une farce à N'yamala.

— Pas bête, dit King. Je ne diminuerai peut-être pas son salaire, finalement.

— Vous vouliez diminuer son salaire ? Pourquoi ça ?

— Pour mutinerie.

— Je raconterai à vos supérieurs toutes les bourdes que vous avez commises depuis notre départ.

— J'aurai moi aussi pas mal de choses à leur dire, Miss Hommasse. Ou peut-être devrais-je dire : Docteur Hommasse.

Dans l'herbe, le reptile poursuivait sa quête obstinée d'un butin qui se dérobaient sans cesse. Quand il l'eut enfin attrapé et dévoré, un nouveau champignon apparut un peu plus loin et le jeu reprit. Les membres de l'expédition suivaient à distance, en se courbant pour passer inaperçus. L'un des cameramen filmait les mouvements de la croupe ondoyante de l'animal. Nancy parlait dans son dictaphone à microcassettes :

— Locomotion onduleuse, flexion rappelant celle d'un pachyderme. La queue est relevée, vérifiant ainsi les théories actuelles. La peau semble légèrement humide, épaisse, mais d'aspect lisse, dans son ensemble.

À ce moment, le cameraman qui marchait en tête revint en se bouchant le nez.

— Il a lâché une bouse. Ça pue !

— C'était inévitable. Il n'arrête pas de manger depuis six heures.

Nancy noua un masque filtrant sur son visage et, à l'aide d'une brindille, recueillit un échantillon, qu'elle plaça dans un bocal.

Ils marchèrent ainsi tout au long du jour. Vers le soir, la créature fit une chose qui les prit par surprise et que pourtant ils auraient dû prévoir.

Elle s'arrêta brusquement, examina les alentours et s'écroula sur le sol, la tête, étirée au bout du cou flasque, reposant inerte sur le sol.

— Mon Dieu, il est mort ! bêla King.

— Je vais voir ce qui se passe, dit Thorpe en faisant signe à deux Bantous de le suivre.

En rampant, ils disparurent dans les herbes, en direction de l'animal qui ne donnait plus signe de vie.

Au bout de cinq minutes, Thorpe revint.

— Il dort, annonça-t-il.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? pleurnicha King. Il va nous mettre en retard !

— Vous avez absolument raison, dit Nancy. Il va nous mettre en retard. Puisque vous y avez pensé le premier, allez donc le réveiller.

— Je ne suis pas dans mon élément, ici, marmonna King, avant d'aller s'asseoir sous un tulipier, où il continua de se parler à lui-même d'un ton courroucé.

— Bien, dit Nancy. C'est le moment ou jamais d'effectuer une vérification importante.

— Laquelle ? interrogea Thorpe.

— Je vais être le premier zoologiste à déterminer le sexe d'un dinosaure.

Elle s'approcha du reptile et promena sa lampe dans la région caudale et sous les pattes postérieures. Puis elle rejoignit les autres, la mine désappointée.

— Quoi qu'il y ait là-dessous, il ou elle le cache bien.

— Au moins, vous ne l'avez pas réveillé.

L'apatosaure poussa un long soupir dans son sommeil et, juste à ce moment, ils entendirent les Land Rover.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? murmura Thorpe, en scrutant l'obscurité.

— Des envoyés du gouvernement, peut-être ? suggéra Nancy.

— C'est possible. Si j'allais voir ?

Accompagné de deux Bantous, Thorpe s'éloigna dans la direction d'où provenait le bruit. Les trois hommes furent bientôt hors de vue.

La première détonation ne fut pas très forte. Mais les suivantes crépitèrent comme un feu d'artifice.

Puis le silence retomba. L'apatosaure dormait toujours.

Thorpe reparut vingt minutes plus tard, suivi des deux Bantous.

— Qu'est-il arrivé ?

— Nous avons été attaqués par des bandits. Des types en tenue de camouflage, conduisant des Land Rover.

— Ce n'étaient pas des soldats de l'armée régulière ?

— Non. Ils ont des uniformes kaki. Ces types portaient des bérets verts, comme les paras français, et il n'y a pas de Français dans l'armée du Gondwanaland. Nous avons réussi à les mettre en fuite.

— Des braconniers, d'après vous ?

— Les braconniers ne portent pas d'uniforme. À vrai dire, je n'y pige pas grand-chose.

— Que voulaient-ils, à votre avis ?

— Franchement, je n'en sais rien. Mais la famine sévit à l'ouest de cette région. La viande fraîche se vend très cher au marché noir.

Nancy releva vivement la tête ; Thorpe contemplait d'un air

lugubre le dinosaure assoupi.

— Vous ne parlez quand même pas de... Citrouille ? Il est le dernier représentant de son espèce. Il vaut plus cher vivant que débité en tranches !

— Ici, de la viande, c'est de la viande, rétorqua Thorpe en haussant les épaules.

Nancy acheva sa besogne et se releva.

— Est-ce qu'ils risquent de revenir ?

— Difficile à dire. Mais ils peuvent nous tirer comme des lapins, tant que Citrouille continuera à roupiller.

— Donnez-moi une carabine, dit Nancy, le visage durci.

— Vous avez déjà manipulé des joujoux de ce genre ?

— Non, mais vous allez m'apprendre. Si ces salopards pointent le museau, je les endors tous autant qu'ils sont !

— Vous savez, déclara lentement Thorpe, je crois que l'Afrique vous est montée à la tête, à vous aussi !

CHAPITRE VI

Abasourdi, Remo contemplait l'édifice en pierre, qui occupait tout le coin d'une rue de Quincy, une petite ville au sud de Boston, où Smith les avait conduits, Chiun et lui, au sortir de l'aéroport.

À première vue, ça ressemblait effectivement à un château. Mais ça aurait pu tout aussi bien passer pour une église gothique. D'un autre côté, certaines parties évoquaient plutôt un chalet suisse, d'autres étant plus proches du style Tudor.

— C'est hideux, s'exclama Remo.

— C'est magnifique, exulta Chiun, en se dirigeant vers le portail en fer forgé.

— Oh non ! gémit Remo. Ça lui plaît !

— J'avais vu juste, soupira Smith, d'un ton soulagé. Je vais lui donner la clé.

— Pas si vite, s'interposa Remo. Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Eh bien, le château de Chiun.

— Château, mon œil. Ça ressemble à une église gonflée aux hormones. Vous voulez me faire vivre ici ?

— Si cela ne vous plaît pas, Remo, je peux vous trouver autre chose. Il y a suffisamment d'appartements libres dans le secteur.

Chiun franchit le portail et gravit une courte volée de marches menant à une porte à double vantail. Chaque battant était percé d'une fenêtre ovale. Comme un enfant, Chiun pressa son minuscule nez contre le verre et regarda à l'intérieur. Puis il se retourna, l'air extasié.

— C'est exactement ce dont je rêvais, s'écria-t-il.

Remo grimpa les marches quatre à quatre et se hâta de refroidir ce bel enthousiasme.

— Je ne sais pas trop, Petit Père.

— Que veux-tu dire, Remo ?

— Je ne pense pas que cette demeure soit digne d'un Maître de Sinanju.

— Remo, je vous... implora Smith.

— Où sont les douves ? coupa Remo. Nous ne pouvons pas vivre dans un château dépourvu de douves. Que dira la Reine Mère, si elle nous rend visite ?

— On peut toujours en creuser, dit Chiun.

— Oui, ce doit être faisable, s'empessa d'ajouter Smith.

— Et il y a une école juste à côté, reprit Remo, en désignant l'immeuble voisin, qui abritait un lycée.

— Où est le problème ? interrogea Chiun.

— Ces gamins doivent faire un vacarme infernal.

— Le bruit de leurs jeux mettra de la joie dans notre vie, répondit Chiun. Et ce sera très bien pour l'enfant de Cheeta. Il aura ainsi de nombreux petits camarades.

— Mais, Chiun, c'est un *lycée* ! Pas une école maternelle.

— Si nous entrons ? intervint Smith, en ouvrant le vantail.

À l'intérieur, ils découvrirent plusieurs portes donnant sur un couloir central et un escalier menant aux étages supérieurs.

— Il y a beaucoup de pièces, remarqua Chiun d'un air satisfait.

— Seize en tout.

— Ce n'est pas assez, fit Remo.

— C'est bien plus que dans notre ancienne demeure, rétorqua Chiun dédaigneusement.

— Pour plus d'intimité, les pièces ne communiquent pas toutes entre elles, reprit Smith, en ouvrant une porte.

Chiun regarda à l'intérieur. Il vit une enfilade de pièces pourvues de vastes placards et, tout au bout, une salle de bains carrelée, d'une propreté immaculée.

— L'intimité est très importante pour la mère, approuva-t-il, en hochant la tête d'un air sagace.

— Pas question que Cheeta Ching vive sous le même toit que moi ! s'emporta Remo.

— Tu pourras dormir dans les douves, une fois que tu les auras creusées, lui jeta Chiun.

Le Maître de Sinanju était sur le point de devenir papa et avait l'intention bien arrêtée d'accueillir le bébé et sa maman dans leur nouvelle résidence, au grand dam de Remo. Celui-ci ne pouvait souffrir la présentatrice de télévision, que ses collègues surnommaient le Requin Coréen.

Remo se dirigea vers une autre porte, l'ouvrit et découvrit une suite de pièces semblables aux premières, avec la même salle de bains. Il fronça les sourcils.

— Il faut que j'inspecte les régions supérieures, dit Chiun.

— Par ici, fit Smith, en les guidant vers l'escalier.

À l'étage, les pièces étaient agencées exactement de la même façon qu'au rez-de-chaussée, avec dans chaque lot la même salle de bains impeccable.

La lumière se fit dans l'esprit de Remo.

— Vous savez ce que c'est, ce machin ? Un condominium !

Chiun arqua ses sourcils délicats.

— Vous savez bien, expliqua Remo. Un de ces hôtels qui louent des appartements au lieu de chambres. Un hôtel, Petit Père !

— Remo ! fit Smith entre ses dents serrées.

— Allez, Smitty ! Avouez.

— Empereur Smith, dit Chiun, visiblement troublé, racontez-moi l'histoire de ce magnifique édifice.

— Oui, Empereur, renchérit Remo, nous sommes tout ouïe.

Smith s'éclaircit la gorge. Sa pomme d'Adam tressauta comme une bouée dans la tempête.

— Ce bâtiment était jadis une église, reconnut-il.

— Ah ! Je le savais.

— Il y a quelques années, il fut entièrement rénové et transformé en immeuble d'habitation. Mais il n'a jamais été occupé.

— En d'autres termes, fit Remo, un promoteur a acheté ce truc en plein boom immobilier pour le reconvertir et il a fait faillite avant d'avoir pu vendre les appartements.

Chiun se caressait la barbe avec application.

— J'ai eu énormément de chance de pouvoir acquérir l'ensemble à un prix raisonnable, s'obstina Smith. C'est un endroit exceptionnel. Vous avez autant d'espace que vous pouvez en désirer, chacun de vous peut préserver son intimité – et il y a même une salle de méditation pour Maître Chiun.

— Une salle de méditation ? répéta Chiun, dont le visage s'éclaira soudain.

— Puis-je vous la faire visiter ?

— Non, s'interposa Remo.

— Si, déclara Chiun.

Harold Smith les emmena dans le clocher de l'ancienne église. Les quatre murs, chacun percé d'une fenêtre, recelaient une vaste pièce toute baignée de lumière.

— C'est ça, votre salle de méditation ? s'esclaffa Remo. Ça ressemble plutôt à une salle de handball. Quelle blague ! Bien joué, Smitty, mais ça ne prend pas. N'est-ce pas, Petit Père ?

Sans rien dire, le maître de Sinanju fit le tour de la salle, de son pas feutré. Il alla jusqu'à la fenêtre sud, qui donnait sur la rue.

Au bout d'un moment, il se retourna et dit :

— Cette pièce répond tout à fait à mes besoins.

— Je la déteste ! explosa Remo. Je ne supporte pas de rester à l'intérieur.

— Eh bien, va dehors, concéda Chiun, magnanime.

— Merci, grommela Remo.

— Et ramène-moi les bagages qui sont dans la voiture.

Après avoir déchargé les quatorze malles de Chiun de la camionnette qu'ils avaient louée à l'aéroport de Boston, Remo prit Harold Smith à part et dit :

— Pas mal, comme escroquerie.

— Pardon ?

— Faire passer une église convertie en immeuble d'habitation pour un château. Ça a dû vous faire économiser un paquet de fric. À moins que des banquiers ne vous aient payé pour les débarrasser de cette monstruosité invendable ?

— Le Maître de Sinanju paraît satisfait, protesta Smith.

— Ah oui ? Et combien de temps cela dure-t-il, habituellement ?

— Je sais que le Maître de Sinanju est un homme de parole. L'endroit semble lui plaire. Et il m'a promis que notre dernier contrat serait exécuté comme convenu.

— Ne vendez pas trop vite la peau de l'ours, l'avertit Remo.

Quelques minutes plus tard, Chiun les appela d'une voix stridente.

Il avait déjà ouvert l'une des malles et en avait sorti trois tatami. Assis en lotus sur l'un d'entre eux, au centre de la salle de méditation,

il les invita du geste à s'installer sur les deux autres.

Quand ce fut fait – ce qui n'alla pas sans difficulté pour Harold Smith, handicapé par son arthrite –, Chiun prit la parole, d'un ton cérémonieux.

— Ceci est un jour historique pour la Maison de Sinanju, commença-t-il. Depuis cinq mille ans, notre Maison traite avec le monde extérieur. Depuis l'époque du premier Maître, dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, jusqu'à celle, glorieuse, de Wang le Majeur, mes ancêtres ont servi les trônes de Chine, de Grèce, de Rome et de Siam. Les Nubiens nous ont couverts d'or. Les Égyptiens nous ont accueillis dans leurs palais superbes. Même les Japonais nous ont témoigné quelque respect, en se tenant à l'écart du village de Sinanju, alors qu'ils occupaient les villes voisines.

— Blablabla, marmonna Remo.

Chiun ferma ses yeux en amande, comme pour effacer cette insolente interruption.

— Mais jamais encore nous n'avions eu le bonheur de posséder un château, une demeure de pierre solide et de...

— Placoplâtre, glissa Remo.

— De placoplâtre, répéta Chiun, plus rare encore que l'or martelé.

— Oh seigneur, gémit Remo.

— Empereur Smith, vous qui resterez dans les annales de la Maison de Sinanju sous le nom d'Harold Premier le Bienfaisant, le Maître de Sinanju accepte humblement votre présent.

Chiun inclina sa tête chenue. Smith lui rendit son salut.

— Ce cadeau ayant reçu l'approbation du Maître Régnant, je suis à présent en mesure de signer le nouvel accord passé entre nos maisons.

— J'ai le document sur moi, dit Smith, en tirant de son manteau un rouleau de parchemin brodé d'or et entouré d'un ruban bleu.

Le Maître de Sinanju le prit et dénoua le ruban. Il lut en silence. Puis il étala le contrat sur le sol, sortant d'une malle quatre pierres polies, en plaça une à chaque angle pour maintenir le document à plat. Il prit une plume dans l'encrier posé à ses pieds et apposa sa signature d'un geste large.

— C'est parfait, fit Smith d'un ton guindé.

— On en a pris pour combien de temps, cette fois ? interrogea Remo, sans s'adresser à personne en particulier.

— Un an, répondit Smith.

— Trop long, fit Remo.

D'un air solennel, Chiun roula le parchemin et le ceignit d'un ruban doré, signifiant que l'accord avait été scellé. Il le tendit à Smith, qui le fourra dans sa poche.

Un silence suivit. Chiun regarda Smith d'un air d'expectative.

Smith lui rendit son regard, avec un embarras croissant. Il vérifia son nœud de cravate, avala sa salive et remonta ses lunettes sur son nez.

— Il attend, souffla Remo.

— Quoi donc ? chuchota Smith.

— L'acte de vente, peut-être ?

Le sourire de Chiun s'accentua.

— Oui, c'est bien ça, déclara Remo.

— Ah, fit Smith, en sortant une liasse de papiers d'une autre poche.

Le Maître de Sinanju les étudia longuement, tandis que Smith changeait de position, pour rétablir la circulation dans ses jambes engourdis.

— C'est bien, articula enfin Chiun.

Smith commença à se redresser.

— Nous serions très honorés que vous acceptiez de passer la nuit dans notre nouvelle demeure, dit Chiun.

— Merci, mais je dois vraiment retourner à Folcroft.

— C'est la coutume, insista Chiun.

— Ça veut dire que si vous refusez, vous en entendrez parler tout le reste de votre vie, traduisit Remo.

— Très bien, dit Harold Smith, en essayant de prendre un air reconnaissant, mais en ne réussissant qu'à paraître constipé.

— Un magnifique festin va être préparé en votre honneur, reprit Chiun, radieux.

— Je crois que nous irons plutôt chez un traiteur, fit Remo. Nous n'avons ni fourneau ni provisions.

Chiun frappa dans ses mains, produisant un claquement si sonore qu'on se serait attendu à voir les os de ses doigts se briser.

— Remo ! Vite, cours acheter toutes ces choses. Dis aux marchands que ces articles doivent servir à confectionner un repas pour

l'Empereur Harold Smith, le dirigeant secret de ce beau pays.

— Surtout ne dites pas ça, Remo ! croassa Smith, horrifié.

— Ne vous en faites pas, Smitty. Je n'ai pas envie de me retrouver dans une cellule matelassée – bien que je préfère encore cette solution si Cheeta Ching doit emménager ici.

— Achète un téléviseur, ajouta Chiun. Un de ces appareils avec un grand écran, car, dans quelques heures, la belle Cheeta dispensera la sagesse et la grâce à ce généreux pays.

— On pourra peut-être en profiter pour décamper, suggéra Remo.

— Tu pourras décamper quand tu auras cuisiné pour l'Empereur Smith un festin digne de son royal estomac, répliqua Chiun.

— Cuisiner ! Je suis déjà garçon de courses. Qui a décrété que je devais jouer les cuisiniers par-dessus le marché ?

— Ta conscience.

— Hein ?

— C'est ta conscience qui te le dicte. Ne l'écoutes-tu pas, Remo ?

— Non. Moi, c'est de Cheeta Ching dont j'aimerais vous parler, ainsi que du polichinelle qu'elle a dans le tiroir, et de notre avenir.

— Remo a raison, Maître Chiun, intervint Smith. Je sais que le sujet est délicat, mais il ne serait pas sage d'inviter Cheeta Ching à... cohabiter avec vous.

— Je n'en ai nullement l'intention, fit Chiun, offusqué par ce terme grossier.

— Bien, approuva Smith.

— Génial, dit Remo.

— La gracieuse Cheeta est une femme mariée. Je ne cohabiterai pas avec elle. Ce plaisant devoir incombe à son mari.

— Super, approuva Remo.

— Merveilleux, fit Smith.

— Elle résidera simplement ici, avec son descendant.

— Non, geignit Remo.

— Le lui avez-vous demandé ? questionna Smith.

— Pas encore, reconnut Chiun. J'attends le bon moment, qui ne saurait tarder, car, telle la lune féconde, elle a atteint le plein éclat de sa gestation.

— Cela peut présenter quelques difficultés, Maître Chiun, reprit

Smith, après s'être éclairci la voix.

— Telles que...

— Cheeta vit et travaille à New York.

— Et après ? Elle peut aussi vivre et travailler dans cette cité impériale.

— Cette ville, une cité impériale ? interrogea Remo, abasourdi.

— Quincy a vu naître deux de nos anciens présidents, lui apprit Smith.

— Bien vu, murmura Remo. Je comprends comment vous avez réussi à lui vendre ce tas de pierres.

— Merci, répondit Smith, et, s'adressant à Chiun, il poursuivit : Le contrat de Miss Ching l'oblige à travailler à New York. Je doute qu'elle le rompe pour venir habiter ici.

— Cela reste à voir, jeta Chiun avec dédain.

— Euh, bien sûr.

— Cheeta ne travaillera plus quand son enfant sera né. Cela ne serait pas convenable.

— On dirait que vous ne connaissez pas Cheeta ! railla Remo. Wonderwoman en personne. Miss « Je veux tout et le reste ». Vous la voyez vraiment en train de pouponner ?

— Silence ! Pourquoi n'es-tu pas encore parti faire les emplettes, paresseux ? Le jour touche à sa fin.

— C'est bon, je vous laisse discuter tous les deux du congé de maternité de Cheeta, fit Remo en se levant.

Après son départ, le Maître de Sinanju se pencha en avant et confia à Smith :

— Ne vous inquiétez pas, ô Empereur Smith. Cette humeur sombre lui passera. Il en va toujours ainsi avec les aînés.

— Pardon ?

— Ils ont peur d'être supplantés par le nouveau-né.

— Mais Remo n'a pas entièrement tort, remarqua Smith.

— C'est vrai, admit Chiun.

— Je suis heureux que vous voyiez les choses de cette manière.

— Peut-être pourra-t-on remédier à cela, lors de la prochaine intervention de chirurgie esthétique.

Smith le fixa sans comprendre.

— Je crois qu'on devrait lui donner un nez coréen, comme le mien, au lieu d'un de ces gros nez de Blanc terminés par une pointe peu seyante, acheva le Maître de Sinanju, avec un clin d'œil malicieux.

CHAPITRE VII

Miraculeusement, ils atteignirent enfin la gare de M'nolo Ki-Gor, après une autre journée de marche. Ils avaient épuisé leur réserve de chocolats de la jungle et il ne leur restait plus que deux paniers de champignons. Leur progression s'en trouvait ralentie, car l'apatosaure commençait à trouver que le menu manquait de variété. Ils résolurent le problème en espaçant davantage les appâts : la faim incitait la bête à avancer.

— Bon, dit Skip King, qui avait prévenu la gare par talkie-walkie. Tout est réglé, le train nous attend. Il ne reste plus qu'à y faire grimper cet animal.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ? interrogea Nancy d'une voix coupante.

— Je m'en remets à vous, puisque c'est vous qui commandez, rétorqua King, sarcastique.

Nancy conféra avec Thorpe et les Bantous.

— Quelqu'un a-t-il une idée ?

— Franchement, Docteur Derringer, je ne crois pas que ce soit possible. Si nous l'endormons, nous aurons à déplacer dix tonnes de poids mort. Et je ne vois pas comment nous pourrions l'amener à monter dans un wagon de sa propre volonté.

— Il doit bien exister un moyen, fit Nancy en se mordant la lèvre inférieure.

Elle regarda Skip King, qui s'éventait à l'aide de son chapeau.

— Attendez un peu, reprit-elle. King avait tout planifié. Il a sûrement un plan pour résoudre ce problème.

— Je vais lui poser la question, proposa Thorpe.

Quand il revint, Nancy savait déjà ce qu'il allait lui dire.

— Il veut que ce soit vous qui le lui demandiez.

— OK, soupira Nancy en se dirigeant vers lui. Alors, King, vous avez une idée ?

King essaya de dissimuler sa satisfaction, sans y parvenir.

— En effet, mais il faudra vous y prendre à *ma* manière. Sous *mon*

commandement. Je ne veux pas qu'on puisse dire que Skip King ne fait pas le poids.

— D'accord, soupira Nancy. Mais si c'est un échec, vous serez le seul responsable.

— Skip King ne connaît pas l'échec, fanfaronna-t-il.

Il se tourna vers les Bantous et leur fit signe de se rassembler autour de lui.

— C'est à nouveau moi qui commande. Compris ?

Ils le dévisagèrent sans répondre.

— Je veux qu'on distribue les fusils hypodermiques et que chaque homme se tienne prêt à tirer à mon signal. Des questions ?

Tous restèrent silencieux.

— Bon. Et remettez ces T-shirts à l'endroit, ces instants vont être immortalisés sur la pellicule.

Aucune réaction.

— Tout de suite !

À contrecœur, les Bantous obéirent ; ils n'échangèrent pas une parole, mais tous durent avoir la même idée, car ils réenfilèrent leurs T-shirts devant derrière, le logo dans le dos.

— Je renonce, déclara King.

— Miss Nancy redevient le chef ? demanda l'un des porteurs.

— Non !

Quand ils ne furent plus qu'à quelques centaines de mètres de la gare, King organisa l'opération.

— Toi, toi et toi, continuez à faire avancer Citrouille. Vous autres, fit-il en se tournant vers Nancy et Thorpe, suivez-moi. Vous allez admirer le génie en action.

Le train consistait en deux locomotives à l'avant plus une machine de renfort à l'arrière, avec un wagon plat et une voiture de voyageurs décrépite au milieu. King se mit à arpenter le sol en comptant ses enjambées, délimitant un espace marqué d'une ligne à chaque extrémité.

— J'ai mesuré le monstre pendant qu'il dormait, expliqua-t-il, donc je sais exactement où placer mes repères. Voilà, ajouta-t-il en s'époussetant les mains. Tout le matériel dont nous avons besoin se trouve à bord du train.

À ce moment, un homme en béret violet et uniforme bleu chamarré d'or se porta à la rencontre de King, suivi d'un petit détachement d'hommes pareillement vêtus.

— Cet uniforme vous dit quelque chose ? demanda tout bas Nancy à Thorpe.

— Rien du tout.

King se chargea de les éclairer.

— Voici le sergent Shakes.

— Dans quelle armée sert-il ? interrogea Thorpe.

— Les Bérets Burger, répondit King avec fierté. Notre brigade d'intervention, créée tout spécialement pour cette opération.

— Je ne sais pas si je dois rire ou pleurer, murmura Nancy.

— Soyons polis envers ces gentlemen, répondit Thorpe. Messieurs, que pouvons-nous faire pour vous ?

— Transporter ceci jusqu'aux lignes dessinées par Mr. King, répondit Shakes.

Ils aidèrent les hommes de Shakes à décharger du train d'énormes sacs de toile et à les transporter à l'endroit indiqué. Les sacs contenaient chacun de larges bandes de cuir, entrelacées de filins d'acier, qui, une fois assemblées, formèrent un vaste réseau de cinq mètres de côté.

— Un harnais ? fit Nancy, en inspectant l'objet.

— Les tests ont montré qu'il pouvait supporter un poids de cinq cents livres par centimètre carré.

— Impressionnant, murmura Nancy.

— Heureux de vous l'entendre dire.

— Et maintenant, je suppose que vous allez sortir Superman de votre chapeau, pour soulever Citrouille quand il sera sanglé dans son harnais ?

— J'ai beaucoup mieux que Superman, vous verrez.

Quand le filet de cuir et d'acier fut en place, King donna l'ordre d'y placer les derniers champignons. Puis, tous se dissimulèrent, carabines et caméscopes à l'épaule.

Bientôt, le sol se mit à trembler et le dinosaure apparut.

— Personne ne tire avant que j'en aie donné l'ordre, intima King.

La créature s'arrêta, tournant la tête de côté et d'autre, comme si elle cherchait quelque chose. Puis elle huma l'odeur familière et, de sa

démarche pataude, s'approcha des champignons.

— Maintenant ! brailla King. Ouvrez le feu !

De toutes parts, des dards hypodermiques jaillirent des carabines, pour aller se planter dans diverses parties de l'anatomie du monstre.

D'abord, rien ne se produisit. Planté au centre du harnais, Citrouille mâchouillait les derniers champignons d'un air pensif, comme s'il se demandait si finalement il aimait vraiment ça. Au bout d'une minute, les énormes pattes commencèrent à fléchir et l'apatosaure dodelina de la tête. Enfin il se coucha et s'enroula sur lui-même comme un chat endormi.

— Shakes, appelez la cavalerie !

Le sergent Shakes jeta quelques mots dans un talkie-walkie et, un instant après, le ciel tout entier résonnait du fracas d'un hélicoptère.

— Ça ne marchera pas ! s'exclama Nancy, incrédule.

— Peut-être que si, concéda Thorpe.

Sous la direction de King, les Bantous s'affairèrent autour de l'énorme carcasse inerte. Les harnais furent réunis les uns aux autres, formant un gigantesque filet dans lequel la bête était solidement ficelée. Puis les extrémités des filins furent accrochés aux câbles pendant de l'hélicoptère, transformé en grue aérienne.

— OK, commencez à soulever, ordonna King.

Les câbles se tendirent et tout le monde retint son souffle.

La tête, plus légère, s'éleva la première, puis la queue décolla à son tour. Les moteurs de l'hélicoptère gémirent sous l'effort, mais l'arrière-train commença à se soulever, puis le ventre, et enfin le haut du corps.

Lentement, la bête fut amenée dans l'alignement du wagon.

King courait en tous sens, hurlant dans son talkie-walkie.

— Commencez à le descendre. Et le pilote qui rate son coup finira sa vie à asperger les récoltes d'insecticide.

Les ressorts du wagon grincèrent de façon menaçante quand l'énorme ventre se posa sur la plate-forme. Les pattes se plièrent d'une façon étrange, qui fit ressembler l'apatosaure à une dinde prête à cuire.

— Pauvre bête, compatit Nancy.

L'appareil descendit encore, et les câbles se relâchèrent.

— On dirait que ça va marcher, glapit Skip King. On dirait bien que... Oui ! Oui ! Oui ! Ça a marché ! Un nouveau triomphe pour

Burger Triumph !

Les câbles furent détachés, et fixés sur le côté du wagon, en vue du déchargement.

— OK ! s'écria King, il ne nous reste plus qu'à rentrer la tête et le cou à l'intérieur, et nous pourrons partir.

Nancy observait les gestes des Bérêts Burger, tandis qu'ils soulevaient l'énorme tête et cherchaient une place où la poser.

— Son cou est beaucoup trop long, tempêta King.

— Pourquoi ne pas lui couper la tête ? suggéra Nancy.

Une lueur s'alluma dans les yeux de King, pour s'éteindre aussitôt.

— Mais non ! À quoi pensez-vous ? On ne peut pas faire ça !

— C'était juste pour tester votre cerveau, fit Nancy avec un sourire narquois. Il fonctionne, il est simplement un peu lent.

— Si vous reconnaissiez pour une fois que j'ai fait du bon boulot ?

— Nous sommes encore loin de Port Chuma, rétorqua Nancy. Et si vous êtes disposé à accueillir mes suggestions, en voici une.

King regarda autour d'eux, pour voir si des caméras enregistraient la conversation. N'en apercevant aucune, il répondit :

— Je vous écoute.

— On pourrait loger la tête dans la cabine de la deuxième locomotive.

King regarda Nancy, puis la locomotive. Puis il mit ses mains en porte-voix et cria :

— Hé, tout le monde, j'ai une idée géniale ! Mettez la tête dans la cabine de la locomotive !

La manœuvre nécessita toutes les paires de bras disponibles, mais elle finit par réussir.

— Bon, vous tous, brailla King, trouvez-vous une place à bord et nous pourrons démarrer.

— Il n'y a pas assez de place pour tout le monde, fit remarquer Thorpe.

— Les indigènes n'ont qu'à courir derrière le train.

— Soyez sérieux !

— Alors, laissons-les ici.

— Vous n'y pensez pas !

— Ah non ? La prochaine fois, ils porteront peut-être leur T-shirt avec plus de fierté.

— S'ils restent, je reste, déclara Thorpe d'un ton ferme.

— Dans cas, restez. Je vous enverrai le chèque par la poste.

— S'il reste, je reste, ajouta Nancy.

— Docteur Derringer, je peux me débrouiller seul... Si j'étais vous, je ne lâcherai pas ce bon vieux Citrouille.

Nancy hésita. Elle fusilla King du regard et serra vigoureusement la main de Thorpe.

— Bonne chance.

King claqua des doigts si fort qu'ils lui en cuisirent.

— Attendez ! J'ai failli oublier ! Nous devons expédier un colis séparément, au cas où.

— Un colis ?

— Les films.

Il fit descendre la grue et y accrocha trois vidéocassettes.

Il fallut un certain temps pour faire démarrer les locomotives à vapeur, mais le train finit par s'ébranler, emportant sa monstrueuse cargaison. Ils roulèrent à trente kilomètres à l'heure pendant toute la journée ; King n'arrêta pas de parler.

— Je me demande qui devrait publier les extraits de ma biographie ? réfléchit-il à voix haute. *Vanity Fair* ou...

— *Mad Magazine*, acheva Nancy.

— Ne faites pas attention, les gars, dit King aux Bérêts Burger. Elle est en phase post-menstruelle. Ça lui passera.

Comme personne ne s'esclaffait avec lui, il soupira :

— Ma foi, nous avons tous eu une dure journée.

À moins de cinquante kilomètres de Port Chuma, le conducteur de la locomotive aperçut des troncs placés en travers de la voie. Il actionna son sifflet et serra le frein. Le train ralentit dans un crissement d'essieux et s'arrêta à quelques centimètres de l'obstacle.

— Que se passe-t-il ? marmonna King.

Des coups de feu lui fournirent la réponse.

Des broussailles environnantes surgirent des dizaines de Noirs en tenue de camouflage, un béret vert enfoncé sur la tête. Ils étaient

armés de pistolets mitrailleurs Skorpion.

— Des bandits ! hurla King. Bérets Burger, faites votre devoir envers l'entreprise !

— Vous êtes cinglé ? fit Nancy, en l'empoignant par l'épaule. S'il y a une fusillade, Citrouille a toutes les chances d'être tué !

— Du calme, bébé. Skip King sait ce qu'il fait.

Il arracha un AR-15 des mains d'un Béret Burger, fracassa la vitre du compartiment et ouvrit le feu en braillant :

— Vous l'aurez voulu !

Les assaillants ripostèrent immédiatement et, pendant un temps qui parut infini à Nancy, le fracas des détonations emplit l'air. Profitant d'une accalmie, King hurla :

— Tenez-vous prêts à sauter, je vous couvre.

Les Bérets Burger bondirent à bas du train, sans cesser de tirer.

— Ne vous en faites pas, Nancy, je vous protégerai !

— Crétin ! cracha Nancy. Et qui protégera Citrouille ?

— Ne vous inquiétez pas. Il y a un dieu pour les imbéciles et les dinosaures.

King vida encore deux chargeurs. Il en mettait un troisième en place lorsque la porte du compartiment s'ouvrit brusquement et qu'une voix de basse dit, dans un anglais teinté d'un léger accent oxfordien :

— Vous êtes tous prisonniers du Congrès pour une Afrique Verte.

Nancy redressa la tête.

Un Noir au visage large orné d'une barbe frisée leur faisait face. Il arborait un sourire épanoui et une petite mitraillette, pointée sur eux.

Nancy décida que l'arme avait plus de poids que le sourire. Elle leva les mains et dit :

— Nous nous rendons.

— Parlez pour vous, dit King d'un ton de défi. Il est possible que je cherche à résister.

— Si vous n'abattez pas cet idiot, fit Nancy d'une voix amère, je revendique le privilège de le faire moi-même.

King regarda tour à tour Nancy et l'Africain, puis jeta son arme.

— Un vrai baroudeur doit savoir s'avouer vaincu, grommela-t-il en levant les bras. Je choisis de vivre, pour reprendre le combat plus

tard.

— Quelqu'un pourrait-il me dire si Citrouille et sain et sauf ? demanda Nancy.

— Vous voulez dire *Mokele m'bembe*, corrigea la voix de basse.

— Mais... *Mokele m'bembe* est le nom qu'on donne à Citrouille au Gabon ! dit Nancy, interloquée.

— Et je viens du Gabon, afin de ramener *Mokele m'bembe* dans mon pays.

CHAPITRE VIII

Harold W. Smith expliquait à ses deux hôtes le long processus qui avait abouti au choix puis à l'acquisition du « château ». Dans le même temps, il essayait d'ingurgiter du riz bouilli à l'aide de baguettes en argent.

— Il ne fallait pas simplement satisfaire à la demande du Maître de Sinanju, mais également tenir compte de certains impératifs, disait-il.

— Simplement, c'est vite dit, gagna Remo.

— Mange ton canard, fit Chiun.

— Il est trop gras.

— C'est toi qui l'as préparé. Continuez, Empereur Smith.

— Je devais choisir une agglomération d'une certaine importance, afin que vous ne vous fassiez pas trop remarquer. Dans les petites villes, les gens ont tendance à mettre le nez dans les affaires des autres.

— Et vous ne vouliez pas nous obliger à tuer les vieilles dames qui seraient venues coller l'œil à nos persiennes, murmura Remo, tout en mangeant son riz avec les doigts, parce qu'il savait que cela contrariait le Maître de Sinanju.

— Tu manges comme un Chinois, dit Chiun en fronçant le nez.

— Bien sûr, poursuivit Smith, il fallait absolument qu'il y ait un aéroport à proximité : vous devez pouvoir vous rendre rapidement là où votre présence est nécessaire.

— Si le sort du monde dépend de notre faculté à traverser Boston en moins d'une journée, vu la circulation, le monde est mal parti.

— S'il le faut, nous irons à pied jusqu'à l'aéroport, Empereur Smith, contra Chiun. Car notre gratitude ne connaît pas de bornes.

— Vous pouvez emprunter les transports publics, dit Smith. C'est un élément qu'il fallait aussi prendre en considération.

— Je vois d'ici les gros titres, railla Remo, la bouche pleine de riz pour provoquer Chiun : « Carnage dans le métro. Un voyageur marche sur le pied d'un Coréen : 150 morts ! »

— Remo, ne parle pas la bouche pleine.

— Pourquoi pas ? Je mange comme un Chinois, il paraît.

— Tu manges comme un Chinois, et aussi comme un Thaï : Les Thaïs parlent toujours la bouche pleine, c'est pour cela qu'ils ne portent jamais de barbe, car les grains de riz y resteraient accrochés.

— Je vais peut-être me laisser pousser la barbe, marmonna Remo.

— En outre, poursuivit Smith, opiniâtre, j'ai tenu compte de l'élément démographique, à savoir la composition de la population locale.

— Je ne vois pas d'objection à vivre parmi des Démographes, déclara Chiun avec hauteur. Du moment que les Républicrates sont en proportion égale.

Smith abandonna le combat qu'il menait pour maîtriser ses baguettes et reposa son bol de riz.

— Vous ne devriez avoir aucun mal à vous procurer les denrées dont vous aurez besoin, reprit-il.

— Le riz acheté par Remo est de bonne qualité. Et le canard aurait été excellent, s'il avait été bien cuisiné.

— Je suis content que tout soit à votre goût.

— C'est vrai, dit Chiun. Il ne nous manque plus que le rire joyeux d'un enfant.

— Et l'odeur aigre des couches sales, maugréa Remo.

Chiun fronça les sourcils.

— Remo, dit-il d'une voix ferme, l'heure est venue où Cheeta va dispenser à ce pays sa sagesse et sa grâce. Sers le dessert et allume la télévision.

— Je ne pense pas que mon régime m'autorise à prendre du dessert, s'excusa Smith.

— Votre régime vous autorise certainement à manger ça, dit Remo, en apportant une corbeille de fruits.

Smith vit un tas de petites boules brun-rouge à l'écorce hérissée. Tout doucement, il approcha la main et en prit une.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des litchis, répondit Remo.

— Comment les épluche-t-on ?

— Comme ceci, fit Remo, en ouvrant l'écorce d'un coup d'ongle pour révéler la chair blanche et juteuse.

Puis il débarrassa le fruit du reste de son enveloppe et le goba d'un

coup.

Smith tenta de l'imiter, mais sans grande habileté : il broya le fruit avec l'écorce et, gêné, avala le magma dégoulinant sous l'œil horrifié de Chiun.

— On n'est pas censé manger le noyau, dit Remo en recrachant un gros noyau brun dans un plat en argent.

Smith déglutit péniblement et dit d'une voix faible :

— Je n'en reprendrai pas, merci.

— À présent, c'est l'heure de Cheeta, annonça Chiun d'une voix satisfaite.

Remo prit la télécommande et la pointa sur le téléviseur grand écran acheté un peu plus tôt – et qu'il avait dû transbahuter dans l'escalier.

Les traits de Chiun se détendirent quand il posa les yeux sur Cheeta Ching, la présentatrice coréenne dont il s'était amouraché depuis quelque temps. Le visage de Cheeta, sous le maquillage assez épais pour servir de glaçage à un gâteau, était boursoufflé. Elle devait accoucher dans six semaines et Remo voyait approcher la date avec appréhension.

« Bonsoir. Voici le journal du soir de la BCN, avec Cheeta Ching. »

— Quelle éloquence, soupira Chiun.

Cheeta fixa son regard de prédateur sur la caméra.

« Ce soir, un reportage étonnant nous arrive d'Afrique noire. Les membres de "Ramenons-le vivant", l'expédition lancée par la société Burger Triumph dont nous avons parlé dans de précédentes éditions, ont cessé de donner des nouvelles depuis hier soir. Toutefois, avant leur disparition, ils ont confié en exclusivité à la BCN une vidéo qui semblerait être la preuve de ce qu'explorateurs et indigènes affirment depuis plus d'un siècle : au cœur de la jungle de Kanda, dans le Gondwanaland, il existe encore des dinosaures. »

— Sans blague ! s'exclama Remo, quittant sa mine renfrognée.

« Voici donc des images filmées hier soir par l'équipe de Burger Triumph. »

Sur l'écran, un dinosaure orange et noir, pourvu d'un cou immense, émergea de la végétation tropicale, et s'écroula sous des tirs répétés.

« Un porte-parole de Burger Triumph nous assure qu'on a recouru à des tranquillisants inoffensifs pour endormir l'animal, qui paraît être une sorte de dinosaure. »

— Un brontosauve, espèce d'ignare, rectifia Remo.

— Chut ! l'admonesta Chiun.

— Elle se prétend journaliste, et elle ne sait même pas reconnaître un brontosauve ! s'obstina Remo.

— En fait, intervint Smith, c'est un...

— Silence ! tonna Chiun, et les deux hommes se turent.

« Peu après le tournage de cette séquence, poursuivit Cheeta, le monstre fut hissé à bord d'un train à destination de la capitale, Port Chuma. Mais, comme je le disais, on est sans nouvelles du convoi depuis plus de vingt-quatre heures. Les autorités de Port Chuma ont cependant bon espoir de retrouver le train et son étrange cargaison. Le porte-parole de Burger Triumph a déclaré que la société envisage de financer une seconde expédition pour retrouver la première. Notre prochain sujet sera une interview de mon gynécologue, qui nous présentera le bilan du troisième trimestre de grossesse. Mais avant, un message publicitaire. »

Le message en question montrait Cheeta Ching vantant les mérites d'un test de grossesse à faire soi-même. Remo et Smith regardèrent Chiun, pour savoir s'ils pouvaient parler.

Chiun tourna vers Smith des yeux réduits à deux fentes étroites.

— Empereur Smith, je vous supplie de m'accorder une autre faveur, si exorbitante qu'elle puisse paraître.

— Oui ?

— Envoyez-nous en Afrique, Remo et moi, à la recherche de ces disparus.

— Ah non ! fit Remo. Pas question que j'aille en Afrique. Je préfère encore rester ici.

— J'irai seul, dans ce cas, déclara Chiun d'une voix glaciale.

— Mais pourquoi ? interrogea Smith.

— Je ne puis vous le dire, mais si vous m'accordez cette faveur, la Maison de Sinanju pourra continuer à servir l'Amérique pendant le prochain siècle.

Smith regarda Remo. Remo haussa les épaules. Smith s'éclaircit la gorge.

— Eh bien, puisque les disparus sont des citoyens américains, je présume que vous pouvez y aller. À condition d'être discret.

Le Maître de Sinanju se leva et lui adressa une courbette. Puis il se dirigea vers le téléviseur et fit une chose qui laissa Remo pantois : il

éteignit au moment même où Cheeta se remettait à parler.

— Remo, je pourrais peut-être vous confier une autre mission, pendant l'absence de Maître Chiun, proposa Smith.

— J'ai changé d'avis. Je ne sais pas ce qui lui prend, mais si c'est important au point qu'il coupe le sifflet à Cheeta Ching, je tiens à être du voyage.

Ils ramenèrent la camionnette de location à l'aéroport, déposèrent Smith au terminal des lignes intérieures, puis se rendirent dans le hall de départ des vols internationaux.

Remo acheta deux aller et retour à destination de Port Chuma, utilisant une carte de crédit au nom de Remo Burton, du département des Services sanitaires et humanitaires. Il possédait le passeport assorti.

— Certificats de vaccination ? demanda l'employé.

— Vous croyez qu'un représentant des Services sanitaires et humanitaires irait en Afrique sans être vacciné ? riposta Remo d'une voix assurée.

L'employé jugea la chose peu probable, en effet, et lui tendit les billets.

Ils n'échangèrent pas un mot pendant tout le vol jusqu'à Londres, où ils durent changer d'avion.

À Heathrow, Remo décida de briser la glace.

— Daigneriez-vous expliquer à votre compagnon de voyage le but de cette expédition ?

— Non.

— Ou lui donner au moins quelques indications ?

— Réfléchis à l'exemple de Maître Yong.

Remo réfléchit. Au début de sa formation, Chiun lui rebattait les oreilles des exploits des anciens maîtres. Chacun d'eux avait sa propre raison de figurer dans la longue histoire de Sinanju : Wang, parce qu'il avait découvert la source solaire, Yeng parce qu'il était trop cupide, Yokang parce qu'il frayait avec des Japonaises qui lui avaient transmis certaines maladies. Ces dernières années, les légendes s'étaient faites plus rares. Remo avait d'abord cru que c'était parce que Chiun se trouvait à court d'exemples, mais avait été forcé de conclure que c'était en fait parce qu'il le considérait désormais comme un Maître à part entière.

Mais il n'avait aucun souvenir de Maître Yong.

— Yong, Yong, Yong... marmonnait-il. Pas Bong, il a découvert l'Inde. Et sûrement pas Nonga, il était sourd et muet.

— Traduit « Yong » en anglais, fit Chiun d'une voix grêle.

— Dragon ! s'exclama Remo en claquant des doigts. Yong veut dire « dragon ».

— Certains Maîtres sont restés dans nos mémoires sous leur vrai nom, d'autres – les moins honorables – sous des surnoms, de manière à ne pas humilier leurs ancêtres. C'est le cas de Yong.

— Ah ouais ? Qu'a-t-il fait ?

— Je vais te le dire, si tu promets de ne pas le révéler à l'Empereur Smith.

— Un secret de famille, hein ?

— Une grande honte entache le souvenir de Yong le Glouton.

— Le Glouton ? Allons-nous en Afrique pour rendre le monde plus sûr pour les marchands de hamburgers ?

— Silence ! Si tes oreilles veulent entendre, ta bouche doit rester fermée.

Remo croisa ses bras nus. Il faisait froid dans le 747 qui les emportait vers l'Afrique et les poils de ses bras se hérissaient. Il leur ordonna de s'aplatir et ils obéirent. C'était un exemple mineur du contrôle presque total qu'il exerçait sur chaque cellule de son corps magistralement entraîné.

— L'histoire que je vais te conter, commença Chiun, remonte à l'année du Paon.

— Donnez-moi les chiffres.

— Je ne les connais pas et cela m'est égal, répliqua Chiun. À cette époque, nous servions l'Empire du Milieu, Cathay. Un pays de barbares qui mangent leur riz avec les doigts, comme tu le sais. L'empereur de Cathay fit appel à Maître Yong, car un énorme dragon dévorait ses sujets ; c'était le passe-temps favori des dragons. Or, ceci se passait bien avant Wang, qui découvrit la source solaire. En ce temps, les Maîtres remplissaient de nombreuses fonctions, et pas seulement celle d'assassin. Ils se chargeaient par exemple des exécutions, si on y mettait le prix. À cette fin, un ancien Maître avait forgé une formidable épée, l'Épée de Sinanju. Par la suite, comme tu le sais, les Chinois volèrent ce trophée et le conservèrent.

— Jusqu'à ce que nous le récupérions, dit Remo.

— Jusqu'à ce que Chiun le Grand le récupère, aidé d'un laquais blanc qui restera peut-être dans le Livre de Sinanju sous son vrai nom.

— Je veux qu'on se souvienne de moi sous le nom de Remo le Patient.

— Lorsque Yong parut devant l'empereur, il portait l'Épée de Sinanju, car il ignorait quel service on exigerait de lui. On pouvait lui demander de décapiter un courtisan, comme d'enlever les ordures. À sa surprise, on le somma de tuer un dragon.

— Vraiment ?

— À cette époque, les dragons étaient plus répandus qu'aujourd'hui, mais assez rares quand même. Yong n'en avait jamais vu, même s'il avait entendu parler de leur férocité. Ce dragon-là s'appelait Wing Wang Wo.

— Il avait un nom ? interrogea Remo, sceptique.

— Oui. Yong accepta de tuer le dragon, mais pas pour de l'or. Il exigea de l'empereur une seule chose en paiement : la carcasse du dragon. L'empereur y consentit car, comme tous ceux de sa lignée, il était avare. Puis Yong partit vers la campagne, et ne tarda pas à rencontrer un dragon magnifique, aux écailles vert et or chatoyant sous le soleil.

— Il *crut* voir un dragon ?

— Il le vit bel et bien. Et, sachant que seul l'imprudent attaque un adversaire sans l'avoir étudié, Yong regarda le dragon vaquer à ses occupations et dévorer les paysans.

— Sans intervenir ?

— Interrompre Wing Wang Wo dans son repas ne figurait pas dans le contrat de Yong, fit Chiun en haussant les épaules. D'ailleurs, Yong eut bientôt conçu un plan. D'abord, il attira l'attention du dragon en lui adressant un geste insultant.

— Un bras d'honneur, c'est ça ?

— Ne m'interromps pas sans cesse. Naturellement, ce geste irrita Wing Wang Wo, qui cracha ses flammes sur Yong, sans aucun effet. En l'accablant d'injures, Yong parvint à l'attirer dans une grotte. Là, Yong se dissimula derrière un rocher. Le dragon passa devant lui sans le voir, le flair annihilé par sa propre odeur de soufre. Yong se glissa au-dehors et grimpa sur une corniche située juste à l'entrée de la grotte. Brandissant son épée longue de plus de deux mètres, poursuivit Chiun en faisant le geste de lever une arme imaginaire, il attendit patiemment.

Dans les travées, les passagers à portée d'ouïe n'en perdaient pas une miette.

— Enfin, le stupide Wing Wang Wo passa la tête dehors et aussitôt Yong la lui trancha d'un coup bien ajusté. Tchac !

Chiun abattit son épée imaginaire.

— Ouille ! fit Remo.

— Le dragon terrassé, Yong le dépouilla de sa chair et...

— Il mangea le dragon ?

— Non, il ne voulait que les os. Car il savait une chose qu'ignorait l'empereur chinois : les os de dragon sont une puissante médecine. Mélangés à un élixir, ils prolongent la vie. Yong but de l'élixir de dragon chaque mois pendant le reste de sa vie, bien qu'il lui eût suffi d'en prendre deux fois par an. Et c'est pourquoi il vécut jusqu'à un âge vénérable.

— Ah oui ? Combien de temps les Maîtres de Sinanju vivent-ils, normalement ?

— De cent à cent vingt ans seulement, parce que nous travaillons dur – sans qu'on nous apprécie pour autant.

Remo se rappela soudain que Chiun était centenaire depuis quelques années déjà et en ressentit un grand froid.

— Maître Yong vécut jusqu'à cent quarante-huit ans, reprit Chiun d'un ton méprisant, car il gaspilla, jusqu'au dernier, les os du dragon pour son propre usage. Et c'est pour cette raison qu'il est resté dans les annales de Sinanju sous le nom de Yong le Glouton.

Quelques applaudissements résonnèrent dans la travée, puis les passagers retournèrent à leur lecture et à leur repas.

— Bon, fit Remo d'un ton pensif, Yong était un cochon. Mais qu'est-ce que... ?

Et brusquement, il comprit.

— Petit Père, ne me dites pas que nous partons à la chasse au dragon ! Vous vous êtes mis dans la tête de réduire les os de ce dinosaure en poudre afin de pouvoir vivre aussi vieux que Mathusalem, c'est ça ? Qu'est-ce que Smith va dire ?

— Il dira sa joie de pouvoir profiter de mes services pendant encore un grand nombre d'années. Peut-être, quand j'aurai cent quarante ans, seras-tu devenu assez sage pour que je puisse me retirer dans mon humble village.

— D'ici là, j'aurai moi-même atteint l'âge de la retraite.

— Les Américains prennent leur retraite à la fleur de l'âge, commenta Chiun avec dédain. Quelle stupidité !

— En outre, un dinosaure n'est pas un dragon. Les dragons n'existent pas, ce sont des créatures mythologiques.

— Depuis quand es-tu expert en la matière ?

— Je ne connais rien aux dragons, mais quand j'étais môme, j'étais passionné par les dinosaures. Je connais encore tous leurs noms par cœur : iguanodon, stégosaure, tricératops, allosaure, et mon préféré, tyrannosaure. Et ce que nous avons vu à la télé, c'était un brontosaurus – en supposant qu'il ne s'agissait pas d'un trucage.

— C'est un dragon.

— Les dragons ont des ailes de chauve-souris et crachent le feu.

— Ha ! coassa Chiun. Il y a encore un instant, tu refusais de croire à l'existence des dragons et maintenant, tu prétends tout savoir sur eux !

— Je sais faire la différence entre un dragon et un dinosaure. La bestiole après laquelle vous courez, c'est un dinosaure.

— Ce n'est qu'un autre mot pour désigner un dragon africain. Peut-être est-ce un nom zoulou. Je suis sûr que ses os seront aussi efficaces que ceux d'un dragon chinois, sinon plus.

— Aucune chance !

— Manifestement, tu as un préjugé contre les dragons africains. Quelle terrible chose que le racisme ! Il faudra que j'extirpe de toi ce défaut, une fois la mission accomplie.

— J'abandonne la partie.

— Je m'y attendais, exulta Chiun.

CHAPITRE IX

Nancy Derringer, assise devant le feu de camp, écoutait le prétendu leader du Congrès pour une Afrique Verte – qui s'était présenté comme le commandant Malu. Il discourait sur la fierté africaine et le viol du continent par les colonialistes, les impérialistes et les affairistes qui pillaient ses ressources naturelles.

— Et quel est le rapport avec notre enlèvement ? questionna Nancy.

— Ce superbe animal doit être protégé, au même titre que l'éléphant.

— Protégé ! Vous avez tiré assez de balles pour le tuer vingt fois et vous parlez de le protéger ?

— Personne n'a été blessé.

— Un miracle.

Et, de fait, Nancy avait du mal à y croire : il n'y avait pas eu de victimes – excepté Skip King, qui s'était égratigné la jambe dans un buisson d'épines.

— J'aimerais examiner le reptile, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, fit Nancy d'une voix ferme.

— Et pourquoi vous y autoriserais-je ?

— Parce que je suis une herpétologiste confirmée, et que je dois veiller à garder Citrouille...

— *Mokele m'bembe*, je vous prie.

— ... *Mokele m'bembe* en bonne santé.

Le commandant Malu détourna les yeux. Son regard rencontra celui, furibond, de Skip King.

— Je vous le permets, déclara-t-il lentement.

Deux hommes détachèrent Nancy et l'escortèrent jusqu'au train.

— S'il arrive quelque chose à Nancy, espèce de salopards, vous n'échapperez pas à ma vengeance, clama Skip King.

— Oh, s'il vous plaît, soupira Nancy.

— Il est très brave, pour un homme blanc, reconnu le

commandant Malu.

— Il porte un slip trop serré, ce qui empêche l'irrigation cérébrale, riposta Nancy.

— Ha ! s'esclaffa Malu. Vous avez de l'esprit. C'est une chose rare chez les femmes blanches.

— Vous n'en connaissez aucune, manifestement, répliqua Nancy.

On lui donna une lampe de poche et elle s'approcha du wagon plat. L'apatosaure était toujours endormi ; ses paupières orangées étaient fermées et ses narines frémissaient au rythme de sa puissante respiration. Nancy palpa l'artère courant sur son long cou. Le pouls était régulier. La peau était fraîche au toucher et passablement sèche. Elle se tourna vers le commandant.

— Sa peau doit rester constamment humide. Elle pourrait se craqueler.

— Peut-être pleuvra-t-il cette nuit, répondit Malu en scrutant les cieux.

— Écoutez, vous prétendez vous battre pour une Afrique verte ? À mon avis il n'y a pas de continent plus vert sur Terre, mais passons. Cette expédition a été sponsorisée par Burger Triumph. Vous connaissez sûrement ?

— Oui, répondit Malu en faisant la grimace. J'ai, déjà goûté leurs hamburgers.

— Ils ont gagné une fortune en vendant cette saleté. Je suis certaine qu'ils paieraient une forte rançon en échange du dinosaure.

— Et comment leur transmettrons-nous nos exigences ?

— Libérez King, il se chargera du message.

— Impossible. Un homme appelé King est forcément quelqu'un d'important et les fabricants de hamburgers paieraient sans doute davantage pour lui que pour ce bel animal – que nous ne rendrons jamais, de toute façon. *Mokole m'bembe* appartient à l'Afrique. Et qui sait si ces gens de Burger Triumph ne l'ont pas capturé pour le mélanger à leurs infâmes hamburgers, comme de la sciure de bois ?

— Oh, ne soyez pas...

Nancy se mordit la langue, consciente qu'il était inutile de discuter.

— Alors, qu'allez-vous faire de nous ? reprit-elle en s'efforçant de paraître calme.

— Peut-être nous donnera-t-on une rançon pour chacun de vous.

Je ne sais pas. La nuit me portera conseil.

— Vous ne comptez pas nous faire passer la nuit ici !

— Pourquoi pas ?

— Et que ferez-vous si Citrouille se réveille ?

— Vous le rendormirez, grommela Malu.

— Il a été endormi deux fois dans la même journée. Une nouvelle dose pourrait être dangereuse.

— Quand on combat pour une Afrique verte, il faut savoir prendre des risques.

— On croirait entendre King.

— Venant d'une femme blanche, je considère ces paroles comme un compliment.

— C'est tout le contraire, jeta sèchement Nancy.

Le commandant perdit son expression joviale et lança un ordre bref dans sa langue. Nancy fut ramenée sans ménagements près du feu de camp et ligotée à nouveau.

— Vous avez de la chance, grogna King. Une minute de plus et j'arrachais mes liens pour venir la délivrer. Vous allez bien, Nancy ? Ils ne vous ont pas fait de mal ?

— S'ils m'en font, ce sera par votre faute.

— Comment ça ?

— Nous étions censés effectuer une mission de recherche. Si vous n'aviez pas endormi Citrouille prématurément, rien de tout cela n'aurait été nécessaire.

— Vous avez une drôle de façon d'exprimer votre gratitude. Sans Skip King le visionnaire, vous ne seriez même pas ici.

— Si j'avais su, je serais allée chez McDonald.

— Leurs frites sont moins croustillantes que les nôtres. Tout le monde sait cela.

CHAPITRE X

— Laissez-moi me charger des formalités, Petit Père, dit Remo en débarquant de l'avion. Nous aurons déjà suffisamment de difficulté à obtenir la coopération des autorités locales, sans devoir encore perdre du temps à la douane.

— Je veux bien te laisser essayer, dit le Maître de Sinanju.

Leur absence de bagages souleva la suspicion du douanier.

— Nos valises se sont perdues à Londres, expliqua Remo.

— Pourquoi ne les avez-vous pas attendues ?

— Nous étions pressés.

— Pressés de venir au Gondwanaland ? fit l'homme en arquant les sourcils. Cela ne peut vouloir dire qu'une chose : vous êtes des espions. Vous êtes donc en état d'arrestation.

— Attendez un peu, dit Remo. Qu'est-ce qui vous fait croire que nous sommes des espions ?

— Parce que d'habitude, les gens sont pressés de *quitter* le Gondwanaland. Par conséquent, vous êtes venus ici pour renverser notre bien-aimé président, Oburu Sese Kuku Ngbendu wa za Banga, ce qui signifie « Le Guerrier Toujours Victorieux et Redouté de Tous ».

— En réalité, ça veut dire « Le Coq qui Monte Tout ce qui est Femelle », chuchota Chiun, avant de lancer une courte phrase au douanier.

Celui-ci prit un air incrédule. Chiun ajouta quelques mots et l'homme recula, comme s'il avait vu son propre fantôme.

— Bravo, vous avez réussi, grommela Remo. Smitty avait pourtant bien dit de ne pas énerver les indigènes.

À cet instant, le douanier secoua la tête et cria :

— Les copains ! Venez voir ! Le Maître de Sinanju est venu au Gondwanaland !

À la stupéfaction de Remo, Chiun fut bientôt entouré d'une foule d'employés des douanes implorant des autographes et l'interrogeant fiévreusement en swahili.

Chiun fit un bref discours, et soudain tous les douaniers sortirent

des clés de leurs poches et se battirent pour les lui donner.

Remo intervint.

— Nous ne conduisons que des voitures à changement de vitesse automatique, dit-il.

Les deux tiers des employés rempochèrent leur trousseau.

— Et il nous faut absolument un pneu de rechange en bon état.

Un bon nombre d'autres rangèrent leurs clés.

— Enfin, la voiture doit être bleue.

— Et si ce n'est pas une voiture ? questionna un homme.

— Qu'est-ce que c'est alors ? s'enquit Remo.

— Une Land Rover.

— Vous avez de la chance, c'est notre engin préféré.

— J'ai gagné ! J'ai gagné ! s'écria l'heureux propriétaire, qui se mit à danser en rond. Le Maître de Sinanju va conduire ma machine !

— En fait, c'est moi qui conduis, fit Remo.

Il tendit la main, mais l'homme retira vivement ses clés.

— Je ne permettrai pas à un vil Blanc d'utiliser ma voiture ! s'indigna-t-il.

— C'est moi qui conduirai, déclara Chiun.

— Vous ? fit Remo, incrédule.

— Je suis peut-être un peu rouillé, mais cela va me revenir. C'est un peu comme de faire de la bicyclette.

Dix minutes plus tard, ils fonçaient à travers les rues pouilleuses de Port Chuma, dispersant devant eux poulets et bestiaux.

— Vous conduisez encore plus mal que je ne me le rappelais, hurla Remo, cramponné à son siège.

La ville conservait encore des vestiges de son passé colonial, quand le Gondwanaland s'appelait Bamba del Oro. Mais les façades en stuc s'écaillaient, faute d'entretien.

Un agent de police siffla à leur passage ; Chiun continua sa route comme si de rien n'était.

Le sifflet retentit de plus belle.

— Cette fois, c'est gagné, dit Remo.

— Ne t'inquiète pas, il ne peut rien faire. Dans ce pays, la police est trop pauvre pour être motorisée.

— J'espère que vous avez raison. Dites, reprit Remo, ce n'est pas une voie de chemin de fer, là, devant nous ?

— Si.

— Ne devriez-vous pas ralentir ?

— Non, répondit le Maître de Sinanju, en appuyant à fond sur l'accélérateur, tout en braquant le volant vers la gauche.

Les nerfs et les réflexes de Remo Williams étaient bien supérieurs à ceux du commun des mortels, mais il ne put s'empêcher de fermer les paupières quand la Land Rover heurta une pierre et que les roues décollèrent du sol, projetant le véhicule sur les rails.

Quand il rouvrit les yeux, la Land Rover avançait cahin-caha sur les traverses, entre les rails rouillés.

— Pourriez-vous m'expliquer ce que vous êtes en train de faire ? fit Remo, en claquant des dents à cause des soubresauts.

— Je suis à la recherche du dragon.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que le train transportant le dragon roule sur cette voie ?

— Il n'y en a qu'une. Ce pays est trop pauvre pour posséder plusieurs voies.

— Admettons, répondit Remo. Mais comment savoir si nous allons dans le bon sens ?

— Tu ne le sais pas, mais moi, si. Car il n'y a que deux directions possibles, et l'autre va vers la mer. Par conséquent, nous sommes dans le bon sens.

Remo, désarmé par cette logique, riposta néanmoins :

— Mais il y a une route, de chaque côté des rails.

— C'est vrai maintenant, mais ça ne le sera peut-être plus quand nous pénétrerons dans la jungle.

La nuit était tombée. Les phares tressautaient comme s'ils avaient été fixés à un mixer. Bientôt, la ville fut loin derrière eux et tout ne fut plus qu'obscurité, à part les deux faisceaux lumineux dansant devant eux. Brusquement, le Maître de Sinanju arrêta la Land Rover.

— C'est ton tour, dit-il à Remo.

— Vraiment ?

— J'ai accompli le plus difficile. À présent, l'intelligence n'est plus nécessaire.

— Merci beaucoup, fit Remo en se glissant derrière le volant.

Il attendit que Chiun ait fait le tour de la voiture et se soit installé sur le siège du passager, puis démarra. C'était un peu comme de racler un bâton contre une palissade, mais en cent fois pire. Au bout d'un moment, cependant, il avait pris le rythme et décida d'user de son tact pour faire entendre raison à Chiun. Sinon, la nuit risquait d'être très, très longue.

— Petit Père, je ne veux pas jouer les rabat-joie, mais ce truc que nous poursuivons, s'il existe, ce n'est pas un dragon.

— Tu l'as déjà dit.

— C'est un dinosaure.

— Ce qui est un mot grec, considérablement déformé par les Blancs.

— Oui, oui. Ça veut dire... euh... ça me reviendra plus tard.

— Horrible lézard, compléta Chiun.

— C'est presque ça. Le sens exact est « terrible lézard », rectifia Remo.

— Et dragon vient également du grec *drakon*, qui désigne aussi une espèce de lézard.

— J'ignorais cela.

— C'est pourquoi je suis le Maître Régnaant, et que tu conduis une automobile sur une voie ferrée, hé hé hé, caqueta Chiun, satisfait.

— Petit Père, reprit Remo d'une voix douce, je cherchais seulement à vous éviter une déception.

— Ne crains rien. Je sais que le dragon qui prolongera ma vie m'attend quelque part dans l'obscurité qui s'étend devant nous.

Remo se tut. Soudain, il n'avait plus envie d'arriver au bout du voyage. Que ferait-il, si Chiun s'obstinait à vouloir tuer et dépecer le brontosauve ? Comment l'en empêcherait-il ? D'ailleurs, désirait-il l'en empêcher ? Car, s'il y avait un vœu que Remo aurait souhaité exaucer, c'était bien de prolonger la vie de la personne qui comptait pour lui plus que tout au monde – une personne déjà centenaire et qui ne pourrait pas vivre éternellement...

CHAPITRE XI

Allongée à la limite du cercle lumineux dessiné par le feu de camp, Nancy se tournait et se retournait, sans arriver à prendre un peu de repos. Il faut dire que les circonstances ne s'y prêtaient guère : elle était étendue à même le sol et des fourmis rouges se promenaient dans ses vêtements. Il faisait nuit, mais l'air était chaud et lourd et elle transpirait par tous les pores.

Et puis il y avait Skip King.

— Je veux que tout le monde sache que je n'ai pas cédé, disait-il.

Les autres membres de l'équipe Burger Triumph, en chuchotant, lui assurèrent leur soutien.

— Nous sommes avec vous, Mr. King.

— Vous n'avez qu'un mot à dire.

— Ouais. On les aura, ces clowns du tiers-monde.

— Le premier qui fera l'idiot et mettra notre vie ou celle de Citrouille en danger, avertit Nancy, recevra un grand coup de pied dans la tête.

— Nancy, qu'est-ce qui vous prend ? protesta King. Nous avons une chance de nous échapper.

— Et aussi une chance de nous faire massacrer. Je propose d'attendre jusqu'au matin et, ensuite, d'essayer de nous servir de notre cerveau. Tout au moins, ceux qui ont la chance d'en posséder un, ajouta-t-elle en foudroyant King du regard.

— Ne seriez-vous pas complexée par votre absence de pénis ? lui lança King.

— Et vous ? rétorqua Nancy, en roulant sur elle-même de façon à ne plus le voir.

De l'autre côté du feu de camp, le commandant Malu faisait rôtir un singe à nez blanc qu'il venait de tuer. Le cadavre écorché ressemblait de façon troublante à celui d'un bébé.

— Ce soir, annonça le commandant Malu d'un ton réjoui, nous allons nous régaler de ragoût de singe. Miam !

Nancy détourna les yeux.

C'est alors qu'elle vit l'homme blanc.

Vêtu de noir, il était pratiquement invisible, à l'exception de ses bras nus. Elle remarqua ses poignets, incroyablement épais. Sous ses yeux, il se glissa dans un buisson, sans produire le moindre bruissement.

— Ne perdez pas courage, murmurait Skip King à ses subordonnés. Nous représentons l'une des plus grandes multinationales du monde entier. Si nous ne décevons pas le conseil d'administration, je vous garantis qu'il nous en saura gré.

C'était comme cela depuis le début de la soirée. King ne pouvait pas s'arrêter de parler. Mais croyait-il vraiment tout ce qu'il disait ? Nancy avait l'impression qu'il cherchait surtout à se donner du courage.

Puis une main se posa sur sa bouche ; elle était fraîche et sèche, malgré la chaleur.

— Je suis un ami, chuchota une voix calme à son oreille.

Nancy sentit des doigts tirer sur ses liens et faillit se mettre à rire : elle avait été attachée avec du fil de fer tordu sur lui-même à l'aide de tenailles et l'homme n'arriverait jamais à la libérer sans cisailles. Elle entendit une série de petits claquements secs et le sang se remit à circuler dans ses mains. Puis elle fut soulevée du sol et déposée dans un bosquet.

— Restez calme, et tout ira bien, lui dit la voix.

— Qui... ? commença-t-elle.

Mais l'homme s'était évanoui dans l'obscurité ; elle eut juste le temps d'entrevoir un visage viril, aux pommettes saillantes et aux yeux enfoncés. Il ne fit absolument aucun bruit en s'enfonçant dans les broussailles.

Elle s'agenouilla et regarda à travers les branches.

Ils étaient deux, en fait ; l'autre homme était plus petit, frêle, et très très vieux. Ses traits paraissaient asiatiques et il portait une sorte d'ample kimono noir. Malgré son grand âge, il se déplaçait avec la légèreté d'un papillon, tout comme son compagnon. Ils voletaient d'un prisonnier à l'autre et semblaient simplement effleurer leurs liens, qui tombaient aussitôt comme par magie. Plissant les yeux, Nancy vit que le vieil Asiatique coupait tout bonnement le fil de fer avec ses longs ongles crochus.

Skip King s'aperçut brusquement de la présence des deux hommes.

— Hé ! brailla-t-il. Qui êtes-vous ?

— L'idiot ! marmonna Nancy. Le sombre crétin !

Les combattants du Congrès pour une Afrique Verte bondirent sur pied et scrutèrent la nuit à travers la fumée du singe rôti, avec des airs incrédules.

— Qui est là ? s'enquit Malu.

— La Maison de Sinanju, répondit le vieil Oriental d'une voix flûtée, et elle va vous disperser aux quatre vents.

— Je ne sais pas de quoi il parle, pleurnicha King. Ne nous abattez pas !

Les Noirs s'emparèrent de leurs armes et firent pleuvoir un déluge de feu, de bruit, de fumée et de fureur sur les prisonniers recroquevillés au sol.

Horriifiée, Nancy ferma les yeux. Elle entendit des hurlements et des visions de carnage traversèrent son esprit.

Puis retentit un cri si terrible qu'elle fut forcée de regarder.

C'était Skip King. Il essayait de se relever, mais ses jambes étaient engourdis. Il frappait ses genoux de ses poings comme pour les réveiller, tout en regardant en direction du feu de camp.

Le commandant Malu et ses partisans reculaient, tout en déchargeant leurs armes, qui, incroyablement, restaient sans effet. Les deux inconnus s'étaient séparés et couraient dans des directions perpendiculaires, pour détourner les tirs.

Derrière eux, Citrouille somnolait, pareil à une énorme dinde orange. Nancy parcourut du regard la peau tachetée, craignant d'y découvrir des plaies ; mais, miraculeusement, il n'y en avait aucune. Pour le moment.

Le minuscule Asiatique disparut. Tous les tirs convergèrent vers l'homme aux poignets épais, qui sembla bondir dans deux directions à la fois, puis s'évanouit.

Un bref silence. Puis un hurlement aigu, semblable à celui d'un singe.

Comme deux chauves-souris fondant sur leur proie, les inconnus s'abattirent de la cime d'un arbre et atterrirent au beau milieu des terroristes paralysés.

Des doigts raidis fendirent l'air, et le craquement distinctif de vertèbres brisées résonna dans la nuit.

Deux hommes à béret vert s'écroulèrent comme des dominos et les autres s'enfuirent, non sans lâcher une dernière salve d'armes automatiques.

— Ne les poursuivez pas ! hurla Nancy. Laissez-les partir ! Ils risquent de blesser le dinosaure.

L'homme aux poignets épais s'immobilisa, comme s'il hésitait. Son expression disait clairement qu'il désirait rattraper les fuyards plus que tout au monde.

— Remo, elle a raison, couina le vieil Asiatique. Que ces scélérats s'enfuient, comme les chiens qu'ils sont.

— Si vous le dites, fit l'autre à contrecœur.

Mais Skip King s'empara d'une mitraillette abandonnée et, avant que quiconque ait pu l'en empêcher, vida un chargeur en direction des guérilleros, en criant :

— Et ne revenez pas, espèce de vermine !

Mais pas un seul des membres du commando ne tomba. Ils continuèrent à courir jusqu'à ce que la brousse les ait engloutis.

— Vous devez être le plus mauvais tireur du monde, dit à King l'homme qui s'appelait Remo.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? Il fait noir comme dans un four.

— Excusez-le, fit Nancy en émergeant des buissons. Il a regardé trop de films de Tarzan quand il était petit.

— Vous pouvez parler, vous êtes restée cachée dans les buissons pendant que les hommes se battaient, railla King, tout en essayant d'introduire un nouveau chargeur dans l'arme.

— C'est moi qui l'avais mise là, répliqua Remo. J'aurais mieux fait de vous y mettre, vous.

Renonçant à se battre avec le chargeur – qu'il tenait à l'envers –, King le jeta à terre.

— Qui vous a demandé de vous mêler de ça, de toute manière ? questionna-t-il sèchement.

— L'Oncle Sam.

— Les États-Unis ?

— Vous êtes des citoyens américains, non ? Qui attendiez-vous ? La police montée canadienne ?

— À vrai dire, j'espérais que les Bérêts Burger allaient se montrer, dit King, en scrutant le ciel constellé d'étoiles.

— Les qui ?

Et soudain, le ciel s'emplit d'hélicoptères balayant le sol de leurs

projecteurs. Des filins furent lancés, et des hommes en uniformes bleu nuit commencèrent à descendre vers eux.

— Reculez, tout le monde ! mugit une voix autoritaire. Nous sommes les Bérêts Burger !

— Les Bérêts quoi ? murmura Remo à Nancy.

— Burger.

— Comme dans hamburger ?

— Exactement, soupira Nancy.

Les hommes prirent pied sur le sol et se regroupèrent, brandissant des fusils d'assaut AR-15.

— Pourquoi avez-vous mis si longtemps ? vociférait King.

Un homme en béret violet orné d'une couronne dorée s'avança et le salua martialement. Ses insignes – des aigles d'or – lui conféraient le rang de colonel. Bien que, dans une armée régulière, se dit Nancy, les aigles n'auraient pas tenu entre leurs serres un hamburger et un sachet de frites.

— Mr. King, colonel Moutarde au rapport.

— Moutarde ? fit Remo, déconcerté.

— Un nom de code. Nous opérons en territoire étranger, comme vous le savez.

— Ce n'est pas une excuse pour louer votre mission, reprocha King d'un ton amer.

— Il est exactement 4 heures, dit le colonel en regardant sa montre, dont les aiguilles étaient en forme de frites. Selon le programme, nous sommes dans les temps.

— Eh bien, vous arrivez quand même trop tard. Ils se sont enfuis.

— L'animal est-il sain et sauf ?

— Oui, mais pas grâce à vous.

King leva la tête vers les hélicoptères qui faisaient du sur-place au-dessus d'eux.

— Est-ce qu'ils filment la scène ?

— Bien sûr, monsieur.

— Dites-leur d'arrêter. Nous sommes en pleine débâcle. Ces salopards se sont échappés et nous avons été secourus par de foutus civils.

— Le président du Gondwanaland nous a donné l'assurance que

ses hommes n'interviendraient pas, Mr. King, déclara le colonel Moutarde d'un ton guindé.

— Dites-leur ça à eux, s'écria King en pointant un doigt accusateur sur Remo et Chiun. Moi, je ne suis qu'un ex-otage. C'est un ratage. Un ratage complet.

— De quoi se plaint-il ? s'étonna Remo. Il est libre, non ?

— Apparemment, votre intervention a coupé l'herbe sous le pied de ses chers Bérêts Burger.

— C'est la vie, fit Remo en haussant les épaules.

— Personnellement, croyez-moi, je m'en réjouis. Si ces clowns étaient arrivés les premiers, aucun de nous n'en serait sorti vivant.

Nancy remarqua alors le vieil Oriental, qui examinait l'apatosaure en penchant la tête de côté et d'autre, comme un chat curieux.

King le remarqua aussi.

— Hé ! Déguerpissez de là. Ce dinosaure est la propriété de Burger Triumph !

Le vieillard l'ignora.

— Vous avez entendu ? hurla King.

— Vous feriez mieux de dire à votre ami de s'éloigner de Citrouille, conseilla Nancy à Remo.

— Citrouille ? répéta Remo. Ma foi, c'est mieux que Wing Wang Wo.

— Pardon ? fit Nancy.

— Rien. Ne faites pas attention.

— Colonel Moutarde ! s'égosillait King. Emmenez cet homme sur-le-champ.

— Oui, monsieur.

— Ne croyez-vous pas que vous devriez intervenir ? glissa Nancy à Remo, qui regardait les mercenaires encercler son ami avec une expression de profond ennui.

— Je me fiche complètement de ce qui peut arriver à cette bande de zozos.

Interloquée, Nancy le dévisagea, puis reporta son attention sur le vieil Oriental, qui s'avavançait vers la tête reptilienne, les mains cachées dans les manches volumineuses de son kimono.

Le colonel Moutarde abattit une main sur son épaule gracile pour l'immobiliser, mais le vieillard continua à avancer au même rythme,

entraînant l'imposant Béret Burger avec lui.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ! glapit King. Je vous ai dit de l'arrêter !

— Je... je n'y arrive pas, avoua Moutarde d'une voix incrédule.

— Essayez de le lui demander poliment, suggéra Remo.

— Conneries ! Faites-lui un plaquage aux jambes, cracha King.

Ce conseil fut suivi avec une rapidité foudroyante. King avait à peine terminé sa phrase que le vieil Oriental s'immobilisa, pivota et, d'un pied chaussé d'une sandale, cueillit le colonel Moutarde sous les rotules. Le Béret Burger s'écroula en se tenant les genoux, replié sur lui-même eh position foetale.

— Pas vous ! brailla King. Lui ! C'est lui qui doit vous faire un plaquage !

— Dans ce cas, répondit la voix grêle du vieillard, vous auriez dû choisir vos mots avec plus de soin.

— Qu'on arrête ce...

King s'interrompit et reprit, désignant du doigt les différents protagonistes, pour être sûr d'être bien compris :

— Je veux dire que *vous*, les Bérêts Burger, vous devez arrêter ce *type-là*, quel que soit son nom.

— Il s'appelle Chiun, le renseigna Remo.

— Arrêtez Chiun ! ordonna King.

— C'est le Maître de Sinanju, ajouta Remo, pour voir ce qui arriverait.

Le chauffeur de la locomotive, un habitant du Gondwanaland qui jusque-là s'était tenu à l'écart, picorant le rôti de singe abandonné près du feu, releva vivement la tête.

— Le Maître de Sinanju !

Il s'élança et s'interposa entre Chiun et les Bérêts Burger.

— Je ne peux pas laisser faire ça, leur dit-il.

— Écartez-vous. Nous n'allons pas le tuer.

— Je sais. Mais lui, il pourrait bien vous tuer.

— De quoi parlent-ils ? demanda Nancy à Remo.

— Aucune idée, répondit ce dernier d'un ton las.

Chiun passa devant le conducteur de la locomotive en disant :

— Je ne veux pas que tu te sacrifies pour moi, enfant du Gondwanaland.

Il leva les mains, et ses amples manches découvrirent ses bras décharnés.

— Je me rends.

Quatre Bérets Burger le saisirent par les poignets – et décollèrent du sol. Chacun d’eux s’envola dans une direction différente. Trois, des missiles humains allèrent s’écraser dans les broussailles. Le dernier heurta Skip King en pleine poitrine et tous deux roulèrent au sol.

Les autres mercenaires se replièrent, emportant le colonel Moutarde, toujours geignant et recroquevillé sur lui-même.

Puis le vieil homme s’avança vers Nancy ; ses yeux noisette étaient aussi froids que des agates.

— C’est manifestement vous qui commandez ici.

— Comment le savez-vous ?

— Vous êtes la seule à ne pas crier. Crier est un signe de faiblesse.

— Je m’appelle Nancy Derringer, et je suis responsable de l’animal que vous avez contribué à sauver.

— Êtes-vous aussi responsable de cette manifestation d’ingratitude ?

— Non.

— Alors, vous êtes la fontaine d’où jaillit toute la gratitude ?

— Excusez-moi ?

— Il veut savoir si vous lui êtes reconnaissante, traduisit Remo. Il est très pointilleux sur ce genre de choses.

— Oui, bien sûr, répondit Nancy.

Le visage sévère se plissa de contentement. Une lueur s’alluma dans le regard glacé. La voix se fit ronronnement.

— Jusqu’où votre reconnaissance s’étend-elle ?

— Attention, c’est une question-piège, avertit Remo.

— Je ne comprends pas, répondit Nancy.

Le petit homme désigna l’apatosaure et dit :

— Ce dragon endormi est un immense trésor.

— Dragon ?

— Il croit que c’est un dragon, chuchota Remo.

— Dois-je abonder dans son sens, pour lui faire plaisir ? demanda Nancy sur le même ton.

— Normalement, oui. Dans le cas présent, non.

— Ce n'est pas un dragon, c'est un dinosaure, déclara Nancy d'une voix ferme.

— Tu as murmuré des mensonges dans l'oreille de cette femme naïve, lança le vieil Asiatique à Remo. Honte à toi.

— Hé, je n'ai pas prononcé une seule fois le mot dinosaure depuis que nous sommes ici, protesta Remo. Juré.

— Je suis sûre que la société qui a financé cette expédition vous offrira une récompense appropriée, reprit vivement Nancy.

— Je me contenterai de dix pour cent.

— Ça me paraît raisonnable, dit Nancy.

Puis une pensée lui vint.

— Dix pour cent de quoi ?

Les yeux du vieil homme brillèrent dans l'obscurité comme ceux d'un chat.

— Du dragon, naturellement. J'accepterai une patte de derrière, à condition que l'os de la cuisse soit intact.

Nancy écarquilla les yeux.

— Il parle sérieusement, déclara Remo.

— Jamais ! explosa Nancy.

— Ingrate !

Et le vieil Oriental lui tourna brusquement le dos et se plongea à nouveau dans la contemplation de l'apatosaure.

CHAPITRE XII

Ce ne fut qu'aux premières lueurs de l'aube qu'ils purent se remettre en route. Il fallut d'abord ranimer les Bérêts Burger inconscients, puis ôter les troncs obstruant la voie. Skip King refusa de participer à cette tâche, en prétextant d'une hernie.

— Quel est son problème ? demanda Remo à Nancy.

— Personne n'en sait trop rien, mais je parierai que ses testicules ne sont pas descendus.

Remo poussa un grognement que Nancy prit pour un rire.

— Je suis prêt, Missy Nancy, cria le conducteur en se penchant hors de la cabine.

— Hé ! C'est à moi que vous devez parler comme ça ! s'indigna Skip King.

On l'ignora.

— Venez avec nous, vous et votre ami, proposa Nancy à Remo.

— Nous avons une Land Rover, dit Remo. Et si vous voulez un conseil, vous feriez mieux de nous accompagner.

— Pourquoi ?

Remo lui désigna subrepticement le vieil Asiatique.

— Je veux faire une nouvelle tentative à propos du dinosaure et j'aurai besoin de renfort.

— Vous voulez le dissuader de s'approprier un pilon ?

— C'est à peu près ça.

— Entendu, fit Nancy.

— Venez, Petit Père, appela Remo. Nous allons escorter le train.

Le vieux Coréen leur emboîta le pas.

— C'est le dragon le plus hideux que j'aie jamais contemplé, dit-il d'une voix chagrine.

— Et combien en avez-vous déjà vu ? s'enquit Nancy.

— C'est mon premier.

— Même pas. C'est un dinosaure.

— C'est un dragon. Un dragon africain. Et il a été cruellement maltraité.

— Non, nous l'avons seulement mis sous tranquillisants pour le ramener en Amérique.

— Comment allez-vous le ramener ? interrogea Remo, dont la voix trahit pour la première fois un certain intérêt.

— Vous me posez une colle. C'est Bwana King qui a mis au point tous ces détails. Je ne suis que la baby-sitter.

— Où sont les ailes ? questionna à brûle-pourpoint Chiun, qui les avait rattrapés.

— Les ailes ? Il n'en a pas, répondit Nancy.

— Mais il crache bien du feu ?

— Pas à ma connaissance, répliqua Nancy.

— Ses batteries sont peut-être à plat, jeta sèchement Remo.

Ils arrivèrent devant la Land Rover, garée plus bas sur les rails.

— Vous avez roulé sur la voie depuis Port Chuma ? laissa échapper Nancy, éberluée.

— Les amortisseurs sont assez solides, répondit Remo. Du moins, ils l'étaient.

— Et comment allez-vous la tourner dans l'autre sens ?

— Petit Père !

Sans dire un mot, les deux hommes se placèrent chacun à une extrémité de l'engin. Ils empoignèrent les pare-chocs, se penchèrent et Remo fit :

— Un.

Ils se redressèrent, soulevant la Land Rover.

— Deux, dit Remo d'une voix où ne perçait aucun effort.

Ils décrivrent un demi-cercle et la Land Rover se retrouva placée dans l'autre sens.

— Trois, fit Remo.

Et ils reposèrent le véhicule sur les rails.

— Comment avez-vous fait ? s'étrangla Nancy, médusée.

— Question d'entraînement, expliqua Remo avec un sourire jovial. En fait, un seul de nous aurait suffi, mais nous n'aimons pas faire de l'épate.

— Ce que je viens de voir est impossible, murmura Nancy.

— Alors, c'est que vous ne l'avez pas vu, riposta Remo, en lui faisant signe de s'asseoir à l'arrière.

Remo démarra et ils se mirent à avancer en cahotant. Nancy regretta de ne pas avoir mis un soutien-gorge spécial jogging et croisa les bras sous ses seins. Quand ils prirent un peu de vitesse, l'épreuve lui parut plus supportable. À condition de garder les dents serrées, ce qui s'avéra pratiquement impossible, car le vieil Asiatique n'arrêtait pas de récriminer d'une petite voix aiguë.

— Peut-être devrions-nous nous plaindre au roi de Gondwanaland, disait-il.

— À propos de quoi ? questionna Nancy.

— Des marques de respect qui me sont dues.

— Il veut parler de sa récompense, jeta Remo par-dessus son épaule.

— Excusez-moi, fit Nancy, mais pourquoi tenez-vous donc tant à posséder une patte d'apatosaure ?

— *De quoi ?* interrogèrent simultanément Remo et Chiun.

— D'apatosaure ; c'est le nom scientifique de cette espèce.

— J'ai eu une collection complète de dinosaures en plastique, objecta Remo. C'est un brontosauve que vous avez là.

— Vous devriez vous tenir au courant. Les paléontologues modernes lui ont donné le nom d'apatosaure.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Reptile trompeur.

— Je préfère « lézard tonnerre », grimaça Remo. Ça fait plus dinosaure. Comme ptérodactyle. Celui-là aussi, c'était un de mes préférés.

— Je regrette de vous informer que les ptérodactyles n'étaient pas des dinosaures.

— Mon œil.

— Écoutez, je ne sais pas quelle école vous avez fréquentée...

— L'Orphelinat Sainte-Thérèse. Ne me demandez pas où ça se trouve.

— Bon. Mais nos connaissances sur les dinosaures ont considérablement évolué au cours de la dernière décennie. Voyez-vous, ce que vous connaissiez sous le nom de brontosauve n'a jamais

vraiment existé. On avait confondu les ossements avec ceux d'un autre sauropode ; aujourd'hui, nous l'appelons apatosaure.

— Mais c'est toujours le plus gros de tous les dinosaures, non ?

— Non, il y en a de plus gros : le Supersaurus et l'Ultrasaurus, des sauropodes comme l'apatosaure. Et n'oublions pas le Seismosaurus, le plus gros sauropode connu à ce jour. Il vous aurait plu, Remo : son nom veut dire « reptile qui fait trembler la terre ».

— Votre grec est abominable, fit Chiun d'un ton méprisant, je ne comprends pas la moitié de ce que vous dites.

— Les dinosaures sont classés en différents ordres, tels que les saurischiens, avec des sous-ordres comme celui des sauropodes – des quadrupèdes herbivores pareils à notre vieille Citrouille...

— Puis-je lui expliquer moi-même ? demanda Remo d'un ton plaintif.

— Si vous y parvenez, fit Nancy en se renfonçant dans son siège.

— Chiun, essayez de me suivre. Avant l'apparition des humains, les dinosaures régnaient sur la terre. C'étaient des reptiles géants.

— Pas tous, objecta Nancy. Certains étaient des oiseaux.

— Comme des ptérodactyles ?

— Non, comme les tricératops.

Remo écrasa le frein ; Nancy faillit être projetée sur le siège avant.

— Les tricératops ! s'indigna Remo. Ceux qui avaient trois cornes ? Un peu comme des rhinos ?

— Oui.

— Des *oiseaux* ! Depuis quand ?

— Depuis leur apparition à la fin du Crétacé ; on sait maintenant que c'étaient des omithischiens, à bassin d'oiseau.

— C'est à cause de leur bassin qu'on les considère comme des oiseaux ?

— En simplifiant pour se mettre à la portée des moins de douze ans, oui.

— Foutaises ! Les oiseaux n'ont pas de cornes et ils n'étripent pas les autres animaux.

— L'autruche moderne le fait bien. Elle peut tuer un lion à coups de bec. Si vous placiez un squelette d'autruche à côté de celui d'un iguanodon, vous verriez ce que je veux dire.

— Je verrais que dalle, parce que l'un est reptile et l'autre un

oiseau. Point final. D'où sortez-vous toutes ces balivernes, au juste ?

— Vous pouvez vérifier dans n'importe quelle encyclopédie moderne.

— Vous voulez parier ?

— Certainement Dix mille dollars, d'accord ?

Remo hésita.

— Il faut que je réfléchisse, marmonna-t-il.

— C'est bien ce que je pensais. Plus fort en paroles qu'en actes, hein ?

— Petit Père, qu'en dites-vous ? fit Remo en fronçant les sourcils.

— Seul un idiot parierait contre une femme qui possède un dragon, rétorqua le maître de Sinanju.

Derrière eux, le train avançait poussivement. Le conducteur actionna son sifflet quand il les aperçut, au détour d'un virage.

— À moins d'abandonner le navire, je suggère que nous redémarrions, déclara Nancy.

Dépité, Remo obtempéra. Après un silence prolongé, il reprit :

— Les tricératops n'avaient pas de plumes, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Nancy. Mais les ptérodactyles étaient couverts de poils, ne put-elle s'empêcher d'ajouter.

— Impossible !

— Désolée de briser vos illusions, mais vous devriez vraiment vous mettre à jour.

— Vous dites des bêtises, tous les deux, décréta Chiun. Vous cherchez simplement à me dissuader de prolonger mon existence.

— Répétez-moi ça ? fit Nancy, en fronçant les sourcils.

— Je vais vous expliquer, dit Remo. L'un de ses ancêtres a mis la main sur un dragon, il y a quelques siècles, et il a filé avec tout le squelette.

— Ce squelette est-il toujours en votre possession, Mr. Chiun ? questionna Nancy, intéressée.

— On m'appelle « Maître », habituellement, et non, je ne l'ai plus. Yong l'a consommé jusqu'à la dernière phalange.

— Votre ancêtre a *mangé* un squelette fossile ?

— Non, il l’a bu.

— L’ancêtre de Chiun avait, paraît-il, tué un dragon, intervint Remo. Et il avait pilé les os pour fabriquer un élixir de vie éternelle, ou quelque chose comme ça.

— En Asie, on utilise parfois des os de dinosaures pour confectionner des philtres, dit Nancy d’un ton pensif. Combien de temps votre ancêtre a-t-il vécu, Maître Chiun ?

— Il a dilapidé cent quarante-huit hivers.

— Dilapidé ?

— Chiun pense qu’il aurait dû garder quelques os pour ses descendants, ajouta Remo.

— Oh.

Le soleil était déjà haut dans le ciel et Nancy commençait à transpirer abondamment. Elle constata que Remo et Chiun ne suaient pas et s’en étonna.

— Nous ne transpirons jamais, répondit Remo.

— Absurde. Tous les mammifères le font.

— Qu’est-ce qu’un mammifère ? demanda Chiun.

— Un dinosaure est un reptile et nous, nous sommes des mammifères, expliqua Remo.

— Parle pour toi. Moi, je suis un Coréen. Nous ne sommes pas comme les Blancs, qui disent descendre des singes.

— Tous les humains descendent de primates proches du singe, mais différents des singes actuels, l’informa Nancy.

— Certains ne sont pas descendus très loin, jeta Chiun, méprisant.

— Vous ne m’avez toujours pas expliqué pourquoi vous ne transpirez pas par cette chaleur, s’obstina Nancy.

— Nous ne transpirons pas parce que nous avons compris que nous n’y étions pas obligés, répondit Chiun. Les ennemis peuvent sentir notre transpiration. Transpirer, c’est mourir.

— Nous transpirons seulement en privé, ajouta Remo.

— Ce que vous décrivez là serait une faculté adaptative tout à fait stupéfiante, déclara lentement Nancy.

— Eh bien, les mammifères ont supplanté les dinosaures, après tout, fit Remo en haussant les épaules.

— Par accident.

— Mon œil ! Les dinosaures se sont éteints parce qu'ils étaient trop lents et trop bêtes.

— C'est faux.

— Ah oui, fit Remo en claquant des doigts. C'est parce qu'ils n'ont pas pu s'adapter au changement de climat, c'est ça ?

— C'est encore faux.

— D'accord, fit Remo d'un ton aigre, exposez-nous votre théorie, alors.

— Ce n'est pas *ma* théorie, mais peu importe. En gros, leur disparition est due à la collision de la Terre avec une comète. Un énorme nuage de particules a occulté la lumière du soleil, tuant ainsi les plantes dont se nourrissaient les herbivores. Et les carnivores, privés de leurs proies habituelles, disparurent à leur tour.

— Il n'empêche que les dinosaures étaient lents et stupides. Les mammifères les auraient évincés de toute façon, répliqua Remo.

— Là aussi, vous vous trompez. Les dinosaures étaient peut-être supérieurs aux mammifères. Ils occupaient chaque niche écologique et, sans cet accident cosmique, ils domineraient sans doute encore la planète.

— Je ne peux pas le croire.

— Et moi, je ne peux pas croire qu'un adulte ait le même système de pensée qu'un gamin de onze ans ! rétorqua Nancy.

— Vous vous comportez tous deux comme des enfants, trancha Chiun. Et je ne comprends pas la moitié de ce que vous dites.

— En tout cas, se rebiffa Remo, cette bestiole n'est pas un dragon.

— Sur ce point, renchérit Nancy, nous sommes d'accord, pour une fois.

— C'est un dragon africain, s'entêta Chiun. Et la chair qui recouvre ses os n'a aucune importance. Ce sont ses os qui comptent.

— Et vous ne les aurez pas, répliqua vivement Nancy. Mettez-vous bien ça dans le crâne, s'il vous plaît.

— Ingrate !

— Et celui qui avait une voile sur le dos... reprit Remo.

— Le diméetrodon ?

— C'est ça. C'était bien un dinosaure, non ?

— Non. On le considère aujourd'hui comme un ancêtre des mammifères.

— Bientôt vous allez me dire que le tyrannosaure était un kangourou, soupira Remo.

— Une femme qui ne croit pas aux pouvoirs d'un dragon est capable de tout, décréta Chiun d'un ton amer.

CHAPITRE XIII

Les nouvelles vont vite, dans la brousse et, à l'approche de chaque village, une foule de badauds les attendait le long de la voie. Des cris de ravissement, de surprise et de crainte acclamaient l'apparition du wagon plat et de sa cargaison saurienne. Le Maître de Sinanju saluait majestueusement la foule, qui lui répondait avec enthousiasme.

— C'est bon de trouver un pays où l'on nous apprécie, dit Chiun à Remo.

— Je crois qu'ils sont surtout emballés par le dinosaure, répliqua Remo.

— Peuh ! Tu verras que j'ai raison quand nous atteindrons la capitale, où je serai sans aucun doute accueilli par le roi.

— Le Gondwanaland est gouverné par un président, pas par un roi, fit remarquer Nancy.

— Quand ils le verront en ma compagnie, fit Chiun avec superbe, ses sujets exigeront qu'il soit couronné, car ils savent bien que celui qui est l'ami du Maître de Sinanju dort serein dans son château.

— Avez-vous pensé à le faire interner ? chuchota Nancy à l'oreille de Remo.

— Je le ferai le jour où j'aurai envie de voir des gars en blouse blanche démembrés sous mes yeux.

Nancy se rappela le sort du colonel Moutarde et reprit :

— Je présume qu'il pratique les arts martiaux ?

— Bruce Lee lui a appris tout ce qu'il sait, acquiesça Remo.

Chiun cracha bruyamment par la fenêtre ouverte.

— Pourquoi fait-il cela ? questionna Nancy.

— Purification rituelle. Je vous expliquerai.

— Ne prenez pas cette peine.

Skip King redescendit du toit, où il avait conféré avec les Bérêts Burger, qui avaient décidé de s'y réfugier lorsque Chiun, un peu plus tôt, était monté dans le compartiment. Il tenait son talkie-walkie à la main, et son visage était soucieux.

— J’ai contracté Port Chuma. La nouvelle a déjà touché la capitale.

— C’est une bonne ou une mauvaise chose ? interrogea Nancy.

— Plutôt mauvaise. La populace exige que Citrouille reste en Afrique ; nous allons être contraints de nous rendre directement aux quais pour le charger à bord du vaisseau.

— Quel genre de vaisseau peut transporter un dinosaure ? questionna Remo.

— Un engin fabuleux. Si nous avons le temps, nous vous le montrerons peut-être.

— C’est vrai ? Chouette ! railla Remo.

— Ingrat, lança Chiun.

— Qu’est-ce qu’il a ? s’étonna King. Nous vous laissons monter dans le train après que vous ayez bousillé vos amortisseurs – et ce, en dépit de la pagaille que vous avez semée...

Le train s’immobilisa contre le butoir et Skip King bondit de son siège.

— OK, allons-y ! Cameramen, faites votre boulot. La moitié d’entre vous filme le transfert, l’autre la cérémonie.

— Je vais inspecter le navire, décida Nancy. Si l’environnement n’est pas adapté, je devrai m’opposer au transfert.

— Vous devez assister à la cérémonie, fulmina King.

— Je dois avant tout veiller au bien-être de Citrouille.

— Nous avons retrouvé la civilisation, à présent, déclara King. Ici, il existe une hiérarchie naturelle et ce sont les hommes qui commandent.

— Laissez votre hiérarchie naturelle en dehors de cela, si vous ne voulez pas avoir à expliquer la mort de ce dinosaure, riposta Nancy.

— Ou à disputer quelques rounds avec Chiun et moi, intervint Remo.

— Bon, concéda King, qui avait brusquement pâli. Faites votre inspection. Mais soyez sur le podium quand le président prononcera son discours.

Un certain capitaine Condiment les escorta jusqu’à l’embarcadère, en observant une distance respectable. Nancy s’attendait à trouver un gros cargo, peut-être un porte-conteneurs ou même un pétrolier, mais au lieu de cela, elle vit un engin d’un blanc étincelant posé sur l’eau comme un 747 accidenté ; mais il ne possédait que des moignons d’ailes, et pas de réacteurs. En revanche, il était équipé de deux

grosses hélices à l'arrière. Sa partie supérieure était ouverte en deux, et des filins pendant de grues géantes s'y enfonçaient.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Remo.

— Un écranoplane, répondit le capitaine Condiment.

Ils le regardèrent, ahuris.

— C'est un navire volant, un hydroptère à ailes rétractables, ce que les Russes appellent un écranoplane.

— Qu'est-ce que les Russes viennent faire là-dedans ?

— Ils ont conçu cet engin pour le débarquement de troupes sur le sol étranger. Ça vole au ras de l'eau comme un aéroglisseur, mais beaucoup plus vite et avec une charge utile beaucoup plus importante. Quand l'Union soviétique a fait faillite, les Russes ont décidé de mettre leur monstre en location ; ce modèle s'appelle *Orlyonok* – « Petit Aigle ».

— Je m'oppose absolument à ce que nous transportions Citrouille jusqu'en Amérique par la voie des airs, déclara Nancy.

— Docteur Derringer, vous ne comprenez pas...

— Je comprends parfaitement. Dites à ce crétin de King que c'est ma décision, et qu'elle est irrévocable.

— Oh-oh. Trop tard, fit Remo.

Nancy regarda dans la direction qu'il indiquait : deux grues étaient déjà à l'œuvre, soulevant délicatement le dinosaure de son wagon. La tête et la queue de l'animal pendaient mollement et sa langue fourchue dépassait de sa gueule.

— Les idiots ! s'écria Nancy. Ils n'ont pas assujetti ses extrémités.

— Je suppose qu'ils sont pressés, dit le capitaine Condiment. J'ai entendu dire que les indigènes étaient en effervescence.

Nancy se tourna vers Remo et Chiun.

— J'ai besoin de votre aide.

— Tout ce que vous voudrez, répondit Remo.

— Oui, ajouta Chiun. Nous fixerons le prix par la suite.

Remo cligna de l'œil comme pour dire à Nancy de ne pas s'inquiéter.

— Entendu. Je voudrais que vous mainteniez la tête de Citrouille. Je sais que vous pouvez faire des choses étonnantes.

Le capitaine. Condiment les conduisit jusqu'à un pont flottant, qui leur donna accès à une porte ouverte dans le flanc de l'engin. Ils

entrèrent dans la soute et Nancy examina brièvement les lieux.

— Je crois que vous feriez mieux de partir, dit-elle au capitaine Condiment. Dix tonnes de reptile ne vont pas tarder à descendre dans cet espace relativement étroit.

Le capitaine fila sans demander son reste.

Les grues positionnèrent la bête au-dessus de la soute.

— Bien, dit Nancy d'une voix tendue, dans l'ombre grandissante. Inutile de s'occuper de la queue. Mais si la tête se replie sous le corps, elle risque d'être écrasée.

— Il suffit de la tenir éloignée du corps, c'est tout ? fit Remo.

— Oui. Vous pouvez le faire ?

— Bien sûr.

Nancy se retira en lieu sûr et, les mains moites, suivit toute l'opération, qui dura quinze minutes.

Remo et Chiun prirent place en dessous de l'énorme tête, qui se rapprochait de la cloison métallique. Tels des ouvriers du bâtiment guidant une poutrelle, ils s'emparèrent du museau et du menton et, échangeant un signe, s'écartèrent du corps qui continuait à descendre. La tête était déjà assez lourde, Nancy le savait, mais ce n'était rien en comparaison du cou gigantesque. Toutefois, les deux hommes avaient l'air de savoir exactement comment procéder. Ils se déplaçaient vers la gauche quand le cou commençait à se tordre vers la droite et vice versa. Ils semblaient deviner par instinct comment se répartissait le poids du reptile. C'était cela, plus que leur force prodigieuse, qui impressionnait le plus Nancy.

Quand les pattes colossales touchèrent le sol, le cou était étiré au maximum, ou presque. C'était le moment crucial.

Puis, tout fut terminé. D'un seul coup, sans effort. Les pattes se replièrent de chaque côté du corps massif, et le ventre plissé entra en contact avec le sol métallique. Le cou était étendu bien à plat, la tête reposant sur le menton.

Nancy s'avança et inspecta le dinosaure en silence.

— Elle ne se répand pas en remerciements, murmura Chiun à son élève.

— Laissez-lui une minute. Il faut qu'elle vérifie tout. Comme vous quand vous prenez l'avion.

— Je ne volerai pas dans cet avion aux ailes coupées, en tout cas.

Nancy poussa une exclamation de contrariété.

— Zut, zut et zut ! disait-elle.

— Qu'y a-t-il ? demanda Remo.

— J'ai oublié de « sexer » l'animal.

— Ah, fit Remo.

— Quelle sorte de femme est-ce donc, pour vouloir s'accoupler à un dragon ? murmura Chiun, offusqué.

— Elle veut simplement dire qu'elle n'a pas déterminé son sexe, expliqua Remo.

— C'est une femelle, proclama Chiun.

— Comment le savez-vous ? interrogea Nancy.

— Les dragons mâles ont une plus grosse tête. Celle des femelles est petite, parce qu'elle contient un cerveau moins développé. Comme chez les humains.

— Merci pour ce précieux renseignement, fit Nancy d'une voix acide.

— Elle n'a toujours pas l'air reconnaissante, fit Chiun en plissant le nez.

— Soyez patient.

— J'y suis disposé, du moment qu'elle m'accorde un os.

— Personne n'a dit qu'elle serait reconnaissante à ce point.

— Rien qu'un os de l'orteil, alors. En attendant que la bête meure de mort naturelle. À ce moment je réclamerai l'os de mon choix.

— Les dragons ont-ils des orteils ? demanda Remo.

— Les vrais en ont.

— Mais c'est un dragon africain. On ne sait jamais, vous feriez mieux de vérifier.

De sa démarche aérienne, le Maître de Sinanju s'avança jusqu'à la patte postérieure droite de l'animal. Il se pencha pour examiner les coussinets digitaux.

— Vous cherchez des épines ? interrogea Nancy.

— Je cherche un orteil.

— Il en a bien un, et même plusieurs. Satisfait ?

— Je le serai dès que vous aurez coupé le plus gros pour me le donner.

— Vous n'allez pas recommencer !

Au-dehors, une immense clameur s'éleva. Au début, on pouvait la prendre pour une ovation. Mais elle s'intensifia et il devint vite évident qu'il s'agissait de cris de colère.

— Je vais voir ce qui se passe, dit Nancy.

— C'est le roi qui vient d'apparaître à ses sujets, la renseigna Chiun.

— Vous comprenez ce qu'ils disent ?

— Non, mais je sais que ce bruit est celui que fait un peuple en face d'un roi fort.

— On dirait plutôt qu'ils s'apprêtent à lyncher quelqu'un, remarqua Remo.

— Oui, et j'aimerais bien savoir ce qui se passe, dit Nancy. Vous voulez bien surveiller Citrouille, tous les deux ?

— N'ayez aucune crainte, lui assura Chiun d'une voix sonore. Il n'advient aucun mal à ce noble animal tant que le Maître de Sinanju le protégera.

— Et je reste dans le coin, pour empêcher Chiun de lui tripoter les orteils, ajouta Remo.

CHAPITRE XIV

Skip King était assis au premier rang, derrière le podium sur lequel le président de la République du Gondwanaland vociférait en menaçant du poing la foule chaque seconde plus nombreuse.

Ses sujets agitaient le poing, eux aussi. Tout le monde semblait en colère mais on était dans le tiers-monde, et brandir le poing était peut-être une façon de saluer, qui sait ?

King avait suivi un cours accéléré sur les coutumes locales, mais son esprit était tellement empli de visions mirifiques concernant sa carrière qu'il avait été incapable d'y porter attention, encore moins de prendre des notes. Il écoutait donc ces hurlements incompréhensibles en espérant, envers et contre tout, qu'il s'agissait d'une manifestation d'enthousiasme et non d'un début d'émeute.

Des pancartes avaient surgi dans la foule. King se tordit le cou pour mieux voir. Certaines étaient rédigées en swahili, mais la plupart étaient en anglais.

LE BRONTOSAURE AFRICAIN AUX AFRICAINS

proclamait l'une d'elles.

LES ESPÈCES AFRICAINES EN DANGER SONT AFRICAINES PAS
AMÉRICAINES !

disait une autre.

— Oh-oh, ça risque de mal tourner, fit King, en regardant autour de lui. Où est passée cette blonde dominatrice ? Peut-être que la vue de ses nichons calmera cette bande de clowns.

À cet instant, le président Oburu se mit à parler en anglais, à l'intention des micros de l'équipe de tournage.

— En récompense de l'hospitalité accordée par notre pauvre nation à ses représentants, Burger Triumph a accepté d'installer des restaurants franchisés dans nos deux grandes villes. Les candidatures doivent être adressées à mon cousin, le ministre du Commerce.

King sourit. Cela marcherait peut-être. Des gens qui mangeaient du singe devraient leur être sacrément reconnaissants de pouvoir goûter à un bon hamburger américain passé au micro-ondes et aplati entre deux moitiés de petit pain. Mais au lieu de cela, les manifestants redoublèrent de fureur.

— Nous ne voulons pas des cochonneries des Blancs !

— Nous voulons notre brontosauve ! Il fera accourir les touristes avec leurs devises !

— Oui. Nous voulons notre brontosauve ! Le brontosauve doit rester au Gondwanaland !

Le président Oburu se tourna vers King, avec l'expression d'un bouledogue confronté à une clôture infranchissable.

— Vous voulez essayer ? lui demanda-t-il.

King se leva, redressa sa cravate et s'avança vers le micro. Serrant ostensiblement la grosse main baguée du président entre les siennes, il lui déclara avec assurance :

— Je vais régler ça.

Le président se détournait, empochant furtivement l'enveloppe bourrée de dollars que King lui avait glissée.

King leva les bras. Il avait suivi d'innombrables séminaires sur l'art de parler en public et connaissait toutes les ficelles. Le rugissement de la foule se mua bientôt en murmures courroucés. King baissa les bras et commença son discours.

— Peuple du Gondwanaland, ne considérez pas ceci comme une perte sèche, mais comme un bénéfice net.

Le murmure s'enfla.

— Vous ne perdez pas un dinosaure au cerveau lent, non, vous gagnez une part du Rêve Américain. Les frites de Burger Triumph sont les plus croustillantes de la planète. Nos milk-shakes aux édulcorants de synthèse existent en six parfums et nous utilisons la meilleure viande de bœuf hongrois dans nos Bongo Burgers. Elle arrivera directement par bateau de Varsovie – ou quelle que soit la capitale de Hongrie aujourd'hui.

On lui répondit par des huées et des poings brandis :

— Le brontosauve doit rester en Afrique ! Le brontosauve doit rester en Afrique !

C'est alors que Nancy Derringer se glissa jusqu'au fauteuil vide qui l'attendait au premier rang.

— Attendez, hurla Skip King dans le micro. Voici quelqu'un que vous devez écouter. Je vous présente la plus haute autorité mondiale en matière de dinosaures, la charmante Nancy Derringer !

Et il se retourna pour siffler à l'adresse de Nancy :

— Venez, mon petit. L'entreprise a besoin de vous.

Nancy s'avança comme si elle marchait sur du verre.

— Que dois-je dire ? interrogea-t-elle, hésitante.

— N'importe quoi pour essayer de les calmer, nous devons déguerpir d'ici avant qu'ils cassent tout.

Rougissante, Nancy prit le micro.

— Je sais ce que vous ressentez... commença-t-elle.

La foule rugit.

— Mais dans l'intérêt de la science, c'est la meilleure solution.

La foule siffla.

— Nous disposons en Amérique d'installations bien adaptées à l'animal.

La foule la conspua.

— Et j'ai l'espoir que l'apatosaure sera remis en liberté après le laps de temps nécessaire à une étude approfondie.

Des rires de dérision s'élevèrent de la foule.

— Essayez de comprendre. C'est pour le bien de l'animal.

— Hou ! brailla quelqu'un. Vous allez le tuer pour engraisser les riches Américains avec sa viande.

— Oh, soyez sérieux. Qui vous a dit une chose pareille ?

— Je l'ai lu dans l'*International Enquirer*.

— Oh, allons donc.

Une pierre fendit l'air et alla heurter le sommet du crâne de Skip King.

— Ouille ! s'écria-t-il en se couvrant la tête de ses mains.

Toutes sortes de projectiles se mirent à pleuvoir.

— Faites quelque chose ! dit King au président Oburu.

Celui-ci lança un ordre bref à son neveu, le ministre de l'Intérieur, lequel se pencha vers son fils, l'adjoint au ministre, qui conféra rapidement avec son demi-frère, le chef de la police secrète, qui se leva et souffla dans un sifflet d'argent suspendu à son cou par une chaîne en or.

Les forces de l'ordre n'attendaient visiblement que ce signal. Des grenades lacrymogènes s'abattirent sur la foule, des blindés surgirent et des canons à eau commencèrent à disperser les rangs les plus proches de l'estrade présidentielle.

Dans la confusion, King hurla aux cameramen :

— Coupez ! Ne filmez pas ça, compris ?

Puis il se porta au côté de Nancy, et lui souffla :

— Ne vous inquiétez pas, Nancy. Je vous protégerai.

— Tout ça est votre faute ! s'exclama Nancy.

Elle leva la main pour le gifler, mais il se couvrit le visage à temps.

— Allons, la peur vous rend hystérique. Venez !

Alerté par le bruit des grenades, Remo ouvrit la porte de l'écranoplane. La brûlure des gaz lacrymogènes le fit refluer aussitôt à l'intérieur.

— Que se passe-t-il ? demanda Chiun.

— Du vilain, répondit Remo en toussant.

— Je suis chargé de surveiller ce noble animal, déclara Chiun d'un ton impérieux. Tu peux aller régler ce problème, si tu veux.

— J'ai compté ses orteils, le prévint Remo. Il y en a vingt, et il vaut mieux qu'il y en ait toujours le même nombre à mon retour !

— Rapporteur !

Remo remplit ses poumons et sortit de l'*Orlyonok*. Une vague de manifestants déferlait vers lui, des mouchoirs ou d'autres bouts d'étoffe plaqués sur leur nez et leur bouche. Leurs yeux étaient rouges, larmoyants et ils n'étaient pas disposés à lui laisser le passage. Remo, expulsant un jet lent mais continu de dioxyde de carbone par les narines pour empêcher le gaz de pénétrer dans ses poumons, se porta à leur rencontre. Il découvrit une brèche, s'y faufila, et avança à contre-courant. C'était comme de lutter contre une marée montante. Bientôt, il n'y eut plus d'espace entre les corps étroitement comprimés des fuyards, et il changea de tactique. Il sauta en l'air et retomba sur la tête d'un homme. Celui-ci sentit à peine un effleurement fugitif. Déjà, Remo avait posé un pied sur une deuxième tête. Il avançait si vite que les gens avaient juste le temps de se toucher les cheveux et de se retourner pour voir un homme blanc qui semblait courir dans les airs.

Remo arriva devant le podium, derrière lequel les orateurs accroupis essayaient de ne pas respirer les gaz toxiques. Il aperçut Nancy, aux prises avec Skip King.

— Il est temps de partir, lança-t-il.

— Comment ? Tout est barré. Nous sommes coincés.

— Laissez-moi faire, dit-il en lui tendant la main.

Aussitôt, King tira Nancy en arrière.

— Bas les pattes ! C'est moi, son sauveteur. Nancy, restez avec moi.

— Remo, pourriez-vous m'aider à me débarrasser de ce lèche-bottes ? fit Nancy d'une voix agacée.

— Tout de suite, répondit Remo.

Il saisit King à la gorge, serra, et King se mit au garde-à-vous, les dents serrées et l'expression docile.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, croassa-t-il.

— Ce serait plus sage, car ta colonne vertébrale me paraît exceptionnellement cassante, aujourd'hui.

— C'est aussi ce que je me disais, fit King d'un air piteux.

— Suivez-moi, ordonna Remo.

— Mes cameramen ! s'écria King. Nous ne pouvons pas les laisser ici !

— Depuis quand a-t-il des élans humanitaires ? demanda Remo.

— Depuis qu'il a confié toutes les cassettes aux techniciens, répondit Nancy.

— Par ici ! Par ici ! brailla King en agitant les bras pour attirer l'attention de son équipe.

Les cameramen se regroupèrent autour d'eux.

— Tout le monde va bien ? interrogea Nancy.

— Ne vous occupez pas de ça ! glapit King. Vous avez toujours les cassettes ?

— Oui, Skip, dit le responsable des relations publiques.

— Hors caméra, appelez-moi Mr. King, compris ?

Sous la conduite de Remo, ils sortirent par un des côtés de l'estrade, là où la foule était moins dense. La fumée des lacrymogènes commençait à se dissiper, mais le canon à eau aspergeait tout ce qui passait à sa portée. Le sol était détrempé. Remo amena le petit groupe au pied d'une des grues géantes. Il l'escalada et heurta du revers de la main la base du support. Le métal céda et, lentement, la grue commença à s'incliner. Remo calcula rapidement sa trajectoire, donna un coup de poing de l'autre côté pour la rectifier et, satisfait, poussa à deux mains.

— *Timber !*

Mais, plus que le cri d'alerte des bûcherons que Remo venait de lancer, ce fut le grincement du métal torturé qui incita ceux qui entouraient la grue à se disperser en tous sens, comme des fourmis surprises par un tremblement de terre.

La grue écrasa sous elle deux camions-citernes qui se trouvaient sur son passage, puis s'immobilisa, formant un pont vers l'écranoplane.

Remo aida Nancy à se hisser sur les poutrelles. Les autres les rejoignirent et, en file indienne, ils traversèrent cette passerelle improvisée, qui les mena à courte distance du ponton flottant. La foule, pourchassée par la police, avait déserté les lieux.

Ils montèrent à bord de l'*Orlyonok* par l'écoutille latérale, et Skip King, qui s'était débrouillé pour ingérer une bouffée de gaz lacrymo, se rua vers les toilettes, d'où montèrent bientôt de bruyants haut-le-cœur. Le capitaine Condiment prit la direction des opérations.

— Que chacun s'assoie à la place qu'on lui a assignée. Le pilote s'apprête à faire décoller l'oiseau.

— Je reste auprès de Citrouille, déclara Nancy.

— Ce n'est pas une bonne idée, dit le capitaine.

— Peut-être, mais c'est la mienne, répliqua Nancy en se dirigeant vers la soute.

— Je vais vous aider à compter les orteils, proposa Remo.

— Désolé, monsieur, fit le capitaine, lui barrant la route. Vous ne faites pas partie de l'équipe. Je ne peux pas vous laisser monter à bord sans autorisation.

— Je viens de sauver la peau de tous ces gens, objecta Remo.

— Il me faut l'autorisation de Mr. King.

— Jetez-le dehors ! brailla King derrière la porte des toilettes, avant de se remettre à vomir.

— Essayez, pour voir, dit Remo au capitaine.

À cet instant, le Maître de Sinanju fit son apparition.

— Remo, je ne reste pas sur cet engin, qui est visiblement incapable de voler.

— Zut.

— Et je ne m'attarderai pas plus longtemps en compagnie de ces ingrats.

— Vous gagnez par abandon, annonça Remo au capitaine

Condiment.

— Viendrez-vous me voir aux États-Unis ? demanda Nancy à Remo.

— Peut-être.

Les moteurs se mirent à vrombir. Le Maître de Sinanju quitta le bord, suivi d'un Remo à la mine orageuse. On détacha le pont flottant, puis l'écoutille se referma avec un bruit sec.

Remo se tourna vers Chiun.

— Qu'est-ce qui vous a pris ?

— Chut. Je veux voir ce qui va se passer. Il se peut que le vaisseau coule et je pourrai ainsi prendre tout un os de cuisse.

Remo croisa les bras. L'*Orlyonok* se mit en marche, propulsé par les deux hélices arrière. Deux énormes turboréacteurs, disposés de part et d'autre du nez de l'appareil, se mirent à rugir, injectant de l'air comprimé sous les ailettes. L'écranoplane fit un bond en avant, et s'éleva soudain au-dessus des vagues. Il s'élança vers le large à une allure soutenue.

— On dirait que ça marche, finalement, fit Remo. Vous pouvez dire *sayonara* à votre os.

Chiun plissa les yeux.

— Viens, Remo, dit-il en sautant dans l'eau.

Il releva le bas de son kimono et se mit à barboter dans les flots. Puis, comme s'il avait découvert des marches submergées, il se mit à courir sur l'eau, usant de la technique précédemment employée par Remo pour courir sur les têtes des gens sans leur briser le cou.

Remo plongeait à son tour.

L'écranoplane continuait à prendre de la vitesse. Ils le rattrapèrent au bout de cinq minutes et grimpèrent sur l'ailette de tribord. Ils s'étendirent sur sa surface lisse et s'y agrippèrent aussi obstinément que des étoiles de mer. À bord, personne ne remarqua ces deux passagers clandestins, jusqu'à ce que Skip King, regardant par un hublot de tribord, quelques heures plus tard, croie voir le vieux Coréen assis calmement sur le bord de l'aile, le dos tourné au vent de l'hélice qui plaquait si étroitement son vêtement sur son corps qu'on pouvait lui compter les vertèbres.

Il cligna des paupières. Ce devait être son imagination. Sans rien dire, il alla s'asseoir à bâbord.

Là, il crut voir l'autre – Remo –, allongé sur l'aile et prenant un bain de soleil avec la même décontraction que s'il se trouvait sur une

chaise longue.

Averti par un sixième sens, Remo sentit le regard de King posé sur lui. Il se redressa et lui adressa un signe de la main. Machinalement, King agita la main en retour, puis se ravisa brusquement.

Pendant toute l'heure qui suivit, des hoquets nauséeux s'échappèrent des toilettes, par intermittence.

CHAPITRE XV

L'Orlyonok traversa l'Atlantique en exactement onze heures, vingt-huit minutes et seize secondes. Lorsque ses turboréacteurs se mirent à tourner au ralenti, Remo se redressa. Une brise venue du rivage apportait à ses narines sensibles tout un mélange d'odeurs – nourriture, gaz d'échappement, pollution. La civilisation. Il faisait nuit et la lune éclairait une plage de sable pâle.

— Hé, Petit Père, appela Remo, prêt pour l'atterrissage ?

— Le dernier arrivé prépare le dîner, couina Chiun.

Remo sauta à bas de l'aile. Il dépassa l'appareil et il aperçut le Maître de Sinanju courant à sa hauteur, battant l'air de ses bras grêles et actionnant vigoureusement ses jambes sous l'ample kimono. Remo accéléra. Sous ses pieds, les vaguelettes étaient comme des galets glissants, mais il se déplaçait si vite qu'il trouvait une prise suffisante pour continuer à avancer, sans pour autant rompre la tension de surface.

Puis il sentit sous sa semelle le crissement du sable mouillé.

— J'ai gagné ! dit Remo, en se retournant.

Chiun n'était nulle part en vue.

— Oh, non, fit Remo, en revenant sur ses pas.

Il venait juste d'enfoncer ses deux pieds dans l'eau froide quand derrière lui la petite voix aiguë lança :

— Tu as été encore plus lent que d'habitude. Et tu t'es mouillé les pieds, ajouta-t-il en montrant les mocassins détrempés de Remo.

— C'est parce que je pensais que vous aviez coulé.

— Quiconque pense une chose pareille mérite de marcher dans des chaussures pleines d'eau de mer.

— Je ne vous ai pas vu me doubler, dit Remo en revenant vers la plage, ses pieds faisant *floc-floc* dans ses souliers.

— Et si tu n'as pas appris à voir avec tes deux yeux, tu ne verras jamais la main qui te tuera, répliqua Chiun, une lueur de triomphe dans les yeux. Ce soir, nous mangerons du poisson, ajouta-t-il d'un ton mielleux.

— Il y a peut-être un bon restaurant dans le coin ?

Ils regardèrent autour d'eux. Ni la plage ni les quais ne leur étaient familiers. L'écranoplane continuait à glisser vers le rivage et des remorqueurs se portèrent à sa rencontre. Lentement, ils le guidèrent jusqu'à la plage et le nez de l'appareil se posa sur le sable, parmi les coquillages et le bois flotté.

— Formons un comité d'accueil, suggéra Remo.

— J'accueillerai volontiers un os d'orteil, mais rien de moins.

Ils attendirent patiemment l'ouverture de l'écoutille.

Le colonel Moutarde passa la tête dehors.

— Bienvenue, dit Chiun.

— Nous vous avons manqué ? demanda Remo.

La bouche et les yeux du colonel s'arrondirent, et il tenta de refermer précipitamment l'écoutille. Remo la retint du bout des doigts. De l'autre côté, Moutarde s'arc-bouta de toutes ses forces. Remo tira négligemment la porte vers lui et le colonel s'écrasa dans le sable, la tête la première.

— Que se passe-t-il ici ? tempêta King, en apparaissant sur le seuil.

— Nous sommes le comité d'accueil, chantonna Remo.

King poussa un hurlement aigu et rentra dans l'appareil.

Nancy Derringer sortit à son tour.

— Comment avez-vous fait ?...

— Peu importe, répondit Remo. Comment va le bronto ?

— C'est un apatosaure. Et il dort comme un agneau. C'est bizarre, poursuivit Nancy en regardant autour d'elle, je ne vois pas de journalistes.

— Ce n'est pas moi qui m'en plaindrais, fit Remo.

— Moi non plus, mais j'avais pris l'habitude de recevoir des projecteurs en pleine figure chaque fois que je me retournais.

— Pas de journalistes, cria King de l'intérieur de l'appareil, la voix tremblante. Nous ne voulons pas montrer Citrouille au public avant d'être fin prêts.

— Où sommes-nous, au fait ? demanda Remo à Nancy.

— À Dover, dans le Delaware, où Burger Triumph a son siège. C'est la partie qui m'inquiète le plus : débarquer Citrouille et le transporter à travers la ville. Il a déjà été suffisamment stressé comme ça.

Remo aperçut deux grues montées sur des chalands, un peu plus

loin dans le port.

— C'est reparti pour un tour, dit-il.

— Oui, je me demande si ces grues feront l'affaire.

— Excusez-nous un instant, dit Remo, en faisant signe à Chiun de le suivre.

Ils conférèrent quelques minutes à l'écart, puis revinrent vers Nancy.

— Nous avons une idée, annonça Remo.

— Oui ?

— Mais elle risque de déplaire à beaucoup de gens.

— Assurera-t-elle la survie de Citrouille ?

— Je vous le garantis.

— Dans ce cas, peu importe. Dites-moi seulement ce que je dois faire.

— Un petit somme, répondit Remo.

— Pardon ?

Mais avant qu'elle ait pu entendre la réponse, des doigts d'acier s'étaient resserrés sur son cou, comprimant un point sur sa nuque. Elle perçut un léger déclic et, quand elle se réveilla, au bout d'un laps de temps indéterminé, elle était assise dans l'un des sièges de l'*Orlyonok*, entourée des autres membres de l'expédition ronflant à qui mieux mieux. À l'exception de Skip King, qui, pour une raison quelconque, était agenouillé par terre, la tête enfouie sous le coussin du fauteuil.

Nancy se sentait encore endormie et ses souvenirs étaient confus. Puis un grincement métallique suraigu la fit se lever d'un bond. Il semblait provenir de la soute. Elle courut vers la porte et tenta de l'ouvrir, en vain. Elle paraissait soudée. Elle se rua vers la sortie principale. Là encore, le levier de blocage refusa de bouger et, de l'arrière de l'appareil lui parvinrent d'autres gémissements de métal torturé.

Elle gravit en trombe l'escalier en spirale et gagna le pont supérieur. Le pilote et le copilote dormaient dans le cockpit. Elle grimpa enfin jusqu'au dôme d'observation qui se trouvait à l'arrière.

— Oh, mon Dieu !

L'appareil semblait avoir été désossé. Entre l'endroit où elle se tenait et l'avant de l'écranoplane, il n'y avait plus que des poutrelles mises à nu.

L'apatosaure somnolait sur la plate-forme en plein air qui avait été la soute. Il semblait ne pas avoir souffert de l'incroyable explosion – de quoi d'autre pouvait-il s'agir ? – qui avait éventré l'arrière de l'*Orlyonok*.

Nancy vit alors Remo, un pied négligemment posé sur une poutrelle. Au moment où elle se demandait ce qu'il faisait, il appuya de tout son poids. Il ne devait pas peser plus de soixante-quinze kilos, estima Nancy, mais la poutrelle se brisa comme une branche sèche et s'abattit sur le sable.

Remo leva la tête, l'aperçut, et brandit victorieusement le pouce.

Faiblement, Nancy agita la main en réponse. Puis elle s'assit et s'ébroua vigoureusement.

— C'est impossible, dit-elle à haute voix.

Peu de temps après, l'écoutille principale fut arrachée de ses gonds et Nancy se rua dehors.

— Procédez à l'examen, dit Remo, le visage impassible.

Elle courut vers l'arrière. L'apatosaure était toujours plongé dans sa stupeur narcotique. Elle ne découvrit aucune blessure sur sa peau orange et poussa un long soupir de soulagement.

Chiun apparut soudain, surgissant de nulle part.

— Ne vous inquiétez pas, il a encore tous ses orteils.

— J'ignore comment vous avez fait, mais...

Un engin arriva bruyamment au bout du quai en faisant résonner son klaxon. Des phares gigantesques trouèrent la nuit, les aveuglant.

— Qu'est-ce que c'est ? haleta Nancy.

— Au hasard, je dirai : la brantomobile officielle, répondit Remo.

Dans un crissement de freins, l'énorme véhicule s'immobilisa. Les phares s'éteignirent et ils recouvrèrent la vue.

— Ça ressemble à un porte-missiles, commenta Remo.

— On peut faire confiance à King pour acheter les plus gros joujoux, soupira Nancy.

— Et nous vous faisons confiance pour surveiller le chargement du bronto à bord de cet engin, d'accord ?

— Où allez-vous ?

— Notre mission est accomplie, nous nous retirons du jeu.

— Je ne partirai pas sans avoir reçu ma juste rétribution, déclara Chiun en levant le menton.

— Vous avez votre château, dit Remo. De quoi vous plaignez-vous ?

— Un château ? fit Nancy.

— C'est une longue histoire. Je vous la raconterai un jour, lança Remo en s'éloignant.

Obéissant à une impulsion, Nancy le retint par le bras. Celui-ci parut aussi dur et musclé qu'il devait l'être – étant donné que son possesseur venait de démonter un hydroptère géant sans l'aide d'aucun outil.

— Je vous dois beaucoup, dit-elle. Voulez-vous que nous échangions nos numéros de téléphone ?

Remo hésita. À contrecœur, Nancy lâcha son bras et son front se plissa.

— Je sais que j'ai détruit vos illusions d'enfant, mais...

— Nous n'avons pas le téléphone, intervint Chiun.

— Nous n'avons même pas encore de meubles, ajouta Remo. Mais écoutez, donnez-moi votre numéro.

Nancy lui tendit sa carte.

— Cryptozoologie ? lut Remo, intrigué.

— Appelez-moi un de ces jours, je vous raconterai, fit Nancy en souriant. Entendu ?

— Entendu.

Et ils disparurent.

Nancy regarda les hommes qui descendaient du camion géant, puis l'apatosaure paisiblement endormi dans la carcasse démembrée de l'écranoplane, et murmura pour elle-même :

— Je ne sais pas comment je vais expliquer tout cela. Et puis, après tout, pourquoi le ferais-je ? ajouta-t-elle. C'est Bwana King, le responsable. À lui de fournir les explications.

Elle s'avança vers les camionneurs, le sourire aux lèvres.

CHAPITRE XVI

Remo et Chiun durent marcher pendant trois kilomètres avant de trouver une cabine téléphonique.

— Je suis content, disait Remo. J'ai accompli ma bonne action de la semaine.

— Puisses-tu te réjouir autant le jour de mes funérailles, fit Chiun d'une voix amère.

— Écoutez, fit Remo en se rembrunissant. Premièrement, je ne crois pas que les os de dragon soient une fontaine de jouvence. Deuxièmement, ce n'est pas un dragon. Et notre mission consistait à le sauver. Smith sera satisfait.

— Pas quand il apprendra que ton inflexibilité me condamne à une vie écourtée.

— J'ai une bonne nouvelle pour vous, répliqua Remo en fouillant ses poches, à la recherche de monnaie. Je ne pense pas que Smith croie à ces boniments, lui non plus.

Le Maître de Sinanju tourna le dos à son élève. Remo appuya sur la touche portant le chiffre 1 jusqu'à ce que le système automatique lui transmette la voix acide de Harold Smith.

— Remo, où êtes-vous ?

— Dans le fin fond du Delaware. Mission accomplie. Le bronto est sur la plage et ils doivent être en train de le charger sur le camion à l'heure qu'il est. Et, mieux que tout, nous avons gagné la reconnaissance éternelle du D^r Nancy Derringer, qui m'a donné sa carte. C'est une cryptozoologiste, quel que soit le sens de ce mot.

— C'est quelqu'un qui recherche des animaux qui n'existent peut-être pas, répondit Smith, qui ne paraissait nullement surpris d'apprendre que le dinosaure, lui, existait bel et bien. Je suis heureux que tout se soit bien passé. Et j'ai une information qui vous intéressera sûrement.

— Oui.

— J'ai examiné le dossier de Roy Shortsleeve, le condamné à mort que vous croyez innocent. En août 77, Shortsleeve était parti camper avec deux autres hommes. C'est la carabine de Shortsleeve qui a servi à abattre la victime, mais il a toujours clamé son innocence. Selon lui,

ce serait le troisième homme, un certain Doyce Deek, qui aurait commis le meurtre. Mais Deek soutenait que c'était Shortsleeve le coupable.

— La parole de l'un contre celle de l'autre, hein ?

— À part le fait que sa carabine soit l'arme du crime, il n'y avait aucune preuve contre Shortsleeve, seulement des présomptions. Si Deek est coupable, vous pourriez peut-être obtenir ses aveux. Il vit aujourd'hui à Gillette, dans le Wyoming, sans moyens d'existence visibles.

— Dans le Wyoming. Je pars tout de suite.

— Je ne t'accompagne pas, déclara Chiun. Mes jours sont désormais comptés et je tiens à savourer chaque minute qui me reste.

— Que dit Maître Chiun ? questionna Smith.

— Oh, il s'est tellement entiché du bronto qu'il aurait aimé garder un orteil en souvenir.

— Un orteil ?

— Il semble que les os de dinosaure soient l'ingrédient principal de je ne sais quel brouet de sorcière qui permettrait à Chiun de vivre jusqu'à un âge mûr.

— Et cette longévité serait aussi la vôtre, Empereur Smith, lança Chiun. Vous n'avez qu'un mot à dire.

— Dites à Maître Chiun que je n'ai nul désir de vivre davantage que le temps qui me sera imparti.

— Les os de dragon ne confèrent pas seulement la longévité, mais aussi la virilité, proclama Chiun.

— Euh, je suis suffisamment viril, merci.

— Belle tentative, Chiun, dit Remo en plaquant sa main sur le combiné, mais Mrs. Smith est bâtie comme un sofa trop rembourré. Je crois que Smith se fiche totalement de lui prouver sa virilité.

— Il ne sait pas ce qu'il rate.

— Okay, Smitty, reprit Remo, je vais déposer Chiun sur le premier tapis volant à destination du château de Sinanju.

Il raccrocha et rejoignit le Maître de Sinanju, qui scrutait le ciel d'un air désespéré.

— On ne m'apprécie pas.

— C'est faux. Vous avez reçu un château flambant neuf.

— Mais j'ignore combien de temps je vais pouvoir en profiter,

répondit Chiun en fermant les yeux.

— Venez, nous devons vous trouver un moyen de transport. Smith a une mission pour moi.

— Tu essaies de couper à la préparation du dîner ?

— Je vous paierai un repas à l'aéroport, d'accord ?

— Ainsi, tu veux m'abandonner dans un aéroport. Jamais je n'aurais cru que tu descendrais si bas, Remo.

— Comment ça ?

— Abandonner ton vieux père. J'ai entendu parler de cette terrible pratique à la télévision. Cheeta Ching l'a souvent dénoncée. Maintenant, c'est mon tour d'en être la victime.

— Je ne vous abandonne pas !

— Tu m'offres un repas d'adieu, puis tu me laisseras à mon triste sort, fit Chiun en courbant sa tête chenue.

— Oh, arrêtez ce cirque.

À l'aéroport, le Maître de Sinanju déclara qu'il n'avait pas faim.

— Vous en êtes sûr ? questionna Remo, suspicieux.

— Je suis sûr que tu m'abandonnes.

— Balivernes.

— Mais ce n'est pas parce que tu m'abandonnes, poursuivit Chiun d'une voix forte, destinée à attirer l'attention, que tu ne me dois pas un dernier repas.

— Parlez plus bas, voulez-vous ?

Une hôtesse de l'air s'arrêta près d'eux et questionna :

— Un problème, messieurs ?

— Non, non, aucun problème, se hâta de répondre Remo.

— Mon fils adoptif s'apprête à m'abandonner, pleurnicha Chiun en se tamponnant les yeux d'un coin de sa manche.

L'hôtesse bomba le torse et jeta un regard indigné à Remo.

— Vous devriez avoir honte.

— Écoutez, je dois simplement lui faire prendre le prochain vol pour Boston.

— Vous vivez à Boston, monsieur ? demanda la jeune femme à Chiun.

— Non, répondit Chiun en posant sur Remo un regard froid.

— Il vit à proximité de Boston, expliqua Remo. Regardez, je lui ai acheté son billet.

— Il veut me faire voyager le ventre vide, gémit Chiun, en arrachant le billet des mains de Remo.

— Là, là, fit l'hôtesse en lui tapotant la main. Ne vous inquiétez pas. Je vais vous conduire jusqu'au bureau d'assistance aux voyageurs. Avez-vous faim ?

— Mon appétit semble être revenu, maintenant que je suis entre vos mains compatissantes.

— Je serai heureuse de vous offrir un bon repas. On dirait que vous n'avez rien avalé depuis des semaines.

— Je mangerais bien du poisson.

— Nourrissez-le si vous voulez, lança Remo à l'hôtesse, mais ne lui prêtez pas d'argent, quoi qu'il puisse vous raconter. Il est aussi riche que le roi Midas.

— Mes ancêtres étaient riches, dit Chiun, car ils bénéficiaient de la sécurité d'un foyer. Mais je suis au soir de ma vie, privé d'amour filial et, par conséquent, je suis pauvre.

— Cheeta Ching a fait une émission sur ce sujet, le mois dernier, intervint l'hôtesse. Les vieux parents abandonnés.

— Savez-vous que je suis un ami intime de Cheeta Ching ?

— Vraiment ? Je l'admire beaucoup. Avoir un bébé à quarante ans, c'est tellement... tellement...

— Elle n'y serait pas arrivée sans moi, le saviez-vous ?

— Je crois que son mari y est aussi pour quelque chose. Il est gynécologue. Il y en a qui ont toutes les chances !

Chiun et l'hôtesse s'éloignèrent bras dessus bras dessous, privant Remo de la suite de cette passionnante conversation. Il retourna vers les comptoirs et se procura un billet sur le premier vol en partance pour le Wyoming. Il était pressé d'avoir une conversation avec ce Doyce Deek, qui avait laissé pourrir un innocent dans le quartier des condamnés à mort pendant quinze ans. Remo savait à quel point ça pouvait être atroce, et il comptait bien l'expliquer à Deek – dans les moindres détails.

CHAPITRE XVII

Dans le véhicule qui l'emportait à travers la nuit, Nancy Derringer s'étonnait encore de la facilité avec laquelle s'était opéré le transfert du dinosaure. Les seules difficultés étaient venues de Skip King, qui avait piqué une crise en découvrant l'*Orlyonok* réduit à l'état d'épave.

— Comment vais-je expliquer ça au conseil d'administration ? gémit-il, tandis que les autres comparaient leurs impressions. Aucun d'eux ne se souvenait s'être endormi. En fait, aucun d'eux ne se souvenait de quoi que ce soit.

— C'est simple, suggéra Nancy. Nous nous sommes échoués et l'appareil a été endommagé. Nous avons tous été assommés par le choc.

— C'est ça ! Une erreur de pilotage !

— Non, le pilote n'y est pour rien ; c'était un accident.

— Vous ne comprenez rien à la politique d'entreprise. Il faut un bouc émissaire. Vous appuierez mes dires.

— C'est hors de question !

— Ne comptez plus jamais sur moi pour vous servir de mentor.

La lune était cachée par une nuée d'orage et ils roulaient dans une obscurité totale. Les routes étaient pratiquement désertes.

— Je n'arrive pas à croire à notre chance, dit Nancy.

Elle était à bord d'une voiture de société que conduisait Skip King et ils roulaient derrière le porte-bronto, comme l'appelait King. Trois véhicules bourrés de Bérêts Burger précédaient le convoi.

— La chance n'y est pour rien. Le conseil d'administration a fait barrer les routes.

— Il a donc tellement d'influence ?

— Il a surtout beaucoup d'argent à distribuer.

— Je serai contente d'être arrivée, reprit Nancy. J'ai l'impression d'avoir porté Citrouille sur mes épaules depuis notre départ d'Afrique.

— Moi, je me sens merveilleusement bien. Je suis Skip King, l'homme qui a ramené d'Afrique le dernier brontosauve vivant. Je me demande si je ferai la couverture de *Time* ?

— À mon avis, c'est plutôt la photo de Citrouille qu'ils mettront en couverture, rétorqua Nancy.

— Bon sang, c'est vrai. Il faudra que je m'arrange pour être photographié avec lui.

— Vous pourriez peut-être mettre la tête dans sa gueule, suggéra ironiquement Nancy.

— C'est une idée. Les brontos ne mangent pas les gens, hein ?

— Bien sûr que non.

À cet instant, le talkie-walkie de King se mit à crépiter.

— *Moutarde à Magnat. Moutarde à Magnat, vous m'entendez ?*

— Magnat, c'est mon nom de code, expliqua fièrement King. Je vous écoute, Moutarde.

— *Des véhicules nous coupent la route.*

— Un barrage ?

— *Ça y ressemble.*

— C'est sans doute la police, marmonna King. Allez leur dire de dégager la route, et vite. Le porte-bronto doit éviter de freiner sans nécessité. Cet engin n'est pas facile à manier.

— *Roger. Terminé.*

Quelques minutes s'écoulèrent, puis ils entendirent un bruit reconnaissable entre tous – le *pop pop pop* d'armes automatiques.

Brusquement, les feux d'arrêt – il n'y en avait pas moins de seize – flamboyèrent à l'arrière du porte-bronto. Les freins puissants s'enclenchèrent et les roues géantes crissèrent en dégageant une odeur de caoutchouc brûlé. Puis le véhicule fit un tête-à-queue.

— Oh, non ! s'écria Nancy. Il va se mettre en travers de la route !

King donna un brusque coup de volant, évitant de justesse la collision ; ils se retrouvèrent sur le bas-côté de la route. King bondit au-dehors.

Le porte-bronto continua de glisser sur ses roues bloquées, et s'arrêta enfin. Il y eut un silence, puis des détonations retentirent à nouveau.

— Magnat à Moutarde, fit King dans son talkie-walkie. Que se passe-t-il ?

— *Vous n'allez pas le croire, Mr. King, haleta le colonel Moutarde, s'interrompant pour tirer une rafale. Nous sommes attaqués !*

— Par qui ? interrogea King.

— *Je ne sais pas, monsieur. Ils portent des tenues de camouflage et des capoules. Mais il y a une chose que vous devez savoir.*

— Laquelle ?

— *Ils ont des bérets verts.*

— C'est impossible ! Ces espèces d'écolos à la gomme sont restés en Afrique.

— *Je ne puis affirmer qu'il s'agit d'eux, mais ils s'habillent chez le même fournisseur. Nous ripostons aux tirs.*

— C'est ça ! Ripostez ! Exterminez-les !

— Vous êtes vraiment fou, King ! siffla Nancy. Vous n'allez quand même pas déclencher une fusillade !

— Vous voulez que nous les laissions voler l'animal ? fit King d'un air incrédule.

— Si je dois choisir entre un dinosaure mort et un dinosaure kidnappé, je préfère encore le dernier.

— Le conseil d'administration n'a pas investi des millions dans cette opération pour se retrouver sans dinosaure.

— Servez-vous de votre tête. Où pourraient-ils emmener Citrouille ? En Afrique ? Dites à vos gorilles de battre en retraite.

— C'est moi qui donne les ordres, ici. Bérets Burger ! Faites votre devoir !

Et de nouvelles rafales crépitèrent dans la nuit.

— Bon sang, je regrette de ne pas avoir de fusil ! soupira King.

— Moi aussi. Avec vous dans la ligne de mire, riposta Nancy d'un ton amer.

Puis un son nouveau lui glaça le sang.

Harrouuunk !

— C'est Citrouille ! s'écria-t-elle, en se précipitant vers le porte-bronto. Les tranquillisants ont cessé d'agir ! Pas maintenant ! S'il te plaît, pas maintenant !

Le dinosaure était toujours étendu dans la remorque mais ses yeux voilés apparaissaient sous les paupières entrouvertes. Pour l'instant, toutefois, il était manifestement trop faible pour se redresser, ce qui rassura un peu Nancy.

— Ne t'en fais pas, Citrouille, dit-elle en caressant le cuir rugueux. Maman va te tirer de là.

Elle se dirigea vers la cabine du conducteur. Celle-ci était vide, car

les hommes s'étaient joints au combat. Elle commençait à gravir l'échelle quand un homme armé émergea de l'obscurité et ordonna d'une voix rude :

— Descendez de là !

— Baissez cette arme ! cria Nancy. Vous voulez tuer cette pauvre créature ?

Le visage de l'homme était masqué, à l'exception de la bouche et des yeux. Mais sa peau était indéniablement noire et il arborait le béret vert des partisans du Congrès pour une Afrique Verte. Il pointait sur Nancy une mitraillette Skorpion.

— Les mains en l'air, dit-il en s'approchant.

Nancy obéit, en s'efforçant de garder un visage impassible, mais elle bouillait intérieurement.

— Vous ne comptez quand même pas voler un dinosaure de dix tonnes ? questionna-t-elle.

— Si nous n'y arrivons pas, répondit l'homme d'un ton désinvolte, alors nous le tuerons.

Ce n'était pas la chose à dire. Avant de s'en être rendu compte, Nancy avait projeté son pied dans le bas-ventre de l'homme. Il lâcha son arme, dont Nancy s'empara aussitôt.

— Ne bougez pas.

— Tu me le paieras, chienne, grogna le terroriste, plié en deux, les mains sur l'entrejambe.

— Restez exactement où vous êtes, et ne lâchez pas ce qui vous sert à penser.

— Pas le choix, grommela l'homme.

C'est alors que Nancy remarqua qu'il n'y avait dans sa voix aucune trace d'accent africain.

— Qui êtes-vous ? Vous n'avez pas pu atteindre les États-Unis avant nous.

— À toi de deviner, espèce de garce.

— Vous êtes américain.

— Le Congrès pour une Afrique Verte est international.

Des pas résonnèrent derrière Nancy, qui fit volte-face, pointant la Skorpion vers l'arrivant.

— Nancy, que faites-vous ?

— King ? fit Nancy qui, dans sa surprise, faillit appuyer sur la

détente.

Puis le terroriste l'attaqua par-derrière. Il était plus fort qu'elle, et se servait de l'arme comme d'un levier pour forcer Nancy à s'agenouiller. Peut-être était-ce la colère, peut-être était-ce la conscience que le canon de l'arme était dirigé tout droit vers l'apatosaure – mais quelque chose donna à la jeune femme la force de résister.

— King, aidez-moi, haleta-t-elle, en essayant d'écraser sous son talon le cou-de-pied de son agresseur.

Soudain, le pouce de l'homme appuya sur la détente et l'arme se mit à cracher le feu.

De toutes ses forces, Nancy rabattit le canon vers le sol, en priant pour que ce ne fût pas trop tard. La mitrailleuse se déchargea dans les pneus du porte-bronto, puis dans le sol, et se tut brusquement, à bout de munitions.

Livide, Nancy lâcha prise. Un poing s'écrasa sur son menton. Elle resta debout, mais, momentanément étourdie, ne vit plus que des ombres indistinctes autour d'elle.

Quand sa vue s'éclaircit, elle était assise par terre, adossée contre les roues géantes et Skip King se penchait sur elle, braquant une torche électrique sur son décolleté.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle d'une voix pâteuse.

— Je vous ai sauvée, déclara-t-il d'un ton suffisant. Vous me devez la vie.

— Vraiment ?

— Oui, et j'espère que vous ne l'oublierez pas quand vous rédigerez votre rapport sur l'expédition.

Nancy se releva.

— Qu'est-il arrivé ? répéta-t-elle.

— Nos Bérêts ont mis ces bandits en fuite, évidemment.

— Et Citrouille ? Il n'a rien ?

— À première vue, non, répondit King, en promenant le rayon de sa torche sur la masse tachetée.

— Donnez-moi ça ! fit Nancy, en lui arrachant la lampe.

Elle grimpa sur la cabine, et balaya chaque centimètre carré de la peau ridée avec le faisceau lumineux. Elle ne découvrit aucune blessure apparente.

— Un miracle, soupira-t-elle en redescendant.

— Vous pourriez me manifester un peu de gratitude, reprocha King d'un ton aigre.

— Dois-je aussi vous remercier d'avoir déboutonné mon chemisier ?

— J'ai simplement vérifié que vous n'étiez pas blessée, rétorqua King d'un ton boudeur.

— Combien y a-t-il de morts ?

— Aucun.

— Aucun ? Après une telle fusillade ?

— Vous êtes déçue ?

— Non, étonnée, c'est tout. Qu'est devenu le type que j'ai coincé ?

— Vous voulez dire celui qui vous a assommée ?

— Peu importe. Répondez à ma question.

— Il s'est enfui. Je l'aurais bien empêché, mais j'étais trop occupé...

— À essayer de me violer ?

— Ne dites pas ça, fit King en levant les mains dans un geste apaisant. Le conseil d'administration est extrêmement chatouilleux sur le chapitre du harcèlement sexuel, ces derniers temps.

Le colonel Moutarde déboula de derrière le camion, interrompant cet échange.

— Mr. King, la voie est libre. Nous pouvons repartir.

Dans l'ombre, une tête reptilienne se souleva et un faible *harrouu* se fit entendre.

— Nous ferions mieux d'y aller, sinon bébé va nous donner plus de fil à retordre que ces terroristes, dit King, mal à l'aise.

— Nous réglerons nos comptes plus tard. Mais cette fois, je monte dans le camion, cracha Nancy.

— Comme il vous plaira.

Avant de s'installer dans la cabine, Nancy inspecta rapidement le véhicule. Les pneus étaient intacts, il n'y avait aucune trace de balle, ni dans la carrosserie ni dans le sol. Par contre, elle remarqua une traînée noire sur le garde-boue, et passa sa main dessus.

— De la poudre, murmura-t-elle en regardant ses doigts noircis. Mais où sont les impacts des balles ?

À la lueur de la torche, elle aperçut des cartouches sur le sol. Elle en ramassa une, encore chaude.

Puis le moteur se mit en marche et elle se hissa dans la cabine, le front marqué d'un pli soucieux. Pendant tout le trajet, elle contempla pensivement le bord brûlé et déchiqueté de la cartouche dans le creux de sa main.

CHAPITRE XVIII

Tuer était ce que Doyce Deek aimait le plus au monde. L'odeur du sang lui était plus agréable que celle des fleurs après une pluie printanière, et la satisfaction de plonger ses yeux dans ceux de sa victime, juste à l'instant précédant la mort, lui donnait presque une érection. En ce moment même, sur une colline au nord de Gillette, dans le Wyoming, il tenait un pronghorn[2] dans le viseur de son Martin 444. Oh, bien sûr, il aurait préféré un autre gibier. Un gibier humain. Mais il ne pouvait plus se permettre ce genre de sport, depuis la dernière fois, dans l'Utah... Il avait traqué deux hommes à travers le désert pendant deux jours. Il n'en avait tué qu'un : tout le monde, au bureau, savait qu'ils étaient partis camper tous les trois et il aurait été automatiquement soupçonné s'il avait été le seul à s'en sortir vivant. Il avait donc utilisé le fusil de Shortsleeve puis avait accusé ce dernier du meurtre. Mais, cette fois, il s'en était tiré par miracle. Si la police de l'Utah avait procédé à une enquête plus approfondie, elle aurait appris que, dans d'autres États, Doyce Deek avait déjà invité des collègues à camper avec lui, pour revenir seul.

Et il espérait bien que, lorsque la sentence serait enfin appliquée, il pourrait assister à l'exécution de Shortsleeve. En attendant, il devait se contenter d'une antilope. Il s'apprêtait à tirer lorsque, brusquement, l'animal décala.

— Merde ! s'exclama Doyce Deek, en reposant son arme.

Puis il commença à descendre la colline. Après tout, la traque elle aussi était amusante...

Tapi dans la fourche d'un arbre, Remo Williams regarda l'homme regagner la vallée. Autrefois, il aurait pu identifier la marque de sa carabine, mais aujourd'hui, ce n'était plus pour lui qu'un morceau de bois terminé par un tuyau. Ses seules armes étaient ses mains, ses pieds et surtout son esprit. C'était un Maître de Sinanju – l'être humain parvenu au sommet de la perfection, la plus féroce machine à tuer depuis le tyrannosaure. À cette pensée, un sourire sardonique flotta sur ses lèvres.

Au titre d'assassin secret du gouvernement américain, Remo avait tué un grand nombre de gens. Au début, il avait tiré un certain plaisir de ce pouvoir redoutable. Mais l'enseignement de Chiun lui avait

appris à n'en ressentir que de la fierté professionnelle. Tuer ne signifiait plus la même chose, désormais. Il ne mangeait plus de viande, et chasser des animaux pour le plaisir lui semblait plus que cruel – absurde.

Il avait attendu la dernière seconde pour lancer sa poignée de grenaille sur l'antilope. Touchée à l'arrière-train, elle avait fait un bond, avant de s'enfuir à toutes pattes.

Remo sauta à bas de l'arbre et s'approcha par-derrière du chasseur malheureux.

— Oh, après tout, il y en aura d'autres, marmonnait Deek en regardant disparaître le cervidé dans le lointain.

— Pas pour toi, lança une voix assurée.

Deek se retourna, pointant sa carabine.

La voix appartenait à un homme mince, vêtu d'une tenue peu appropriée pour la chasse : un pantalon de toile brune et un T-shirt noir.

— Qui diable êtes-vous ? demanda Deek, sans baisser son arme.

— Le dieu de la chasse, répliqua l'homme, narquois, avec un accent de la côte Est.

— Je n'aime pas trop les gens de l'Est, fit Deek avec un sourire carnassier.

Et il tira.

La balle aurait dû atteindre l'homme en pleine figure. Mais il continua à avancer, d'une démarche nonchalante. Deek tira à nouveau, clignant des yeux, aveuglé par la fumée. L'homme avançait toujours, sans se presser, comme s'il avait tout son temps, comme s'il était vraiment ce qu'il prétendait être : le dieu de la chasse.

— Tu finiras bien par crever !

Cette fois, il se força à viser soigneusement et à garder les yeux ouverts. La balle fila trop vite pour qu'il pût suivre sa trajectoire, mais l'inconnu, lui, parut la voir arriver. Il bougea rapidement les épaules comme pour la laisser passer, puis se redressa aussi vite.

L'homme n'avait aucun pouvoir magique, il était simplement rapide. Très rapide. Deek colla de nouveau son œil contre le viseur et... rien ! L'homme avait disparu.

Deek ne sentit pas la carabine quitter ses mains, ni le canon s'enfoncer dans son rectum. Mais soudain il se retrouva assis par terre, la crosse entre les genoux. Le type qui venait de l'Est prit les mains de Doyce Deek, les serra autour de l'arme, puis lui colla le pouce sur la

détente.

— Je vais te donner le choix, mon pote.

— Quel foutu choix je peux avoir, avec un Martin 444 dans le cul ?

— Un choix difficile. Première option : tu appuies sur la détente et tu dis adieu à tes fesses.

— Je pencherais plutôt vers la deuxième option.

— Avoue que tu as commis le meurtre pour lequel Roy Shortsleeve est emprisonné.

— Ce ne serait pas meilleur pour ma santé.

— Tu peux appuyer tout seul, ou tu veux que je t'aide ?

— J'ai un téléphone dans ma camionnette. Vous pourriez aller le chercher ? Je dois passer un coup de fil dans l'Utah.

Remo fourra Deek sous son bras et le transporta ainsi jusqu'au véhicule, à plus de trois kilomètres de là. La carabine tressautait à chaque pas, et chaque fois Deek poussait un drôle de petit cri étranglé.

Quand il eut raccroché, Deek demanda :

— Enlevez-moi cette carabine, vous voulez bien ?

— Non, répondit Remo.

Et sa main s'abattit sur le visage de Doyce Deek, lui ôtant toute conscience. Puis il repartit vers Gillette en sifflotant.

Harold Smith écouta son rapport sans émettre de commentaire.

— Parfait. Je vais peut-être avoir besoin de vous pour autre chose.

— Ouais ?

— La nuit dernière, il s'est produit un incident concernant l'apatosaure.

— Le brontosauve, rectifia Remo. Je préfère la nomenclature traditionnelle.

— Je dois avouer que moi aussi, mais...

— Pas de mais. C'est un brontosauve, point. Alors, que s'est-il passé ?

— Je me suis connecté au système de messagerie électronique de Burger Triumph. Les informations sont assez imprécises. L'entreprise cherche à garder l'incident secret, mais il semble qu'une organisation terroriste ait tenté d'enlever l'animal.

— Ça ne peut pas être le Congrès pour une Afrique Verte, murmura Remo.

— Hmm, répondit Smith, en tapotant sur le clavier de son ordinateur. Il est question d'un petit groupe d'écoterroristes africains assez peu connu, qui s'appelait auparavant le Congrès pour une Afrique Brune dans sa phase nationaliste et, avant cela encore, le Congrès pour une Afrique Noire, à l'époque du Black Power. En fait, il a été fondé à la fin des années soixante sous le nom de Congrès pour une Afrique Rouge. Il était alors financé par La Havane.

— Quand ils ont détalé devant Chiun et moi, en tout cas, ils étaient verts de frousse. Mais je ne vois pas comment ils auraient pu suivre le bronto jusqu'aux États-Unis – à moins d'avoir des ramifications dans le monde entier.

— Je l'ignore. Mais vous devriez reprendre contact avec le D^r Derringer, dans la mesure où vous avez sa confiance.

— S'agit-il d'une mission officielle, tout à coup ? s'enquit Remo. Je croyais que vous nous aviez envoyés là-bas pour faire plaisir à Chiun, et accessoirement secourir l'expédition.

— Remo, un gouvernement africain a autorisé une firme commerciale américaine à s'emparer d'un animal d'une valeur inestimable pour la communauté scientifique mondiale. Pour l'instant, l'information est plutôt présentée comme un canular. Mais, quand l'existence du dinosaure sera portée à la connaissance du public, le monde entier s'inquiétera de son sort. Le prestige des États-Unis est en jeu.

— Pigé, fit Remo. Chiun est-il au courant ?

— Je suis sans nouvelles de Maître Chiun.

— Peut-être devrions-nous le laisser en dehors de tout ça ?

— Faites ce que bon vous semblera.

— Comme toujours, dit Remo en raccrochant.

CHAPITRE XIX

Nancy Derringer devait le reconnaître : elle était impressionnée. L'habitat aménagé pour l'apatosaure était parfait : une cuvette tapissée de terre et plantée de palmiers, d'arbres et de lianes comestibles. Bien sûr, il n'y avait ni « chocolats de la jungle », ni champignons orange ; mais on pourrait en faire venir par avion.

Nancy fut heureuse de voir que Citrouille était réveillé. Il n'était pas encore debout sur ses pattes, mais sa tête se dressait au bout de son long cou, pivotant de côté et d'autre. Il posa sur elle des yeux emplis d'incompréhension.

— Comment ça va, mon garçon ? Enfin, si tu es bien un garçon.

La créature parut reconnaître sa voix ; elle émit un petit cri, un son curieux, pas du tout menaçant. Nancy embrocha sur un bâton un morceau de champignon rapporté du Gondwanaland, et le lui tendit par-dessus la balustrade bordant la fosse.

— Viens, Citrouille.

Le dinosaure remua ses pattes massives, mais la force lui manqua, et son ventre retomba sur le sol. Il leva la tête aussi haut qu'il put, mais son cou n'était pas assez long pour lui permettre de saisir l'odorante nourriture.

Nancy s'agenouilla et passa le bâton à travers les barreaux.

— Allez, Citrouille, tu peux y arriver.

La gueule de l'apatosaure franchit les derniers centimètres et happa branche et champignons.

— Brave garçon ! Ou brave fille.

Des pas claquèrent sur le parquet et Nancy se retourna. C'était King.

— Il est réveillé ?

— Ça semble évident.

— Formidable ! s'exclama King, radieux. Les membres du conseil d'administration vont arriver. Ils ne pouvaient plus attendre.

— C'est bien dommage. Ils vont déranger Citrouille.

— Il faudra lui trouver un nom plus attractif pour le public, avant

d'entamer la tournée.

— La tournée !

— Hé, du calme ! C'est pour ça que je suis venu avant leur arrivée. Je ne tiens pas à ce que vous fassiez une crise d'hystérie devant le conseil d'administration. Ils veulent organiser une tournée dans douze grandes villes pour promouvoir notre nouveau produit – le Monstreburger.

— Promotion, mon cul ! C'est le dernier dinosaure au monde ! Est-ce que vous *comprenez* ce que ça veut dire ? Non. Vous voulez en faire un monstre de foire. L'exhiber devant une foule de primates ébahis qui lui lanceront des frites !

— Je vous en prie, abstenez-vous de remarques comme celle-là devant les membres du conseil. Ils sont très chatouilleux sur ce sujet depuis qu'on a prétendu que nos frites étaient cuites dans du saindoux.

— Je m'oppose résolument à cette tournée. D'ailleurs notre accord exclut expressément ce genre d'exploitation.

— Discutez-en avec la direction. Je ne suis qu'un employé. Comme vous, d'ailleurs, essayez de ne pas l'oublier. Sans Burger Triumph, cette bestiole languirait encore au cœur de l'Afrique.

— Je commence à regretter de ne pas l'y avoir laissée.

— Ne soyez pas si aigrie, lança King, avant de se pencher par-dessus le parapet. Hé, grosse citrouille, tu te souviens de moi ?

La tête du reptile se dressa avec une rapidité inattendue et ses yeux froids se posèrent sur King.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il se rappelle peut-être que vous lui avez tiré dessus, suggéra Nancy. Je vous conseille de garder vos distances.

Le bruit de l'ascenseur résonna alors dans le sous-sol brillamment éclairé.

— Voilà les gros bonnets, dit King. Soyez cool et tout se passera bien.

Encadrés d'une petite escorte de Bérêts Burger aux uniformes impeccables, les membres du conseil d'administration sortirent de l'ascenseur. Ils étaient au nombre de six et tous avaient la mine florissante des gens bien nourris. Ils n'avaient sans doute jamais goûté leurs propres produits qui, au sens strict, assuraient pourtant leur pitance, et ils semblaient plutôt du genre à préférer le homard.

King se chargea des présentations.

— Messieurs, je ne crois pas que vous ayez déjà rencontré Miss Derringer, mieux connue sous le nom de Nancy, la meilleure nounou de dinosaures au monde.

— Je suis le Docteur Derringer, dit Nancy, en s'efforçant de garder son calme.

— Et maintenant, reprit King sur un ton jovial de bonimenteur, voici la plus grande contribution à la culture américaine depuis l'invention de l'oignon frit. Hé-hé.

Les six membres du conseil d'administration fixèrent la face bestiale qui les contemplait, sans qu'on pût lire la moindre expression sur leur visage. Ils auraient aussi bien pu avoir devant les yeux un tas de hamburgers congelés.

— Qu'en pensez-vous ? interrogea King d'un ton anxieux.

— Plutôt hideux, pour un symbole commercial, King.

— Tout cet orange évoque plutôt les citrouilles de Halloween, dit un autre. Ce n'est guère approprié pour une tournée estivale.

— Nous pourrions le peindre d'une couleur plus assortie à la saison, proposa King, qui pâlisait à vue d'œil.

— Certainement pas ! siffla Nancy, furieuse. Et je m'élève énergiquement contre le concept même de tournée. Nous ne savons pas encore si l'animal s'adaptera à la captivité. Le déplacer continuellement pourrait se révéler catastrophique.

— Foutaises ! rugit King. Nous l'avons transporté d'Afrique jusqu'en Amérique, nous pouvons bien l'emmener en tournée.

Se tournant vers les membres du conseil, il ajouta :

— Comme je l'explique dans mon rapport, Miss Derringer est un peu surmenée, vous voudrez bien l'excuser.

— Nous avons lu ce rapport, dit l'un des hommes. Vous avez fait un excellent travail, Miss Derringer. Si vous preniez un mois de congé ? Un congé payé, bien entendu.

— Un mois ! Et qui s'occupera de l'animal ?

— J'y veillerai, s'empressa de répondre King.

— Je refuse.

Se sentant approuvé par le conseil d'administration, King fit signe au petit commando de Bérêts Burger planté devant l'ascenseur.

— Miss Derringer n'a plus rien à faire ici. Reconduisez-la à la sortie.

Nancy se figea, les poings serrés, et toisa King. Puis, d'un coup, toute énergie la quitta.

— Je peux sortir toute seule, merci.

Comme elle s'éloignait, encadrée par les gardes, elle entendit Skip King déclarer d'une voix triomphante :

— J'ai établi l'itinéraire de la tournée, messieurs, si vous voulez bien l'examiner...

— Maintenant que nous sommes seuls, dit Skip King en souriant, peut-être pourrions-nous discuter du Projet Bronto Burger ?

Il avait déjà dressé un chevalet devant le terrarium. À l'aide d'une règle télescopique, il désigna des points rouges sur une carte des États-Unis.

— Nous entrons maintenant dans la Phase Deux, qui inclut une tournée de six mois à travers douze villes. Durant cette période, nous prévoyons de vendre plus de six millions d'unités de nos Monstreburgers pur bœuf.

King ôta la carte du chevalet et la remplaça par un graphique. On y voyait des lignes de diverses couleurs, soigneusement tracées par King sur du papier, quadrillé. C'était un bon graphique, proprement dessiné, qui inspirait confiance.

— Une fois cet objectif atteint, nous ramènerons le dinosaure ici et la Phase Trois pourra commencer.

Le graphique céda à son tour la place à un dessin beaucoup plus original : il représentait la silhouette d'un apatosaure découpée en quartiers par des lignes pointillées. Chaque quartier portait la mention de son poids approximatif.

— Après que la bête aura été euthanasiée, de façon discrète mais néanmoins humaine, la carcasse sera dépecée et la viande mise au congélateur pendant un an. Cette période de deuil achevée, nous passerons à la Phase Quatre. Mon service diffusera un communiqué annonçant que la chair a été conservée dans l'intérêt de la science, et qu'elle a été déclarée comestible par les experts. Tout le monde me suit jusqu'ici ? Bien.

King jeta sur le sol le dessin de l'apatosaure traité façon boucherie, dévoilant un nouveau document. C'était une affiche publicitaire représentant un homme assis sur le capot d'une Ferrari, une blonde en robe du soir sur les genoux. Tous deux essayaient de mordre dans le même hamburger.

— Nous commercialiserons notre Bronto Burger de luxe au prix de 4 999,99 dollars, boissons et frites comprises, annonça King.

Les membres du comité hochèrent la tête à l'unisson. King passa à l'affiche suivante, montrant une famille en train de pique-niquer. Les adultes portaient des couronnes Burger Triumph, et les enfants jouaient avec des dinosaures en plastique.

— Pour le bas de gamme, nous parfumerons nos Monstreburgers à l'extrait de jus de viande de bronto, et nous les vendrons 9,99 dollars l'unité. Nous mettrons l'accent sur le caractère exceptionnel de cette offre. Un seul burger par consommateur. Et des jouets pour les gosses, bien sûr. Le bénéfice brut peut être estimé à soixante-dix millions.

— Tout cela semble faisable, jusqu'ici, King. Mais quel goût a le Bronto Burger ?

— Nous ne le savons pas encore.

— Et si le public n'en veut pas ?

— Et si ça ressemble à de la viande de serpent ?

— Rappelez-vous notre devise officieuse, fit King avec un large sourire : « La curiosité du public est plus forte que son estomac ». Par précaution, nous excluons à l'avance toute demande de remboursement.

— Cet animal m'a l'air bien malade. Comment savez-vous s'il survivra à la tournée ?

— J'ai tout prévu, dit King en repliant sa règle. À moins qu'elle ne démissionne sur un coup de tête, Nancy Derringer le gardera en bonne santé, même si elle doit donner son sang pour ça. De plus, elle ne soupçonne rien. En fait, personne ne peut nous soupçonner, grâce aux attaques bidon que nous avons montées. Nous licencierons discrètement les Bérêts Burger, quand ils auront rempli leur rôle. Et, s'il le faut, nous mettrons tout sur le dos des prétendus écolos africains. Bref, la réussite de l'opération est garantie à cent pour cent.

— King, mon garçon, déclara l'un des hommes en exhalant une bouffée de cigare, vous avez carte blanche. Le conseil est derrière vous.

Quand les portes de l'ascenseur se furent refermés sur les administrateurs, Skip King, rayonnant, se tourna vers l'apatosaure et lui envoya un baiser.

— À bientôt, mon somptueux reptile à soixante-dix millions de dollars !

Un *harrouu* pitoyable s'éleva de la fosse. Puis l'apatosaure reposa

sa tête sur le sol, et referma lentement ses paupières.

CHAPITRE XX

Nancy Derringer avait appelé tous ceux qu'elle connaissait, depuis ses amis du Colloque International de Cryptozoologistes jusqu'à son avocat. Ce dernier lui avait opposé un refus catégorique.

— Si je fais un procès à Burger Triumph, ils me bouffent tout cru. Désolé.

Ses collègues avaient fait preuve de davantage de sympathie.

— Nous ferons des sit-in devant leurs restaurants.

— Nous t'aiderons à kidnapper le dinosaure.

— Nous ferons n'importe quoi !

En bref, ils avaient manifesté plus d'enthousiasme que de sens pratique.

Dans l'appartement fourni par Burger Triumph pour la durée de son contrat, Nancy fulminait tout en refoulant des larmes de colère, se maudissant de sa stupidité.

Des coups contre la porte la firent se lever d'un bond.

— Qui est là ?

— Remo.

Nancy ouvrit la porte toute grande. Il se tenait devant elle, svelte et désinvolte, dans un T-shirt d'un blanc immaculé.

— Vous ne pouvez pas savoir comme ça me fait du bien de voir un visage amical, soupira-t-elle. Entrez, je vous prie. Puis-je savoir ce qui vous a poussé à paraître aussi vite dans ma vie ?

— J'ai entendu dire que le bronto a été attaqué, après notre départ.

— Comment l'avez-vous su ? Burger Triumph n'a pas ébruité l'affaire.

— Disons que quelqu'un l'a dit à quelqu'un qui me l'a dit.

— Bon. Voilà : C'était encore le Congrès pour une Afrique Verte. Les Bérêts Burger ont repoussé l'attaque. Citrouille doit être le reptile le plus veinard de la terre : il s'en est sorti sans une égratignure.

Nancy croisa les bras et se laissa tomber sur le sofa.

— J'aimerais pouvoir en dire autant.

— Ça ne va pas ? s'inquiéta Remo.

— Ils ne m'ont pas congédiée, mais mise au placard, en quelque sorte. J'essaie de trouver un moyen de rentrer dans les bonnes grâces du conseil d'administration avant que Citrouille n'ait rejoint ses ancêtres. Il a besoin d'être suivi en permanence et personne, chez Burger Triumph, n'est qualifié pour cette tâche.

— Pourquoi est-ce que ça sent la poudre ? demanda brusquement Remo.

— Je ne sens rien, fit Nancy, en humant l'air.

Guidé par son flair, Remo s'empara d'un sac à main posé sur une chaise.

— Faites comme chez vous, dit Nancy d'une voix aigre. J'adore voir des hommes que je connais à peine fouiller dans mes affaires.

Sa bouche s'arrondit de surprise quand Remo sortit du sac une cartouche brûlée.

— Oh, j'avais complètement oublié, s'exclama Nancy, en se levant pour le rejoindre. J'ai ramassé ça après l'attaque du convoi. Ça m'a paru bizarre, sans que je sache pourquoi.

— C'est une cartouche à blanc, comme celles dont je me servais pour l'entraînement, quand j'étais chez les Marines, expliqua Remo.

— Mon Dieu ! Ça explique pourquoi personne n'a été blessé au cours de la fusillade. Ils tiraient à blanc !

— Qui ça ?

— Ma foi, vous avez le choix : soit les membres du Congrès pour une Afrique Verte, soit les Bérêts Burger. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Si nous allions voir sur place ? proposa Remo.

Moins d'une heure plus tard, Remo arrêta la voiture de location sur le bord d'une route forestière, au sud de Dover.

— Je suis sûre que c'est ici, dit Nancy. Il faisait nuit, mais je reconnais ce gros rocher. Oui, c'est là que la remorque est sortie de la route. Vous voyez ces traces de pneus ?

— Cherchons des cartouches, fit Remo.

— Je n'en vois aucune, mais le sol en était littéralement jonché.

— Ils ont dû envoyer une équipe de nettoyage.

— Qui ça ?

Remo se pencha et déterra une cartouche en laiton, à demi enfouie

dans le sillon creusé par les pneus dans l'herbe du bas-côté.

— Bingo !

— Elle ressemble exactement à l'autre, la couleur mise à part, déclara Nancy en examinant l'objet. Qu'est-ce que ça prouve ?

— Les Bérêts étaient armés de fusils d'assaut américains, c'est bien ça ?

— Oui.

— Et les autres ?

— Ils avaient les mêmes mitraillettes qu'en Afrique.

— Qui tirent des cartouches de 9 mm, comme celle-ci. Faites voir la vôtre.

Ils les comparèrent ; celle de Nancy était en acier, et nettement plus longue. Mais son extrémité était aussi brûlée et déchiquetée que celle de la cartouche en laiton.

— Ce que vous avez là, c'est une cartouche de. 223, fit remarquer Remo. Ça veut dire qu'on tirait à blanc des deux côtés. Ce qui expliquerait pourquoi personne n'a été blessé, pas plus ici qu'en Afrique.

— Mais c'est impossible ! s'écria Nancy en fronçant les sourcils. Attendez... il y avait quelque chose qui n'allait pas, chez un des terroristes de la nuit dernière.

— C'est généralement le cas, commenta Remo.

— Non, celui-là parlait comme un Noir américain, pas du tout comme les Africains qui avaient arrêté le train.

— Un terroriste est un terroriste – sauf s'il tire à blanc.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Une opération publicitaire, tout simplement.

— À l'intention de qui ? Il n'y avait pas de journalistes.

— Aucune idée. Mais il faut absolument vous remettre en selle.

— Comment ?

— Ça ne me plaît pas du tout de devoir faire ça, commença Remo, d'une voix morose, mais...

— Faire quoi ?

— ... mais je ne vois pas d'autre moyen.

— J'espère qu'il ne s'agit pas de ce à quoi je pense, répondit Nancy sur le même ton morose.

— Si, opina Remo. Il faut faire appel à Chiun.

— Génial. Mais que peut-il faire ?

— Chiun est un ami intime de Cheeta Ching.

— La présentatrice de télévision ? Et alors ?

— Je vous parie un brontosauve contre un apatosauve qu'elle sautera sur cette histoire comme un tyrannosaure sur un diméetrodon.

Cela s'avéra plus facile que Remo l'aurait cru. De retour dans l'appartement de Nancy, il décrocha le téléphone pour appeler le Maître de Sinanju, puis suspendit son geste.

— Je viens de me rappeler que nous n'avons pas le téléphone.

— Oh, non !

— Peut-être le type qui m'a mis sur cette affaire pourra-t-il m'aider.

— Qui est-ce ?

— Ne me le demandez pas.

Remo tourna le dos à Nancy, lui dissimulant l'appareil ; il appuya sur une touche, mais elle ne put voir laquelle, et se mit bientôt à *parler* à voix basse. « Vous pensez pouvoir m'aider ? » entendit-elle. Remo écouta un instant, puis reprit : « Super. »

Il raccrocha en souriant.

— Le téléphone devrait être installé aujourd'hui. Probablement d'ici une heure.

— Qui que soit votre ami, il doit avoir énormément d'influence.

Le sourire de Remo se fit hésitant.

— Que pourrions-nous faire, pour tuer le temps ?

— Aimerez-vous que je vous parle des dinosaures ?

— Vous n'avez rien d'autre à me proposer ?

— Non, malheureusement.

Le sourire s'effaça du visage de Remo. Il se laissa tomber dans un fauteuil et croisa les bras, sur la défensive.

— Bon, mais allez-y doucement. Ne brisez pas toutes mes illusions.

Le téléphone sonna alors que Remo essayait de s'habituer à l'idée que les dinosaures n'étaient ni des animaux à sang froid, ni des

animaux à sang chaud, mais des créatures capables de modifier leur métabolisme à la demande.

— J'aimais mieux les dinosaures de mon enfance, marmonna-t-il. Avec eux, au moins, on savait à quoi s'en tenir.

En riant, Nancy décrocha et porta le combiné à son oreille, pour le lâcher aussitôt comme si elle s'était brûlée.

— C'est Chiun, hein ? questionna Remo.

— Oui, et il a l'air plutôt contrarié.

— Que se passe-t-il, Petit Père ? fit Remo en s'emparant de l'appareil.

— Remo, Remo, il s'est produit une véritable calamité ! J'ai fait une rencontre terrifiante en me promenant aux alentours de mon château.

— Un bandit ?

— Pire que ça, cracha Chiun. Un Vietnamien.

— Oh-oh.

— Le quartier grouille de Vietnamiens. J'ai aussi croisé une femme qui avait l'air chinoise. Ou peut-être philippine.

— Mais pas de Japonais, non ?

— Je ne tiens pas à m'en assurer. Oh, Remo, je ne puis vivre parmi de vils Vietnamiens. Que diraient mes ancêtres ?

— Bon, bon, Smith vous a roulé, une fois de plus. Pourquoi ne pas en discuter avec lui ?

— Mais j'ai accepté ce château et signé le contrat ! J'ai les mains liées, Remo.

— Eh bien, nous déménagerons. Je n'en ferai pas un drame. Mais pour le moment, Nancy a besoin de votre aide.

— Elle sait quel est mon prix, répondit Chiun d'une voix froide.

— Oubliez un peu vos orteils de dinosaure. Nous bossons pour Smith, là. Pas pour vos petits profits.

— Peuf ! Je suis trop affligé pour penser correctement.

— Nous devons contacter Cheeta Ching, reprit Remo.

— Cheeta, fit le Maître de Sinanju d'une voix radoucie. Smith souhaite que j'appelle la belle Cheeta ?

— Tout de suite. Voici ce que vous devez lui dire...

La première question que posa Cheeta Ching en entendant la voix de Chiun fut la suivante :

— Ringo est-il avec vous, Grand-Père ?

— Ringo ?

— Ce beau garçon, avec les gros poignets.

— Non, répliqua sèchement Chiun.

— Oh. La prochaine fois que vous le verrez, pourriez-vous lui dire que Cheeta pense à lui ?

— Peut-être. Mais je vous appelle pour tout autre chose. C'est au sujet d'une femme dont la situation vous intéressera...

Dans un bar pour célibataires de Dover, Skip King essayait de draguer deux blondes d'un coup quand une voix familière sortit du téléviseur.

— Vous dites que vous avez été congédiée par un vice-président qui vous harcelait sexuellement ?

— Elle n'a pas encore pondu son môme ? grommela King.

Et, à sa grande horreur, la voix de Nancy Derringer répondit à la question de Cheeta Ching :

— Je n'ai pas été congédiée. J'ai été mise sur une voie de garage par un homme de Néanderthal arriviste du nom de Skip King, de la société Burger King. C'est moi qui lui ai soumis le projet concernant le dinosaure et, sitôt en possession de l'animal, il m'a fait jeter dehors.

— Dinosaures et répression sexuelle, reprit Cheeta d'une voix suraiguë. L'homme moderne est-il moins évolué que la femme moderne ? Écoutons à présent le point de vue de notre correspondant scientifique, Frank Feldmeyer.

— Oh, bon Dieu, fit King en fixant l'écran. Je suis cuit.

Les membres du conseil d'administration levèrent la tête comme un seul homme quand Skip King poussa les portes de verre. Le P.-D.G. était assis à l'extrémité de la longue table, son cigare fumant au creux de son poing grassouillet.

— Je suis venu dès que j'ai entendu la nouvelle, croassa King, se dirigeant vers un siège libre.

— Inutile de vous asseoir. Vous ne resterez pas longtemps, lui dit le P.-D.G.

— Vous... vous n'allez pas... me licencier ? hoqueta King.

— Nous pensons que vous devriez vous accorder un temps de réflexion, King. Laisser les choses se décanter un peu.

— Mais c'est impossible ! Qui s'occupera du Projet Bronto ?

— Nous avons pris nos dispositions.

— Comment ça ? Mais cette Derringer vient de raconter à Cheeta Ching que nous avions un brontosauve dans notre sous-sol. Et je suis le gars qui l'a capturé. Les médias vont me réclamer une interview à cor et à cri.

— Pour le moment, dit une voix froide, émanant du siège à haut dossier situé devant lui, ce serait plutôt votre tête qu'ils réclament.

King se pencha au-dessus du fauteuil. Les yeux bleus de Nancy Derringer le regardèrent à l'envers. Ils étaient rien moins qu'amicaux.

— Le D^r Derringer a accepté de revenir parmi nous durant cette période de transition, expliqua le P.-D.G.

— Écoutez, je ne suis pas d'accord. Je ne permettrai pas qu'on me frustre de mon heure de gloire.

— Skip, vous ne voudriez pas vous opposer au conseil, n'est-ce pas ? interrogea un vice-président.

— Pour-pourquoi pas ? Tout est possible quand l'échelle du succès se brise sous vos pieds. Je pourrais même écrire un livre où je révélerais tout !

Le P.-D.G. désigna la porte d'un geste de son cigare.

— Laissez-nous un instant, voulez-vous ? Nous devons conférer entre nous.

King arpenta le couloir pendant vingt minutes, en suant abondamment. Quand on le fit rentrer, il constata que Nancy paraissait mécontente. C'était bon signe.

— Nous avons décidé que vous continuerez à travailler sur le projet, annonça sans ambages le P.-D.G.

— Formidable ! Vous ne le regret...

— Sous la direction du D^r Derringer.

— Je ne peux pas travailler sous les ordres d'une femme ! s'indigna King.

— Je vous suggère de prendre Mr. King au mot, lança Nancy d'une voix calme.

— En y réfléchissant, s'empressa d'ajouter King, je peux essayer.

Pourquoi pas ? J'ai les idées larges.

— Parfait. Asseyez-vous. Le D^r Derringer doit nous donner ses recommandations.

King obéit et cacha ses mains sous la table pour dissimuler leur tremblement.

— Je viens d'examiner l'animal, déclara Nancy. Il est visiblement déprimé.

— C'est la chose la plus ridic... commença King, avant de se raviser.

— Et il ne s'adapte pas à son habitat. Il est encore trop tôt pour savoir où se situe le problème. J'aimerais procéder à des analyses de sang et à des examens toxicologiques, mais dans l'immédiat, il importe de transporter Citrouille dans un environnement plus approprié. Et à l'abri des curieux, puisque nous sommes submergés d'appels.

— À qui la faute ? grinça King.

— King, ordonna le P.-D.G. en se levant brusquement, aidez le D^r Derringer à prendre toutes les mesures nécessaires.

— Oui, monsieur, répondit King, l'air malheureux.

Quand les membres du conseil furent partis, King se leva avec raideur.

— Je suppose que je n'ai plus qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Où allons-nous transférer l'animal ?

— C'est top secret, répliqua Nancy.

— Pas pour moi, quand même ?

— Particulièrement pour vous.

Lorsque King eut claqué la porte, furibond, Nancy se rendit dans son nouveau bureau. Le nom de King figurait toujours sur la porte. Plus pour longtemps. Elle décrocha le téléphone et composa le numéro de son appartement.

— Remo ? C'est Nancy. Tout est réglé. Nous déménageons Citrouille cette nuit.

— Vous voulez un coup de main ? Chiun sera là d'ici une heure ou deux.

— Non. Pas le temps. Il vaut mieux que vous l'attendiez. Mais restez près du téléphone ; je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

— Espérons que non. Je ne me sens pas capable de m'interposer entre Chiun et son os porte-bonheur durant toute la nuit.

CHAPITRE XXI

Le siège de Burger Triumph était une tour de quarante étages surmontée d'une couronne dorée, accessible par une seule route et entourée d'une clôture de sécurité. Les journalistes ne furent pas autorisés à pénétrer dans l'enceinte. Le garde préposé à l'entrée avait reçu pour instructions d'éclater de rire au nez de tous ceux qui l'interrogeraient au sujet d'un dinosaure. Il s'y conforma. Les reporters finirent par se décourager et, à trois heures du matin, la voie était libre.

Nancy inspecta une dernière fois l'apatosaure. Il avait changé de position depuis la dernière fois. C'était bon signe. Il serait assez fort pour supporter le transfert. Elle porta le talkie-walkie à sa bouche et dit :

— Ouvrez la porte.

Un panneau en acier se releva à l'autre bout de la fosse, dévoilant un tunnel obscur. À l'intérieur de celui-ci, un ventilateur se mit à souffler, apportant une odeur fruitée jusqu'aux narines de l'apatosaure.

— C'est pour toi, Citrouille. De la bonne nourriture.

Le reptile renifla de façon audible.

— Vas-y, l'encouragea Nancy. Tu as faim, non ?

La créature se leva lourdement, se retourna et plongea son long cou dans le tunnel.

— Vas-y, rentre, l'exhorta Nancy en croisant les doigts.

Quand les bruits de mastication retentirent, seule la queue du dinosaure était encore visible. Au bout d'une vingtaine de minutes, le bruit s'arrêta et une voix grésilla dans le talkie-walkie.

— Il a englouti les avocats jusqu'au dernier, Docteur Derringer.

— J'arrive, dit Nancy. Ça ne devrait pas être long.

Nancy descendit dans la fosse et s'engagea dans le tunnel.

Le capitaine Condiment l'y attendait ; le porte-bronto avait été placé à l'extrémité du tunnel, son plateau au niveau du sol. L'apatosaure s'y était couché tranquillement, prêt pour le voyage.

— Les sédatifs ont parfaitement fonctionné, dit Condiment. Si vous

voulez bien me faire l'honneur ?

À contrecœur, Nancy prit le fusil hypodermique ; une demi-douzaine de dards suffirent à plonger la bête dans un sommeil profond.

— Bien, dit-elle à Condiment. Attachez-le et nous pourrons partir.

Quand ce fut fait, ils sortirent par une porte latérale et gagnèrent la cabine du camion géant.

— Je vais conduire, dit Condiment.

— Très bien, fit Nancy, en s'asseyant sur le siège du milieu.

Un autre Béret Burger s'installa à côté d'elle.

— Quelle est notre destination ? interrogea le capitaine en démarrant.

— Je vous le dirai seulement quand ce sera nécessaire. En attendant, prenez la 13, en direction du nord.

— C'est vous le patron.

Moins de trente minutes plus tard, un petit camion arriva derrière eux et essaya de les doubler.

— Ils sont cinglés, ma parole, dit Condiment en regardant dans le rétroviseur.

— Sûrement des journalistes, marmonna l'autre Béret.

Le capitaine Condiment braqua à gauche. La camionnette, contrainte de faire un écart, monta sur l'accotement, faillit capoter, puis les dépassa. Plus loin sur la route, elle s'arrêta, leur bloquant le passage et les aveuglant de ses phares.

— Freinez ! hurla Nancy.

Le porte-bronto glissa longuement sur ses roues et s'immobilisa enfin.

Des silhouettes surgirent dans la lumière des phares : quatre hommes en tenue de camouflage, masqués, coiffés de bérets verts et brandissant des armes à canon court.

— Encore eux ! s'exclama Condiment.

— C'est du bluff ! cria Nancy. Foncez !

Puis elle songea : *Pourquoi est-ce que je leur dis ça ? Ils savent depuis le début que tout le monde tire à blanc.*

À cet instant, les mitraillettes Skorpion se mirent à crépiter.

Le pare-brise se lézarda devant les yeux stupéfaits de Nancy et, de chaque côté d'elle, les Bérêts Burger se renversèrent contre leur siège, la tête réduite en une bouillie d'os, de cervelle et de sang.

Mon Dieu ! se dit Nancy. Ce sont de vraies balles !

Puis les hommes masqués brisèrent les vitres des portes de la cabine.

CHAPITRE XXII

Le Maître de Sinanju était hors de lui.

— Oh, Remo, que puis-je faire ? gémit-il d'une voix plaintive.

Remo, vautré sur le canapé de Nancy Derringer, regardait un talk-show à la télévision. L'animatrice incitait un groupe d'adultes vêtus de couches jetables à parler de leur vie sexuelle.

— C'est simple, répondit-il à Chiun. Déménager.

— Je ne peux pas faire ça ! Ce serait une insulte envers l'Empereur Smith.

— Et après ? Il s'en relèvera. Il est même possible qu'il s'en fiche complètement.

— Et j'ai durement marchandé pour obtenir ce château.

— Ah-ah. Nous touchons le cœur du problème.

— Je suis prisonnier de Vietnamiens hostiles dans mon propre château et destiné à mourir bientôt. Depuis Hung, aucun Maître de Sinanju n'a connu de fin plus cruelle.

Tandis que Remo essayait de se rappeler l'histoire de Hung, le téléphone sonna.

— Remo ? croassa une voix.

— Smitty ? Que se passe-t-il ? Vous semblez bien agité.

— Deux Bérets Burger ont été retrouvés sur une route déserte du Delaware, il y a vingt minutes. D'après les données que j'ai pu collecter sur le réseau informatique de Burger Triumph, les cadavres étaient ceux du chauffeur et de son aide.

— Et Nancy ?

— On ignore ce qu'elle est devenue.

— Bon sang ! Et nous qui nous morfondions en attendant son coup de fil !

— Remo, reprit Smith d'une voix tendue, je veux que vous retrouviez cet apatosaure.

— Dites-nous simplement dans quelle direction nous devons chercher, et je vous garantis des résultats.

— Je ne sais pas à quoi riment ces simulacres de combats et toute cette mise en scène dont vous m'avez parlé, mais quelqu'un doit être au courant, chez Burger Triumph. Trouvez cette personne et soutirez-lui la vérité.

— Avec plaisir, fit Remo en raccrochant. Vous venez, Petit Père ?

Skip King errait comme une âme en peine dans les couloirs du siège de la société. Le conseil d'administration était invisible, personne ne voulait lui parler et, pire que tout, il n'avait plus de bureau. Il se dirigea vers les ascenseurs. Il avait toujours la clé des toilettes des cadres en sa possession. Peut-être pourrait-il y aménager un bureau ?

En pénétrant dans la cabine de l'ascenseur, il s'aperçut qu'il y avait quelqu'un. Quelqu'un qu'il connaissait. Il voulut battre en retraite, mais une main reliée à un poignet incroyablement épais le tira par sa cravate. Les portes se refermèrent.

— Vous montez ? demanda Remo d'un ton désinvolte. Ça tombe bien, nous vous cherchions. Pourrions-nous avoir une petite conversation dans votre bureau ?

— Je n'ai plus de bureau. Ils l'ont donné à Nancy.

— Eh bien, nous discuterons dans le bureau de Nancy.

— Je n'ai plus la clé.

— Vous n'en aurez pas besoin.

Quand ils furent devant la porte, le petit Coréen, à l'aide d'un ongle démesuré, traça un cercle sur la vitre, dans un crissement qui écorcha les oreilles de King. Puis Remo donna une petite tape sur le verre, qui tomba. Il passa la main par l'ouverture pour tourner la poignée.

— Entrez, dit-il à King.

— Vous ne m'impressionnez pas, fanfaronna celui-ci. N'importe qui peut glisser un diamant de vitrier sous son ongle.

— N'importe qui, peut-être. Où est Nancy ? questionna Remo de but en blanc.

— Je n'en sais rien. J'ai entendu dire qu'elle aurait été enlevée quand le porte-bronto a été attaqué.

— Attaqué par qui ?

— Aucune idée.

— Il ment, Remo, intervint Chiun. Sa sueur empeste le mensonge.

— C'est ridicule ! s'écria King.

Et soudain, il sentit un étau enserrer ses chevilles. Puis tout se brouilla autour de lui et, quand sa vue se fut éclaircie, il s'aperçut qu'il était suspendu par les pieds, à l'extérieur de la fenêtre de son ancien bureau.

— Lâchez-moi !

— Tu ne préférerais pas que je te ramène à l'intérieur ? interrogea Remo.

— Oui, c'est ça, ramenez-moi à l'intérieur, vite ! hurla King.

— D'abord, tu me réponds. Qui a détourné le porte-bronto ?

— Sans doute les Africains.

— Essaie encore. Nous savons que les Africains tiraient à blanc, tout comme les Bérêts Burger. Comment expliques-tu ça ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez !

— Il ment, Remo, couina Chiun. Sa voix trahit sa perfidie.

— Je n'aime pas qu'on me mente, reprit Remo d'une voix plus coupante. Tu as déjà entendu parler du lâcher de melon ?

— Non.

— C'est une vieille coutume coréenne. Quand quelqu'un ment, on le suspend par les chevilles et on joue à lâcher le melon. Devine qui fait le melon ?

— Non ! S'il vous plaît !

— Es-tu prêt à participer à ce rite ? Un, deux, trois...

— Je vais parler !

— Tu ne fais que ça. Tâche de dire la vérité, cette fois.

— C'est forcément le conseil d'administration qui est derrière tout ça.

— Pourquoi ?

— Toute l'opération Bronto fait partie d'un plan de marketing. Nous allons emmener Citrouille en tournée. Et puis, il sera euthanasié.

— Euthanasié ? interrogea Chiun.

— Liquidé, expliqua Remo.

— Les monstres !

— Oui, ce sont des monstres, opina King. Leur idée, c'est de vendre des Bronto Burgers à des prix astronomiques. Ils comptent bien

ramasser le paquet. Ils ont dû accélérer les choses sans m'en parler.

— Qu'en pensez-vous, Chiun ?

— Je pense qu'il n'y a pas de limites à la barbarie de ce pays où l'on permet aux Vietnamiens de vivre dans les plus belles provinces, et où l'on mange les dragons.

— Vous trouvez que c'est mieux de les dépecer pour leur prendre leurs os ?

— On enterre les dragons une fois qu'ils ont rendu leur dernier soupir. C'est la meilleure façon de procéder.

— Pourquoi ?

— Pour qu'un nouveau dragon puisse renaître de ses organes, bien sûr.

— J'abandonne, dit Remo, en hissant King à l'intérieur de la pièce.

King tituba jusqu'à la corbeille à papiers, puis, s'agenouillant, se mit à vomir.

— Débusquons au plus vite ces malandrins, Remo, et coupons-leur la tête.

— Je dois d'abord téléphoner.

Le Maître de Sinanju désigna Skip King, qui avait enfoui sa tête dans la corbeille métallique.

— Il possède des oreilles.

— Je vais régler ça, dit Remo, en appuyant sur un point de la colonne vertébrale de King, qui s'affaissa, inanimé.

Puis il appela Smith.

— Smitty, laissez tomber les écolos africains. C'est une histoire montée de toutes pièces par Burger Triumph. Ils ont tout prévu : une tournée promotionnelle puis une mort accidentelle. Vous devinez la suite ?

— Je n'arrive pas à l'imaginer.

— Tous les yuppies de l'univers faisant la queue pour goûter à un mets unique.

— Vous ne voulez pas dire... hoqueta Smith, choqué.

— Des Bronto Burgers. Ça devrait faire un tabac chez les snobs.

— Savez-vous où se trouve l'animal ?

— Non, pas encore.

— Interrogez les membres du conseil.

— C'est ce que nous comptons faire, mais je tenais à vous en informer.

— Agissez avec doigté. Burger Triumph représente une part importante de l'économie américaine.

— S'ils ne mentent pas, ils resteront en vie. Ça vous va comme ça ?

Le conseil d'administration de Burger Triumph ne savait que penser de l'homme aux gros poignets et de son exotique compagnon, qui avaient fait irruption dans la salle de réunion.

— Vous travaillez ici ? interrogea le P.-D.G.

— Non, nous sommes des clients mécontents, répondit Remo. Nous préférons le brontosauve sur pied et pas entre deux tranches de pain rassis.

— Je ne vous suis pas.

— Ils essaient de gagner du temps, Remo, prévint le vieil Asiatique.

— Ils doivent attendre les secours, répondit l'autre.

Il fit le tour de la table, en promenant ses doigts sur le bois poli. Il s'arrêta à côté du P.-D.G., passa sa main sous la table et arracha le câble de la sonnette qui y était dissimulée.

— Qui avez-vous appelé ? demanda-t-il en brandissant l'objet sous le nez du P.-D.G.

— La sécurité. Et je vous conseille de partir immédiatement, sinon nous porterons plainte.

— Je suis terrorisé, railla Remo.

Les Bérêts Burger surgirent un instant plus tard. Ils étaient quatre, armés de fusils d'assaut. Le commandant Moutarde était à leur tête. Il pâlit en voyant Remo et Chiun.

— Les mains en l'air, s'il vous plaît, fit-il d'une voix tremblante.

— Vous n'avez pas oublié d'y mettre des balles, cette fois ? demanda Remo, avec un sourire que démentait l'éclat froid de ses yeux.

Le capitaine et ses hommes prirent un air gêné.

— Vous savez quoi ? dit Remo au P.-D.G. J'ai l'impression qu'ils ont encore oublié leurs munitions.

Le P.-D.G. se leva et agita le poing.

— Abattez-les ! Ils ont menacé le conseil et donc, implicitement,

votre job !

Les Bérêts Burger firent ce qu'ils purent. L'absence de munitions constituait un sérieux handicap, mais cela leur sauva sans doute la vie. La pièce s'emplit de bruit, de feu et de fumée, à défaut d'autre chose, tandis que Remo et Chiun allaient de l'un à l'autre, les bâillonnant à l'aide de leurs bérêts après les avoir privés de leurs armes et de l'usage de leurs membres – grâce à une pression adéquate sur les articulations des épaules et des hanches.

Après avoir entassé les Bérêts dans un coin, Remo se tourna vers les administrateurs.

— Vous êtes démasqués, dit-il d'une voix brève. Alors, dites-nous où est le bronto, et vous ne finirez peut-être pas comme Skip King.

— Co... comment a fini Skip King ? questionna l'un des hommes.

— Le nez dans son dégueulis.

— Nous n'avons aucune idée de ce qu'il est advenu du pauvre animal, répondit le P.-D.G. Nous avons autorisé le D^r Derringer à le transporter dans un endroit sûr et le camion n'est jamais arrivé à destination. Nous discutons justement de ce mystère quand vous avez fait irruption.

— Vous voulez me faire croire que cela n'a rien à voir avec les Bronto Burgers ? fit Remo, sceptique.

— De toute évidence, le D^r Derringer nous a trompés.

— Il dit la vérité, Remo, déclara le Maître de Sinanju.

— Ils suent comme des bœufs, objecta Remo.

— Oui. Mais leur sueur a l'odeur de la vérité.

— Alors, qui a détourné le porte-bronto ? Sûrement pas Nancy.

— Il n'y a qu'un coupable possible, répliqua Chiun.

— Ni le colonel Moutarde, fit Remo. Il est là bien tranquille, avec son béret dans la bouche.

Puis il claqua des doigts.

— King ?

— King, approuva Chiun, en hochant la tête.

— Bon Dieu !

Remo s'élança hors de la pièce, en criant :

— Le premier qui bouge sera transformé en hamburger, et je ne plaisante pas.

Skip King n'était plus dans le bureau. Remo et Chiun suivirent les traces de vomissures jusqu'aux ascenseurs. Dans le hall, le gardien leur confirma que King avait quitté l'immeuble.

— Quelle voiture conduit-il ?

— Pourquoi vous répondrais-je ? Et d'abord, je ne me souviens pas de vous avoir fait entrer.

— On n'a pas eu besoin de toi, répondit Remo. Regarde.

Il passa la main sur le terminal posé sur le bureau. Les données affichées sur l'écran s'effacèrent, et un bip-bip paniqué s'éleva de l'appareil.

— Comment vous faites ça ? s'étrangla le gardien.

— Tu n'as encore rien vu, fit Remo, en effleurant le côté de l'ordinateur.

L'écran se craquela et cracha au visage du gardien comme un chat furieux.

— Mr. King conduit une Infinit rouge, se hâta de répondre le gardien, immatriculée KING 1.

— Allons-y, Petit Père. Cette fois-ci, il aura droit à sa couronne.

CHAPITRE XXIII

Nancy Derringer s'éveilla en sursaut. Sa vue mit du temps à se focaliser. Elle avait mal à la tête et un goût âcre dans la bouche – celui de l'éponge sèche que quelqu'un y avait introduite avant de la bâillonner. Puis elle se rappela le visage réduit en pulpe des Bérêts Burger et les hommes masqués sortant les corps du camion pour se hisser à leur place.

L'un d'eux avait démarré, tandis que l'autre avait plaqué Nancy sur le sol, en lui appuyant un chiffon humide et froid sur le nez. De l'éther : elle en gardait encore l'odeur dans ses narines.

Nancy regarda autour d'elle. Il faisait sombre et elle était étendue sur du foin qui sentait le moisi. Elle discerna un halo lumineux devant elle et avança vers lui en rampant.

Elle était dans la soupente d'une vaste grange. Le camion était garé en dessous d'elle, dans la lumière crue d'ampoules pendues au plafond. L'apatosaure était toujours couché sur son plateau, immobile, comme mort. Elle ne put voir s'il respirait. Des hommes s'agitaient autour du véhicule. Ils avaient ôté leurs masques. C'étaient des Noirs, mais un examen attentif confirma les soupçons de Nancy. Elle ne reconnaissait aucun des membres du Congrès pour une Afrique Verte.

— Sacré morceau, hein ? fit l'un d'eux.

— Je m'approcherais pas trop, à ta place. Il pourrait bien se réveiller et t'arracher la tête.

— Vous inquiétez pas, fit un troisième. Il est végétarien. Il bouffe que des flocons d'avoine.

Tous avaient l'accent américain. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

Nancy recula au fond du fenil, pour éviter d'être vue. Elle n'y comprenait rien, et elle voulait désespérément comprendre. Et surtout, elle voulait que Citrouille reste en vie.

Le son d'un avertisseur l'incita à regarder à nouveau en bas. Les hommes se dirigèrent vers une porte latérale, l'arme au poing. Ils semblaient inquiets.

— Qui est-ce ? fit l'un d'eux.

— C'est King !

— King ? murmura Nancy.

On ouvrit la porte, et Skip King entra, l'air agité.

— Tout va bien ? interrogea-t-il.

— Il grogne dans son sommeil, c'est tout.

— Je crois qu'il commence à se réveiller, dit King, en faisant le tour du camion. Vous avez bien serré les câbles ?

— Ouais. Mais on sait pas si ça suffira.

— Cette blonde dominatrice pourrait nous le dire. Où est-elle ?

— Là-haut, répondit l'un des hommes, en pointant son pouce.

— Préparez-vous à passer le coup de fil, reprit King. Nous devons peut-être rançonner le conseil plus tôt que je ne l'avais prévu.

— Ça a intérêt à marcher, King, grogna une autre voix. Si on se fait prendre, on écoperait un max.

— Ne vous en faites pas. Les administrateurs paieront la rançon rien que pour étouffer l'affaire. La dernière chose qu'ils veulent, c'est bien qu'on apprenne qu'ils prévoyaient de vendre du brontosaurus haché aux consommateurs américains.

Nancy battit des paupières. Elle avait entendu les mots, mais ils résonnaient dans sa tête comme des coups de gong, sans aucune signification.

Puis une échelle grinça sous le poids d'un corps et le visage pointu de King apparut devant elle. Nancy se redressa et darda sur lui un regard courroucé. Un râle de colère sortit de sa gorge.

— Calmez-vous, intima King. Je vais vous enlever ça.

Il dénoua le bâillon. Nancy cracha l'éponge, puis des paroles tout aussi âpres.

— Espèce de salaud ! Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ma revanche. Le conseil d'administration m'a joué un sale tour, je le lui rends. S'ils veulent récupérer Citrouille entier, ils devront cracher cinq briques. Et moi, je pourrai prendre ma retraite.

— Mais pourquoi ?

— Vous avez vu la façon dont j'ai été humilié et vous me demandez pourquoi ?

— Oui. Deux hommes sont morts et le dernier apatosaurus au monde est en péril, tout ça parce que votre scrotum est aussi enflé que votre tête ?

— Depuis quand êtes-vous du côté du conseil d'administration ?

— Depuis que vous avez touché le fond.

— Vous changeriez d'avis si vous saviez ce que je sais.

— Je vous écoute.

— Ils n'ont jamais eu l'intention de trouver un habitat convenable pour Citrouille. Depuis le début, ils prévoyaient de le passer au hachoir et d'en faire des Bronto Burgers.

— Je ne vous crois pas. Seul un crétin comme vous irait imaginer une chose pareille.

— En fait, riposta King d'une voix offensée, l'idée vient de moi.

Et Nancy sut qu'il disait la vérité. Elle en fut glacée jusqu'à la moelle. Elle eut envie de vomir, mais son estomac était vide. Elle se contenta de fixer King comme s'il était une goule sortie d'une tombe toute fraîche.

— Dites, reprit King, les câbles ? Est-ce qu'ils tiendront, s'il se réveille ?

— Je l'ignore. Je l'ai endormi pour la durée du trajet, avec une marge de sécurité d'une heure. Il peut se réveiller d'un instant à l'autre.

— Qu'allons-nous faire ?

— Vous allez appeler la police, avant de vous enfoncer davantage, cracha Nancy.

Pour toute réponse, King se pencha et cria à ses hommes :

— Fouillez le camion, il y a peut-être un fusil hypodermique à bord.

Nancy envisageait de pousser King à bas de son perchoir quand un homme surgit par la porte latérale en criant :

— Il y a une voiture qui arrive !

— Éteignez les lumières ! glapit King.

Les lampes étaient reliées à une batterie portative. Quelqu'un coupa le courant et la grange fut plongée dans les ténèbres.

Alors, du cœur de ces ténèbres, s'éleva un son faible, plaintif, mais qui leur figea le sang à tous.

Harrouuu.

CHAPITRE XXIV

Le son monta à nouveau, glaçant d'horreur tous ceux qui se trouvaient dans la grange obscure.

Harrouuu.

Puis quelque chose se rompit, dans un claquement métallique. Les énormes ressorts gémirent quand le plateau bougea sous le poids gigantesque.

— Les lumières ! Rallumez les lumières ! s'écria King.

— Où sont les flocons d'avoine ? interrogea une voix anxieuse.

Nancy scruta les ténèbres, mais ne distingua que des ombres confuses.

— Ne tirez pas ! Surtout ne tirez pas ! implora-t-elle.

— Tirez s'il le faut ! ordonna King. Ne le laissez pas s'échapper. Il vaut cinq millions, mort ou vivant.

Harrouuu.

Remo bondit de sa voiture. Un instant plus tôt, la grange décrépite était illuminée comme un arbre de Noël. Puis toutes les lumières s'étaient éteintes d'un coup.

— Ils ont dû poster une sentinelle, marmonna Remo.

— Peu importe, répondit froidement le Maître de Sinanju. Ils n'échapperont pas à notre courroux.

— Ouais, mais ils ne vont sans doute plus tirer à blanc. Nous devons faire en sorte que Nancy et le bronto ne soient pas blessés.

C'est alors qu'ils entendirent un cri.

Harrouuu.

— Bon sang, fit Remo. Maintenant, nous avons vraiment un problème. Écoutez, poursuivit-il en se tournant vers Chiun, vous devez me donner votre parole que, quoi qu'il advienne, le bronto en sortira indemne.

— C'est ce qu'implique notre mission, répondit Chiun d'une voix grêle.

— Tâchez de ne pas l'oublier. N'essayez pas de profiter de l'occasion, pigé ?

— J'agirai selon le souhait de mon empereur, répliqua Chiun en faisant la moue.

— Bien. Allons-y.

Ils se séparèrent et s'approchèrent de la grange par des directions opposées.

Soudain, des rafales d'armes automatiques éclatèrent, suivies d'un bruit de bois qui éclate.

Renonçant à toute manœuvre d'encerclement subtile, Remo se rua vers la porte latérale, le visage crispé par la colère.

Les mitraillettes crachaient des langues de feu, éclairant d'une lueur spectrale l'apatosaure qui avait rompu ses chaînes. L'animal fouillait la pièce d'un regard effrayé. Il déplia une de ses pattes arrière et l'appuya sur un pneu, qui éclata sous son poids. Toute la grange vibra quand l'énorme patte se posa à terre. La suspension du camion céda à son tour. Les autres pneus crevèrent comme des ballons, le plateau s'affaissa, et l'imposant arrière-train de la bête glissa jusqu'au sol.

L'apatosaure bramait de frayeur à présent, la gueule grande ouverte.

— Ne tirez pas ! hurla Nancy. Il ne vous fera rien si vous le laissez tranquille.

— Faites ce que vous avez à faire ! brailla King.

Pieds et poings liés, Nancy roula jusqu'à la forme de King, debout au bord du fenil. *Tu vas faire le plongeon, même si je dois tomber avec toi*, se dit-elle avec une détermination farouche.

À ce moment, la porte de la grange jaillit de ses gonds, vola à deux mètres dans les airs et retomba sur un homme occupé à viser la tête du dinosaure.

En même temps, les planches à l'arrière du bâtiment volèrent en éclats, et une petite voix glapit :

— Rendez-vous ! laquais du roi des hamburgers !

Reconnaissant la voix, Nancy arrêta de rouler sur elle-même et cria :

— Remo ! Je suis en haut, dans le fenil !

— Je suis un peu occupé, pour le moment, répondit Remo, sur un

fond sonore de hurlements et de bruits d'os brisés.

— Que se passe-t-il en bas ? vociféra King.

— Quelque chose nous attaque ! Et ce n'est pas ce foutu dinosaure !

— Allumez la lumière ! aboya King.

Dans le noir, une haute silhouette se dressa soudain devant lui. Un son résonna à ses oreilles : *Harrouuu !* Et il fut environné d'une exhalaison pestilentielle de champignons.

Remo se déplaçait silencieusement dans des ténèbres que seuls ses yeux et ceux de Chiun pouvaient percer. Il s'approcha d'un des hommes par-derrière, lui tapa sur l'épaule et, avant que l'individu ait pu appuyer sur la détente de son arme, lui enfonça deux doigts dans la nuque. Du sang et une matière épaisse jaillirent des deux orifices, mais Remo s'était déjà éloigné.

Le Maître de Sinanju saisit un cou dans sa petite patte maigre comme celle d'un oiseau et appuya. La chair céda sous la pression, et les vertèbres ne résistèrent pas davantage. Chiun repoussa le corps flasque et se tourna vers un des autres bandits, qui marchait à tâtons dans le noir, terrorisé et braquant son arme en tous sens.

— Par ici ! le taquina le Maître de Sinanju.

Une rafale furieuse partit dans sa direction.

Mais le Maître de Sinanju était déjà passé derrière l'homme.

— Tu m'as manqué ! Je l'aurais parié.

Le bandit virevolta et une pluie de balles aspergea les murs de la grange.

— Encore raté ! Tu es aveugle, ma parole. Et tu n'as plus de munitions.

— C'est ce que tu crois.

L'homme tira sa dernière balle, qui frappa le camion, et ricocha par deux fois avant de se loger dans la queue charnue de l'apatosaure. L'appendice tressaillit, et du sang se mit à sourdre de la plaie. À cette vue, le Maître de Sinanju poussa un cri de colère.

— *Aiiieeee !*

Ses pieds quittèrent le sol dans un bond prodigieux. L'un d'eux atteignit le malfaiteur en plein dans la tête, qui implosa. Le Maître de Sinanju atterrit sur le cadavre encore agité de soubresauts, puis se dirigea vers le dragon africain pour examiner sa blessure.

— Allumez les lumières, quelqu'un ! gémissait Skip King, la bouche sèche.

Il avait la sensation désagréable que quelque chose, tout près de lui, l'observait dans le noir.

Quelqu'un l'entendit. Les phares du camion baignèrent soudain la grange de leur lumière blanche.

Et Skip King se retrouva nez à nez avec l'apatosaure.

— Oh, merde ! s'exclama-t-il.

— Remo ! Tout va bien ? appela Nancy.

— Qui a allumé la lumière, à votre avis ? riposta Remo.

— Dieu soit loué !

— Dites à cette bestiole d'arrêter de me regarder comme ça, fit King d'une voix faible.

— Il n'a rien. Dieu merci, il n'a rien ! sanglota Nancy.

— Oh-oh ! fit Remo. On dirait qu'il a reçu une balle dans la queue.

— C'est grave ?

— Ça paraît superficiel. Il ne semble pas en souffrir, mais pourquoi reste-t-il planté là ?

— Il regarde King.

— Je n'aime pas sa façon de me regarder, murmura King.

— Vous feriez mieux de reculer, conseilla Nancy. Il a été touché et il risque de devenir enragé d'une minute à l'autre.

— N'aurait-il pas déjà réagi ? interrogea King, ahuri.

— Son corps est tellement long que la douleur n'a pas encore atteint son cerveau, expliqua Nancy.

— Oh, dit King, en faisant un pas en arrière.

Le regard placide fixé sur lui s'emplit brusquement de colère. L'apatosaure se dressa sur ses pattes de derrière, son cou démesuré s'agita en tous sens, et sa tête heurta les poutres du toit, qui se fendirent.

Harrouuunk. Harrouuunk. Harrouuunk.

La douleur fut vite passée ; les yeux fous de la bête se posèrent sur une forme. Elle inclina la tête, toutes dents dehors.

— Ne me fais pas mal ! hurla King, en repoussant le museau orange.

Ses pieds rencontrèrent un obstacle. Il se retourna et vit Nancy, étendue par terre, impuissante. Il la releva et se fit un bouclier de son corps.

— Lâchez-moi, abruti ! cria Nancy.

La tête reptilienne descendit vers eux.

Frénétiquement, Nancy essaya d'écraser les pieds de King sous ses talons. Les hurlements de l'homme emplissaient ses oreilles. Brusquement, ils s'interrompirent. Nancy sentit des mâchoires se refermer au-dessus de sa tête et, soudain, King lâcha prise.

Levant les yeux, Nancy vit le corps de King gigoter dans l'air ; son crâne était dans la gueule de l'apatosaure. Puis la bête rejeta la tête en arrière et goba Skip King comme un vulgaire chou.

Horriifiée, Nancy se détourna au moment où les mocassins de King disparaissaient.

Une minute plus tard, Remo était auprès d'elle, tranchant ses liens de ses doigts d'acier.

— Vous n'avez rien ? lui demanda-t-il.

— Et Citrouille ? s'inquiéta Nancy.

L'apatosaure tordait son cou en tous sens, s'efforçant vainement d'avaler ce morceau trop gros pour lui.

— Il va s'étouffer ! Ne pouvons-nous rien faire ?

— Chiun ! appela Remo. Vous avez une idée ?

— Ne craignez rien, répondit la voix flûtée.

D'un bond, le Maître de Sinanju se percha sur l'immense dos et escalada le cou avec l'agilité d'un singe grimpant à un cocotier. Parvenu au sommet, il enserra la gorge musculeuse et tordit d'un cou sec. On entendit craquer des vertèbres.

— Non ! hurla Nancy.

— Bon sang ! jura Remo.

La tête de la créature s'affaissa, les mâchoires s'écartèrent, libérant leur proie, et toute la grange trembla quand le corps gigantesque s'écroula au sol.

Le Maître de Sinanju descendit de la carcasse inerte, glissa ses mains dans les manches de son kimono et se tourna, impassible, vers Nancy et Remo qui le regardaient, frappés d'horreur.

— C'est fait, déclara-t-il. La bête est domptée. J'attends maintenant ma juste récompense.

CHAPITRE XXV

— Il n'est pas mort, les rassura le Maître de Sinanju, quand ils le rejoignirent.

Nancy, les yeux brillants de larmes de colère, plaça une main devant les naseaux de la bête. Elle sentit sur sa peau un souffle chaud et humide. Elle appuya alors sa tête contre le front orange et pleura de soulagement.

— Il est simplement endormi, reprit Chiun.

Remo se dirigea vers l'arrière du camion. Le plateau était complètement démoli. On avait l'impression que Godzilla s'était assis dessus.

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi, je ne suis pas partant pour déplacer encore cette bestiole, je me demande d'ailleurs où nous pourrions bien la mettre.

— J'emmenais Citrouille au zoo de Philadelphie, dit Nancy en s'essuyant les yeux. J'ai un ami là-bas. Burger Triumph devra nous faire un procès pour le récupérer.

— Pas mal, comme plan. Dommage que ça ait raté.

Nancy contourna l'apatosaure couché sur le flanc. Dans la lueur des phares, son ventre était clairement visible.

— C'est un mâle ! s'exclama-t-elle.

Fronçant les sourcils, le Maître de Sinanju s'approcha à son tour. Il battit promptement en retraite, cramoisi de gêne.

— C'est effectivement un mâle. Et cette femme lorgne sa virilité d'une façon dégoûtante.

— Elle en a le droit. C'est une cryptozoologiste, répondit Remo.

La porte latérale s'ouvrit ; Remo et Chiun se mirent aussitôt sur la défensive. Un homme arborant une drôle de barbe et un chapeau à bord rond non moins étrange passa la tête à l'intérieur.

— Qui donc fait tout ce bruit dans ma grange, à une heure pareille ? demanda-t-il, avec un fort accent germanique.

— Cette grange vous appartient ? interrogea Remo.

— *Ja.*

— Nous aimerions la louer pour quelques jours.

— Et pourquoi louerais-je ma grange à des Anglais ?

— Vous préférez peut-être vous occuper vous-même de ce brontosaurus ? questionna Remo.

L'homme découvrit alors la bête et ses yeux s'arrondirent.

— Combien paierez-vous ? s'enquit-il.

— Autant qu'il faudra pour que vous nous laissiez tranquilles.

— D'accord. *Danke*, dit l'homme en refermant la porte.

— Qui était-ce ? fit Nancy, qui avait enfin terminé son examen.

— Un Amish, répondit Remo. Nous sommes en Pennsylvanie, en plein pays allemand, vous ne le saviez pas ?

Contemplant le corps disloqué de King gisant dans le foin, il reprit :

— Je croyais que les brontosaures étaient végétariens ?

— Et c'est vrai. Citrouille ne voulait pas manger King, seulement le punir. Je crois qu'il l'avait reconnu. King était le premier être humain qu'il ait rencontré.

Le Maître de Sinanju s'avança vers Nancy et fixa sur elle un regard sévère.

— J'ai secouru ce hideux animal à deux reprises, clama-t-il, en levant le menton.

— C'est vrai.

— J'exige ma récompense.

— Petit Père... commença Remo.

Le Coréen lui commanda le silence d'un geste de la main.

— Quand cette noble créature mourra de sa mort naturelle, ses os me reviendront.

Nancy laissa échapper un soupir de surprise.

— Eh bien, dans la mesure où la décision m'appartient, c'est d'accord.

Le Maître de Sinanju s'inclina et, lançant vers l'apatosaure un dernier regard de regret, sortit de la grange, en ajoutant :

— Remo, tu donneras à cette femme notre numéro de téléphone secret.

— Secret ? s'étonna Nancy.

— En fait, expliqua Remo, il serait préférable que ce soit nous qui vous appelions.

— Vous n'allez pas me laisser me dépêtrer toute seule de cette situation, n'est-ce pas ?

— Ne vous en faites pas. Je vais téléphoner, et je vous garantis qu'avant le lever du soleil, la cavalerie sera là.

Le lendemain, Remo apprit de la bouche de Harold Smith les conséquences des événements de cette nuit agitée.

— Le conseil d'administration de Burger Triumph a démissionné en bloc.

— Un mot de vous et je les réduis en hamburgers, proposa Remo.

— Ce ne sera pas nécessaire ; ils seront bientôt traduits en justice sous divers chefs d'inculpation : introduction en fraude d'un animal sauvage dans le pays, non-respect des lois sur la quarantaine, atteinte à la survie d'une espèce menacée, etc.

— Ça devrait leur coûter trois bonnes semaines à l'ombre, persifla Remo.

— L'apatosaure est désormais en sécurité au zoo de Philadelphie, poursuivit Smith. C'est le Génie de l'armée de l'air qui s'est occupé du transfert.

— Que va-t-il devenir ?

— Ce n'est pas clairement établi. Burger Triumph, sans reconnaître sa culpabilité, a néanmoins accepté de régler tous les frais d'entretien. Et déjà, des mouvements de protestation ont surgi de toutes parts pour exiger que l'animal soit rendu à son milieu naturel.

— On pouvait s'y attendre.

— Les corps des soi-disant partisans du Congrès pour une Afrique Verte ont été identifiés. Ils n'ont aucun lien avec ce groupe, qui opère encore en Afrique. Ces hommes étaient fichés comme criminels et avaient dû être recrutés pour simuler un attentat de nature à expliquer la mort du dinosaure.

— Ce que je ne pige toujours pas, fit Remo, c'est qui étaient les types qui tiraient des cartouches à blanc, en Afrique ?

— Sans doute de quelconques mercenaires. Il semble évident que Burger Triumph a soudoyé le président Oburu ; selon moi, ces hommes étaient des soldats de l'armée du Gondwanaland, se faisant passer pour des écoterroristes.

— Eh bien, je suis content que ce soit terminé. J'ai perdu toutes mes illusions sur les dinosaures et j'aimerais autant oublier toute cette histoire.

— Vous vous réjouirez peut-être d'apprendre que Doyce Deek a avoué sept meurtres et que les autorités judiciaires de l'Utah ont entamé la révision du procès de Shortsleeve. Les gens de l'ACLU se sont bien gardés d'intervenir. En fait, ils vont sans doute être obligés de fermer leur bureau de Salt Lake City. Ils n'ont pu expliquer la présence des cadavres dans leurs poubelles.

Après avoir raccroché, Remo monta dans la salle de méditation. Le Maître de Sinanju était assis au centre, drapé dans un kimono de soie dorée, les yeux clos.

Remo s'installa face à lui.

— Smith dit que tout est réglé, en ce qui concerne le bronto.

— Cela m'est égal.

— Vous rêvez toujours à votre pilon ?

— Cette créature ne vivra pas éternellement. J'attendrai.

— Heureux de l'apprendre. Et quand déménagerons-nous ?

— Jamais, répondit Chiun en rouvrant les yeux. Ce château est désormais ma demeure, et je ne m'en laisserai pas chasser par des squatters.

— Vous êtes prêt à vivre en bonne intelligence avec des Chinois malhonnêtes, des Japonais cupides et des Vietnamiens débraillés ? s'étonna Remo, une lueur rusée dans le regard.

— Non. Dès demain, tu iras de porte en porte, et informeras tous les Vietnamiens, Chinois et autres indésirables qu'ils doivent transporter leurs pénates dans une autre ville. Tu leur diras que tel est le souhait du Maître Régnant de Sinanju.

— Et s'ils refusent d'accéder à cette requête ?

Le Maître de Sinanju referma les paupières, et une expression sereine se peignit sur son visage.

— Tu les noieras dans les douves. Une fois que tu les auras creusées, bien entendu.

*Achevé d'imprimer en juin 1994
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand-Montrond (Cher)*

— N° d'imp. 1649. —
Dépôt légal : juillet 1994.
Imprimé en France

Notes

[1] American Civil Liberties Union : organisation fondée en 1920 pour défendre les libertés constitutionnelles.

[2] Antilocapridé autrefois répandu dans le Nord-Ouest des États-Unis, aujourd'hui en voie de disparition.